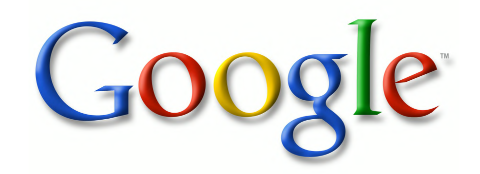
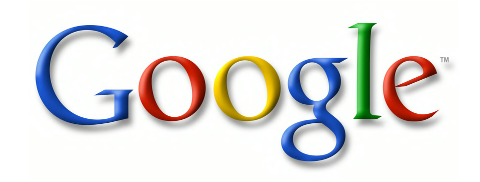
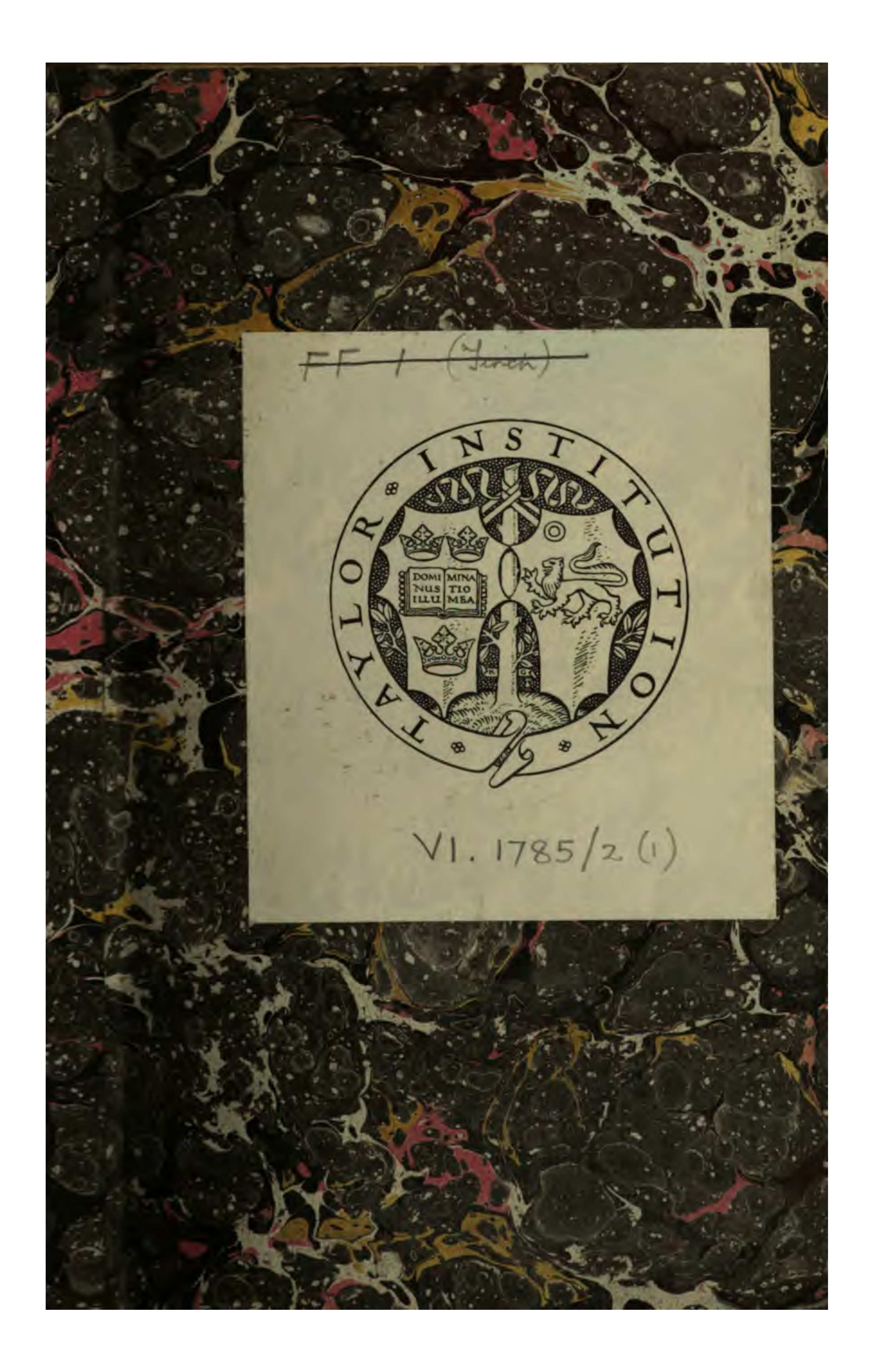







No
M.F.K


FF 1 (Finch)
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

YOWU

£40 nn

nh4x1x

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



N. De Largillière pinx. C. Alex. Cardien Sculp.



La Paix tient la Guerre enchaînée; le Prince par ſa préſence anime les Arts qui s'empreſſent à le célébrer.

J. M. Moreau le Jne inv. 1784 Dambrun Sculp.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 - OCT. 1946
OF OXFORD

PREFACE

DES REDACTEURS

DE LA NOUVELLE EDITION.

M. de *Voltaire* n'a donné aucune édition de ſes ouvrages avant celle que MM. *Cramer* publièrent en 1757.

Voici la lettre qu'il leur écrivit alors, et qui fut imprimée à la tête du premier volume :

» Je ne peux que vous remercier, Meſſieurs, de
» l'honneur que vous me faites d'imprimer mes
» ouvrages; mais je n'en ai pas moins de regret de
» les avoir faits. Plus on avance en âge et en con-
» naiſſances, plus on doit ſe repentir d'avoir écrit.
» Il n'y a preſque aucun de mes ouvrages dont je
» ſois content, et il y en a quelques-uns que je
» voudrais n'avoir jamais faits. Toutes les pièces
» fugitives que vous avez recueillies, étaient des
» amuſemens de ſociété qui ne méritaient pas d'être
» imprimés. J'ai toujours eu d'ailleurs un ſi grand
» reſpect pour le public, que, quand j'ai fait imprimer
» la Henriade et mes tragédies, je n'y ai jamais mis
» mon nom. Je dois à plus forte raiſon n'être point
» reſponſable de toutes ces pièces fugitives qui
» échappent à l'imagination, qui ſont conſacrées à

„ l'amitié , et qui devaient refter dans les porte-
„ feuilles de ceux pour qui elles ont été faites.

„ A l'égard de quelques écrits plus férieux, tout ce que j'ai à vous dire, c'eft que je fuis né français et catholique; et c'eft principalement dans un pays proteftant que je dois vous marquer mon zèle pour ma patrie, et mon profond refpect pour la religion dans laquelle je fuis né, et pour ceux qui font à la tête de cette religion. Je ne crois pas que dans aucun de mes ouvrages il y ait un feul mot qui démente ces fentimens. J'ai écrit l'hiftoire avec vérité ; j'ai abhorré les abus, les querelles et les crimes ; mais toujours avec la vénération due aux chofes facrées, que les hommes ont fi fouvent fait fervir de prétexte à ces querelles, à ces abus et à ces crimes. Je n'ai jamais écrit en théologien : je n'ai été qu'un citoyen zélé, et plus encore un citoyen de l'univers. L'humanité, la candeur, la vérité m'ont toujours conduit dans la morale et dans l'hiftoire. S'il fe trouvait dans ces écrits quelques expreffions repréhenfibles, je ferais le premier à les condamner et à les réformer.

„ Au refte, puifque vous avez raffemblé mes ouvrages, c'eft-à-dire, les fautes que j'ai pu faire, je vous déclare que je n'ai point commis d'autres fautes ; que toutes les pièces qui ne feront point dans votre édition font fuppofées, et que c'eft à cette feule édition que ceux qui me veulent du mal ou du bien doivent ajouter foi. S'il y a dans

» ce recueil quelques pièces pour lesquelles le public
» ait de l'indulgence, je voudrais avoir mérité encore
» plus cette indulgence par un plus grand travail;
» s'il y a des choses que le public désapprouve, je
» les désapprouve encore davantage.

» Si quelque chose peut me faire penser que mes
» faibles ouvrages ne sont pas indignes d'être lus des
» honnêtes gens, c'est que vous en êtes les éditeurs.
» L'estime que s'est acquise depuis long-temps votre
» famille dans une république où règnent l'esprit, la
» philosophie et les mœurs; celle dont vous jouissez
» personnellement, les soins que vous prenez, et
» votre amitié pour moi, combattent la défiance
» que j'ai de moi-même. Je suis, &c.....

Cette première édition de Genève est la seule que l'auteur ait avouée. Les ouvrages qu'il a publiés depuis ont été recueillis et ajoutés à l'édition sous le titre de *nouveaux mélanges*; mais ces additions faites sans ordre, sans correction, renferment un grand nombre de pièces faussement attribuées à M. de *Voltaire*. Quelques-uns de ses propres ouvrages n'y ont été insérés qu'avec des retranchemens qu'exigeait alors la prudence.

L'édition in-4°., l'édition in-8°. encadrée ont à peu-près les mêmes défauts. D'ailleurs, quelques soins qu'eussent pu prendre les éditeurs,

toute édition faite du vivant de M. de *Voltaire* ferait devenue défectueufe en très-peu de temps. Ce n'était plus pour fa gloire qu'il écrivait : c'était tantôt par des motifs d'utilité publique, tantôt pour obéir à l'impulfion de fon génie, tantôt pour fatisfaire à un premier mouvement, foit d'humeur perfonnelle, foit d'indignation contre les perfécuteurs ou les oppreffeurs. Ces ouvrages imprimés fur le champ, quelquefois arrêtés par lui-même avant qu'ils fuffent répandus, corrigés ou changés de forme, et réimprimés avant d'être connus, ne pouvaient être raffemblés avec ordre, et il n'aurait pas été moins difficile de ne pas en laiffer échapper un très-grand nombre, et de n'y en pas inférer qui fuffent d'une autre main.

L'édition qui paraît aujourd'hui peut donc être regardée comme la feule vraiment authentique et vraiment complète.

On n'a rien négligé pour fe procurer tous les ouvrages imprimés ou manufcrits attribués à M. de *Voltaire ;* mais on a exclu de la collection parmi les ouvrages manufcrits :

1°. Ceux dont les auteurs inconnus au public ne l'étaient ni aux rédacteurs ni aux gens de lettres qui cultivent cette partie de l'hiftoire de la littérature ;

2°. Ceux pour lesquels on n'avait aucune preuve qu'ils fussent réellement de M. de *Voltaire*, et qui n'avaient d'ailleurs rien de la manière de ce grand homme :

3°. Un très-petit nombre de morceaux restés trop imparfaits pour que le respect dû à sa mémoire permît de les publier.

Quant aux ouvrages déjà imprimés, et surtout à ceux qui étaient insérés dans les éditions précédentes, on a cru n'être autorisé à les supprimer que dans le cas où l'on avait une véritable preuve qu'ils n'étaient pas de M. de *Voltaire*.

Nous citerons parmi les additions un *Traité de métaphysique* (1) adressé à madame la marquise *du Châtelet* ; un morceau d'histoire ecclésiastique (2) assez étendu ; plusieurs autres ouvrages historiques ou polémiques, tels que *les Lettres chinoises*, (3) *le Chrétien contre six juifs* ; (4) *la Dissertation sur le feu*, (5) envoyée par M. de *Voltaire* à l'académie des sciences,

(1) *Philosophie*, tome I.

(2) *Philosophie*, tome IV, pages 239 et suiv.

(3) *Mélanges historiques*, tome I.

(4) *Ibid.*

(5) Vol. de *Physique*.

pour concourir au prix en 1740; une autre differtation *fur les forces vives*; (6) les tragédies d'*Eryphile*, d'*Irène*, d'*Agathocle*; l'opéra des *Rois pasteurs*; *le Baron d'Otrante* et *les deux Tonneaux*, opéra comiques; plufieurs épîtres, et beaucoup de petits ouvrages en vers et en profe, dont une partie n'avait jamais été imprimée, et le refte n'avait été recueilli dans aucune édition.

Quelques morceaux en affez grand nombre fe trouvaient répétés dans les anciennes éditions: on a cherché à éviter cet inconvénient. Mais en même temps on a cru, pour la commodité des lecteurs, devoir laiffer quelques pages qui fe trouvaient répétées dans des ouvrages différens, fur-tout lorfqu'on y a trouvé quelques changemens, ou que ces pages étant également néceffaires dans les deux ouvrages, leur fuppreffion eût obligé les lecteurs de recourir à un autre volume.

On a choifi pour les différens ouvrages la leçon qui a paru la meilleure, en obfervant feulement de fuivre dans ce choix l'opinion de M. de *Voltaire* lui-même, toutes les fois qu'on n'était pas sûr que fon choix avait été dirigé par des motifs étrangers à la bonté de l'ouvrage.

(6) Vol. de *Phyfique*.

Il n'y a point de variantes pour les ouvrages de profe ; mais on a raffemblé pour la poëfie toutes celles qui ont paru pouvoir être utiles aux littérateurs, ou donner lieu à des obfervations fur les opinions de l'auteur à différentes époques de fa vie.

On a cherché à mettre le plus d'ordre qu'il a été poffible.

L'édition eft partagée en ouvrages de poëfie et en ouvrages de profe.

Le Théâtre, les Poëmes grands et petits, les Epîtres, les Odes, les Stances, les Satires, les Contes, et enfin les pièces qui n'appartiennent à aucun des genres précédens, forment autant de divifions. Les *Lettres en profe et en vers* font une partie féparée.

Les grands morceaux d'Hiftoire, les ouvrages faits pour les éclaircir et pour les défendre, les écrits fur la Légiflation et la Politique, ceux qui ont la Phyfique pour objet, ceux qui traitent de matières philofophiques, les écrits purement littéraires, les Romans, les Facéties font autant de divifions de la partie de profe, qui eft terminée par un Dictionnaire philofophique, formé des articles de plufieurs dictionnaires publiés du vivant de l'auteur, de ceux qui ont été trouvés dans fes papiers, de plufieurs morceaux

ſéparés qu'on a placés ſous l'ordre alphabétique, parce qu'il eût été difficile de les claſſer différemment. Enfin le recueil des lettres complètera l'édition. Mais ces lettres ſeront choiſies : c'eſt-à-dire qu'on n'imprimera que celles qui paraîtront dignes du public, ſoit en elles-mêmes, ſoit par les particularités qu'elles renferment, les circonſtances où elles ont été écrites, les lumières qu'elles donnent ſur l'ame et le caractère d'un homme vraiment unique, et digne par ſon génie et la ſingularité de ſes talens d'être pour les philoſophes un objet d'étude, comme il eſt un objet d'admiration pour tous les hommes impartiaux et éclairés.

Les lettres qui pourraient bleſſer des perſonnes vivantes ont été ſévèrement retranchées.

Les rédacteurs ne ſe ſont permis qu'un petit nombre de corrections de dates et de noms propres. Cependant, comme une grande partie des ouvrages a été imprimée ſur un exemplaire corrigé par M. de *Voltaire* en 1777 et 1778, on y trouvera un grand nombre de changemens et d'augmentations aſſez importantes.

On a raſſemblé quelques notes deſtinées à éclaircir, à défendre, quelquefois à combattre M. de *Voltaire*. Les lecteurs pourront y reconnaître différentes mains, et n'y pas trouver

toujours ni les mêmes idées, ni les mêmes opinions. En recueillant ces notes on n'a pas prétendu leur enseigner ce qu'ils devaient penser, mais les mettre en état de prononcer sur les objets qu'on a cru que M. de *Voltaire* n'avait pas suffisamment éclaircis. Au reste, on a pris dans ces notes le même ton qu'on aurait eu en écrivant à M. de *Voltaire* lui-même. Ce ton seul est convenable en parlant d'un grand homme qui vient de disparaître, dont le génie a conservé toute son autorité, dont les amis sont encore au milieu de nous.

Les préfaces qui sont à la tête de quelques ouvrages particuliers ont été écrites dans le même esprit. On y trouvera toujours du respect pour le génie, et un respect plus grand pour la vérité. Ces deux sentimens ne se combattent point : ils sont même inséparables. Comment celui qui aime la vérité se permettrait-il d'insulter l'homme qui a su la lui faire connaître et la lui faire aimer ?

Permettra-t-on aux rédacteurs de placer ici une remarque qui les a frappés ? Personne n'admirait plus sincèrement qu'eux M. de *Voltaire* : personne n'avait plus lu ses ouvrages ; cependant en revoyant dans la nouvelle édition ces mêmes ouvrages distribués avec ordre, et de manière qu'on puisse en saisir l'ensemble, M. de

Voltaire s'eſt encore agrandi à leurs yeux, et ils ont appris que juſque-là ils ne l'avaient pas connu tout entier.

On a diſtingué dans le *Proſpectus* les éditeurs des rédacteurs; ainſi on ne peut déſapprouver que nous rendions ici aux éditeurs la juſtice qu'ils méritent, en témoignant qu'ils n'ont épargné ni ſoins ni dépenſes pour rendre l'édition auſſi belle, auſſi complète, auſſi exacte que les circonſtances ont pu le permettre.

THEATRE.

THEATRE

THEATRE

DE

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITION DE 1775.

Nous donnons ici toutes les pièces de théâtre de M. de *Voltaire*, avec les variantes que nous avons pu recueillir. Toutes les éditions qu'on en a données à Paris ſont très-informes ; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le public, ſéduit par les ennemis de l'auteur, ſembla rejeter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les acteurs, déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure ; ils leur en ſubſtituaient d'autres

au hasard. Presque tous ses ouvrages dramatiques ont été représentés et imprimés à Paris dans son absence. De-là viennent les fautes dont fourmillent les éditions faites dans cette capitale.

Par exemple, dans la pièce de Gengis, imprimée par nous, in-8°, sous les yeux de l'auteur, on trouve dans la scène où *Gengis* paraît pour la première fois les vers suivans :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris;
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple et le rend plus docile, &c.

Ce morceau est tronqué et défiguré dans l'édition de *Duchesne* et dans les autres. Voici comme il s'y trouve :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage;
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage, &c.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire et très à sa place.

Ce vers qu'on a substitué,

Echappés aux fureurs des flammes, du pillage,

est un vers indigne de quiconque est instruit des

règles de ſon art, et connaît un peu l'harmonie. *Echappés aux fureurs des flammes*, eſt une céſure monſtrueuſe.

Ceux qui ſe plaiſent à étudier l'eſprit humain doivent ſavoir que les ennemis de l'auteur, pour faire tomber la pièce, inſinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, et qu'il fallait les retrancher; ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une alluſion à la religion, qui rend le peuple plus docile. Il eſt évident que par ce paſſage on ne peut entendre que les ſciences des Chinois, mépriſées alors des Tartares. On a repréſenté cette pièce en Italie; il y en a trois traductions, et les inquiſiteurs ne ſe ſont jamais aviſés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la tragédie de Mahomet; on ſuſcita contre elle une perſécution violente; on fit défendre les repréſentations: ainſi le fanatiſme voulait anéantir la peinture du fanatiſme. Rome vengea l'auteur. Le pape *Benoît XIV* protégea la pièce, elle lui fut dédiée, des académiciens la repréſentèrent dans pluſieurs villes d'Italie et à Rome même.

Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les gens de lettres aient été plus maltraités qu en France: on ne leur rend juſtice que bien tard.

La tragédie de Tancrède eſt défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les éditions de France, il n'y a preſque pas une ſcène où il ne ſe trouve des vers qui péchent également contre la langue, l'harmonie et les règles du théâtre. Le libraire de Paris eſt d'autant plus inexcuſable, qu'il pouvait conſulter notre édition, à laquelle il devait ſe conformer.

Les éditeurs de Paris ont porté la négligence juſqu'à répéter les mêmes vers dans pluſieurs ſcènes d'Adélaïde du Gueſclin. Nous trouvons dans leur édition, à la ſcène ſeptième du ſecond acte, ces vers qui n'ont pas de ſens :

Gardez d'être réduit au haſard dangereux
Que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux.

Il y a dans notre édition :

Tous les chefs de l'Etat, laſſés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
Gardez d'être réduit au haſard dangereux
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers ſont dans les règles de la ſyntaxe la plus exacte ; ceux qu'on a ſubſtitués dans l'édition de Paris ſont de vrais ſolécismes, et n'ont aucun ſens. *Gardez d'être réduit au haſard que les chefs de l'Etat ne trahiſſent leurs vœux*. De quels vœux s'agit-il ? Que veut dire *Etre réduit au*

hafard qu'un autre ne trahiffe fes vœux? On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le public ne s'aperçoit pas s'ils font bons ou mauvais, et que la rapidité de la déclamation fait difparaître les défauts du ftyle; mais les connaiffeurs remarquent ces fautes, et ils font bleffés des barbarifmes innombrables qui défigurent prefque toutes nos tragédies. C'eft un devoir indifpenfable de parler purement fa langue.

Nous avons fouvent entendu dire à l'auteur, que la langue était trop négligée au théâtre, et que c'eft là que les règles du langage doivent être obfervées avec le plus de fcrupule, parce que les étrangers y viennent apprendre le français. Il difait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le fuccès de plufieurs pièces qui, à la faveur de quelques beautés, ont fait oublier qu'elles étaient écrites dans un ftyle barbare. On fait que *Boileau*, en mourant, fe plaignait de cette horrible décadence. Les éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les comédiens croient que les lois de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, font des chofes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranfpofent tout à leur plaifir, pour fe ménager des fituations qui les faffent valoir. Ils fubftituent à des paffages

néceſſaires des vers ineptes et ridicules, ils en chargent leurs manuſcrits ; et c'eſt ſur ces manuſcrits que des libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner; et les amateurs des lettres, accablés ſous l'immenſité des volumes, n'ont pas eu même le temps de diſtinguer ſi ces ouvrages imprimés ſont corrects ou non.

Les nôtres du moins le feront : et nous pouvons aſſurer les étrangers qui attendent notre édition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices et l'objet conſtant de leurs études.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR L'OEDIPE.

L'AUTEUR composa cette pièce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en 1718, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le sieur *Dufresne*, célèbre acteur, de l'âge de l'auteur, qui joua le rôle d'*Oedipe*. La demoiselle *Desmares*, très-grande actrice, joua celui de *Jocaste*, et quitta le théâtre quelque temps après. On a rétabli dans cette édition le rôle de *Philoctète*, tel qu'il fut joué à la première représentation.

La pièce fut imprimée pour la première fois en 1718. M. de *la Motte* approuva la tragédie d'Oedipe. On trouve dans son approbation cette phrase remarquable : *Le public, à la représentation de cette pièce, s'est promis un digne successeur de Corneille et de Racine; et je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses prétentions.*

L'abbé de *Chaulieu* fit une mauvaise épigramme contre cette approbation : il disait que l'on connaissait *la Motte* pour un mauvais auteur, mais non pour un faux prophète. C'est ainsi que les grands hommes sont traités au commencement

de leur carrière ; mais il ne faut pas que tous ceux que l'on traite de même, s imaginent pour cela être de grands hommes. La médiocrité infolente éprouve les mêmes obftacles que le génie ; et cela prouve feulement qu'il y a plufieurs manières de bleffer l'amour propre des hommes.

La première édition d'Oedipe fut dédiée à *Madame*, femme du *Régent*. Voici cette dédicace : elle reffemble aux épîtres dédicatoires de ce temps-là. Ce ne fut qu'après fon voyage en Angleterre, et lorfqu'il dédia Brutus au lord *Bolingbrocke*, que M. de *Voltaire* montra qu'on pouvait, dans une dédicace, parler à celui qui la reçoit d'autre chofe que de lui-même,

MADAME,

Si l'ufage de dédier fes ouvrages à ceux qui en jugent le mieux n'était pas établi, il commencerait par VOTRE ALTESSE ROYALE. *La protection éclairée dont vous honorez les fuccès ou les efforts des auteurs, met en droit ceux mêmes qui réuffiffent le moins, d'ofer mettre fous votre nom des ouvrages qu'ils ne compofent que dans le deffein de vous plaire. Pour moi dont le zèle tient lieu de mérite auprès de vous, fouffrez que je prenne la liberté de vous offrir les faibles effais de ma plume.*

Heureux ſi, encouragé par vos bontés, je puis travailler long-temps pour VOTRE ALTESSE ROYALE, *dont la conſervation n'eſt pas moins précieuſe à ceux qui cultivent les beaux arts, qu'à toute la France dont elle eſt les délices et l'exemple.*

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MADAME,

De Votre Alteſſe Royale,

le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,
AROUET DE VOLTAIRE.

On trouvera ici une préface imprimée en 1729, dans laquelle M. de *Voltaire* combat les opinions de M. de *la Motte* ſur la tragédie. *La Motte* y a répondu avec beaucoup de politeſſe, d'eſprit et de raiſon. On peut voir cette réponſe dans ſes œuvres. M. de *Voltaire* n'a répliqué qu'en feſant Zaïre, Alzire, Mahomet, &c. Et juſqu'à ce que des pièces en proſe, où les règles des unités feraient violées, aient fait autant d'effet au théâtre et autant de plaiſir à la lecture, l'opinion de M. de *Voltaire* doit l'emporter.

LETTRES
A
M. DE GENONVILLE, (*)

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle, de celui de Corneille, et de celui de l'Auteur.

1719.

LETTRE PREMIERE.

Je vous envoie, Monſieur, ma tragédie d'Oedipe, que vous avez vu naître. Vous ſavez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans : ſi quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins, malgré les défauts dont cette tragédie eſt pleine, et que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage, et ceux que l'ignorance et la malignité m'ont imputés.

(*) Mort conſeiller au parlement de Paris : il fut, depuis ces lettres, l'intime ami de M. de *Voltaire*.

Vous favez mieux que perfonne (*a*) que cette fatire intitulée les *J'ai vu*, eft d'un poëte du Marais, nommé *le Brun*, auteur de l'opéra d'Hippocrate amoureux, qu'affurément perfonne ne mettra en mufique.

(*a*) Je fens combien il eft dangereux de parler de foi; mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juftification le foit auffi. La réputation d'honnête homme m'eft plus chère que celle d'auteur; ainfi je crois que perfonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'effaie de mériter entièrement fon eftime, en détruifant l'impofture qui pourrait me l'ôter.

Je fais que tous ceux avec qui j'ai vécu font perfuadés de mon innocence: mais auffi bien des gens, qui ne connaiffent ni la poëfie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme et d'un poëte.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'aient effuyé de pareilles difgrâces; prefque tous les poëtes qui ont réuffi ont été calomniés, et il eft bien trifte pour moi de ne leur reffembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour et la ville ont de tout temps été remplies de critiques obfcènes qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, fans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes et contre les puiffances; et qui n'ont que la fatisfaction de bleffer adroitement, fans goûter le plaifir dangereux de fe faire connaître. Leurs épigrammes et leurs vaudevilles font toujours des enfans fuppofés dont on ne connaît point les vrais parens; ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui foit affez connu pour que l'on puiffe l'en foupçonner, et qui foit affez peu protégé pour ne pouvoir fe défendre. Telle était la fituation où je me fuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans; l'imprudence attachée d'ordinaire à la jeuneffe pouvait aifément autorifer les foupçons que l'on fefait naître fur moi: j'étais d'ailleurs fans appui, et je n'avais pas fongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duffe jamais avoir des ennemis.

Il parut, à la mort de *Louis XIV*, une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'abbé *Regnier*: c'était un ouvrage où l'auteur paffait en revue tout ce qu'il avait vu dans fa vie; cette pièce eft auffi négligée aujourd'hui qu'elle était alors recherchée: c'eft le fort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la fatire. Cette pièce n'en avait point d'autre; elle n'était remarquable que par les injures groffières qui y étaient indignement répandues, et c'eft ce qui lui donna un cours prodigieux: on oublia la baffeffe du ftyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiffait ainfi: *J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.*

Plufieurs perfonnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet

Ces *J'ai vu* font groffièrement imités de ceux de l'abbé *Regnier* de l'académie, avec qui l'auteur n'a rien de commun; ils finiffent par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il eft vrai que je n'avais pas vingt ans alors; mais ce n'eft pas une raifon qui puiffe faire croire que j'aie fait les vers de M. *le Brun.*

Hos le Brun *verficulos fecit : tulit alter honores.*

J'apprends que c'eft un des avantages attachés à

indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puffe avoir affez de prudence pour me déguifer. L'auteur de cette miférable fatire ne contribua pas peu à la faire courir fous mon nom, afin de mieux cacher le fien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier et pour me perdre; quelques autres, qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur; ainfi un ouvrage que je n'avais point fait, et même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions et des louanges.

Je me fouviens que, paffant par une petite ville de province, les beaux efprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce qu'il difaient être un chef-d'œuvre; j'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur et que la pièce était miférable; ils ne m'en crurent point fur ma parole; ils admirèrent ma retenue, et j'acquis ainfi auprès d'eux, fans y penfer, la réputation d'un grand poëte et d'un homme fort modefte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage continuèrent à me rendre refponfable de toutes les fottifes qui fe débitaient dans Paris, et que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, on dit qu'il le fera long-temps. On m'affure que de toutes les modes de ce pays-ci, c'eft celle qui dure davantage.

La juftification eft venue, quoique un peu tard, le calomniateur a figné, les larmes aux yeux, le défaveu de fa calomnie devant un fecrétaire d'Etat; c'eft fur quoi un vieux connaiffeur en vers et en hommes m'a dit : *Oh, le beau billet qu'a la Châtre!* Continuez, mon enfant, à faire des tragédies, renoncez à toute profeffion férieufe pour ce malheureux métier; et comptez que vous ferez harcelé publiquement toute votre vie, puifque vous êtes affez abandonné de Dieu pour vous faire de gaieté de cœur un homme

la littérature, et fur-tout à la poëfie, d'être expofé à être accufé fans ceffe de toutes les fottifes qui

public. Il m'en a cité cent exemples; il m'a donné les meilleures raifons du monde pour me détourner de faire des vers. Que lui ai-je répondu? Des vers.

Je me fuis donc aperçu de bonne heure qu'on ne peut ni réfifter à fon goût dominant, ni vaincre fa deftinée. Pourquoi la nature force-t-elle un homme à calculer, celui-ci à faire rimer des fyllabes, cet autre à former des croches et des rondes fur des lignes parallèles?

Scit Genius, natale comes qui temperat aftrum.

Mais on prétend que tous peuvent dire:

Ploravère fuis non refpondere favorem
Speratum meritis.

Boileau difait à *Racine:*

„ Ceffe de t'étonner fi l'Envie animée,
„ Attachant à ton nom fa rouille envenimée,
„ La calomnie en main, quelquefois te pourfuit. „

Scudéri et l'abbé d'*Aubignac* calomniaient *Corneille; Montfleuri* et toute fa troupe calomniaient *Molière: Térence* fe plaint dans fes prologues d'être calomnie par un vieux poëte: *Ariftophane* calomnia *Socrate: Homère* fut calomnié par *Margites*. C'eft-là l'hiftoire de tous les arts et de toutes les profeffions.

Vous favez comment M. le *Régent* a daigné me confoler de ces petites perfecutions; vous favez quel beau préfent il m'a fait. Je ne dirai pas comme *Chapelain* difait de *Louis XIII:*

„ Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
„ Témoignent mon mérite, et font connaître affez
„ Qu'il ne hait pas mes vers, pour être un peu forcés. „

Chœrile, *Chapelain* et moi, nous avons été tous trois trop bien payés pour de mauvais vers.

Retulit acceptos, regale numifma, Philippos.

Le *Régent*, qui s'appelle *Philippe*, rend la comparaifon parfaite. Ne nous énorgueilliffons ni des méchancetés de nos ennemis, ni des bontés de nos protecteurs; on peut être avec tout cela un homme très-médiocre: on peut être récompenfé et envié fans aucun mérite.

courent la ville. On vient de me montrer une épître de l'abbé de *Chaulieu* au marquis de *la Fare*, dans laquelle il se plaint de cette injustice. Voici le passage :

. . . .

Accort, insinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai su d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvait faire
Beaucoup d'imagination,
Qui rejoignît avec adresse,
Au tour brillant, à la justesse,
Le charme de la fiction;
Et son impétueuse ivresse,
Entre le tabac et le vin.

. . . .

. . . .

J'appris, sans rabot et sans lime,
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement
Qui seul peut faire le sublime.

Que ne m'ont point coûté ces funestes talens!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque sornette,
Je me vis tout en même temps
Affublé du nom de poëte.

Dès-lors, on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville,
Que sans rime ni sans raison,
On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,

Dont je fis, j'en conviens, affez peu de fcrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Perfonne devant moi ne ferait ridicule.
Ils m'ont fait là-deffus mille injuftes procès;
J'eus beau les fouffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'eft affez que j'en fuffe faire.

Ces vers, Monfieur, ne font pas dignes de l'auteur de la Tocane et de la Retraite; vous les trouverez bien plats, (*b*) et auffi remplis de fautes que d'une vanité ridicule; je vous les cite comme une autorité en ma faveur; mais j'aime mieux vous citer l'autorité de *Boileau.* Il ne répondit un jour aux complimens d'un campagnard qui le louait d'une impertinente fatire contre les évêques, très-fameufe parmi la canaille, qu'en répétant à ce pauvre louangeur :

Vient-il de la province une fatire fade,
D'un plaifant du pays infipide boutade;
Pour la faire courir on dit qu'elle eft de moi,
Et le fot campagnard le croit de bonne foi.

Je ne fuis ni ne ferai *Boileau;* mais les mauvais vers de M. *le Brun* m'ont attiré des louanges et des perfécutions qu'affurément je ne méritais pas.

Je m'attends bien que plufieurs perfonnes, accoutumées à juger de tout fur le rapport d'autrui,

(*b*) Tout ce morceau fut retranché dans l'édition qu'on fit de ces Lettres, parce qu'on ne voulut pas affliger l'abbé de *Chaulieu :* on doit des égards aux vivans ; on ne doit aux morts que la vérité.

feront étonnées de me trouver fi innocent, après m'avoir cru, fans me connaître, coupable des plus plats vers du temps préfent. Je fouhaite que mon exemple puiffe leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens fur les apparences, et à ne plus condamner ce qu'ils ne connaiffent pas. On rougirait bientôt de ces décifions, fi l'on voulait réfléchir fur les raifons par lefquelles on fe détermine.

Il s'eft trouvé des gens qui ont cru férieufement que l'auteur de la tragédie d'Atrée était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du fang du fils de *Thyefte;* et aujourd'hui il y a des confciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocafte* fe défie des oracles d'Apollon. C'eft ainfi qu'on décide prefque toujours dans le monde; et ceux qui font accoutumés à juger de la forte, ne fe corrigeront pas par la lecture de cette lettre : peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie, elle eft trop inféparable des fuccès; mais du moins il m'eft permis de fouhaiter que ceux qui ne font en place que pour rendre juftice, ne faffent point de malheureux fur le rapport vague et incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde déformais comme un malheur d'être connu par les talens de l'efprit, et qu'un homme foit perfécuté dans fa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à fa patrie même?

Ne croyez pas, Monfieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence, le préfent dont

M.

M. le *Régent* a daigné m'honorer; cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence : il est au nombre des princes qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux mêmes qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, et qu'il a reconnu la calomnie lorsque le temps a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grâce que Monseigneur le duc d'*Orléans* m'a faite, comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence; il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un prince qui aime les beaux arts autant qu'il hait la flatterie, et dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance et par leur rang, sont exposés à être loués toute leur vie.

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa

pièce ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un temps les suffrages de la multitude ; et le public est étonné, quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes à la représentation.

Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, et dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment, à la tête de leurs ouvrages, des préfaces pleines de vanité ; *qui comptent les princes et les princesses qui sont venus pleurer aux représentations ; qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public ;* et qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* et de *Racine*, se trouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule : je vous parlerai de ma pièce, plus pour avouer mes défauts que pour les excuser ; mais aussi je traiterai *Sophocle* et *Corneille* avec autant de liberté, que je me traiterai moi-même avec justice.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* et pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts; l'amour propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer.

La décifion ne convient ni à mon âge ni à mon peu de génie; et fi la chaleur de la compofition m'arrache quelques termes peu mefurés, je les défavoue d'avance, et je déclare que je ne prétends parler affirmativement que fur mes fautes.

LETTRE III.

Contenant la critique de l'Oedipe de Sophocle.

Monsieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *fi la tragédie de Sophocle fait fon imitation par le difcours, le nombre et l'harmonie; ce qu'Ariftote appelle expreffément un difcours agréablement affaifonné.* (*a*) Je ne difcuterai pas non plus *fi c'eft une pièce du premier genre, fimple et implexe: fimple, parce qu'elle n'a qu'une feule cataftrophe; et implexe, parce qu'elle a la reconnaiffance avec la péripétie.*

Je vous rendrai feulement compte, avec fimplicité, des endroits qui m'ont révolté, et fur lefquels j'ai befoin des lumières de ceux qui, connaiffant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excufer tous leurs défauts.

La fcène s'ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains profternés aux pieds des autels, et qui, par leurs larmes et par leurs cris, demandent aux dieux la fin de leurs calamités. *Oedipe*, leur libérateur et leur roi, paraît au milieu d'eux.

(*a*) M. *Dacier*, préface fur l'Oedipe de *Sophocle.*

Je suis Oedipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appelait *Oedipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle*, qui veut fonder par-là le caractère d'*Oedipe*, qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit *Oedipe*, *quel est le sujet qui vous amène ici?* Le grand prêtre lui répond : *Vous voyez devant vous des jeunes gens et des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, et n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là, le grand prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont *Oedipe* était aussi bien informé que du nom et de la qualité du grand prêtre de Jupiter ; d'ailleurs ce grand prêtre rend-il son homélie bien pathétique, en comparant une ville pestiférée, couverte de morts et de mourans, à un vaisseau battu de la tempête? Ce prédicateur ne savait-il pas qu'on affaiblit les grandes choses quand on les compare aux petites?

Tout cela n'est guère une preuve de cette perfection où l'on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait poussé la tragédie; et il ne paraît pas qu'on ait si grand tort, dans ce siècle, de refuser son admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ses personnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Oedipe, si vanté par tout le monde ;* et à l'autre, *Je suis le grand prêtre de Jupiter.* Cette grossièreté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La defcription de la pefte eft interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocafte*, que le roi avait envoyé confulter l'oracle, et qui commence par dire à *Oedipe* :

Seigneur, nous avons eu autrefois un roi qui s'appelait Laïus.

OEDIPE.

Je le fais, quoique je ne l'aie jamais vu.

CREON.

Il a été affaffiné, et Apollon veut que nous puniffions fes meurtriers.

OEDIPE.

Fut-ce dans fa maifon, ou à la campagne, que Laïus fut tué ?

Il eft déjà contre la vraifemblance qu'*Oedipe*, qui règne depuis fi long-temps, ignore comment fon prédéceffeur eft mort : mais qu'il ne fache pas même fi c'eft aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, et qu'il ne donne pas la moindre raifon, ni la moindre excufe de fon ignorance ; j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abfurdité.

C'eft une faute du fujet, dit-on, et non de l'auteur ; comme fi ce n'était pas à l'auteur à corriger fon fujet lorfqu'il eft défectueux. Je fais qu'on peut me reprocher à peu-près la même faute ; mais auffi je ne me ferai pas plus de grâce qu'à *Sophocle*, et j'efpère que la fincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juftifiera la hardieffe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui fuit me paraît également déraifonnable : *Oedipe* demande s'il ne revint perfonne de la fuite de *Laïus*, à qui l'on puiffe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux roi s'étant fauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été affaffiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment fe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* dife que fon maître a été accablé fous le nombre, lorfqu'il eft pourtant vrai que c'eft un homme feul qui a tué *Laïus* et toute fa fuite?

Pour comble de contradiction, *Oedipe* dit, au fecond acte, qu'il a ouï dire que *Laïus* avait été tué par des voyageurs, mais qu'il n'y a perfonne qui dife l'avoir vu : et *Jocafte*, au troifième acte, en parlant de la mort de ce roi, s'explique ainfi à *Oedipe :*

Soyez bien perfuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que fon maître avait été affaffiné par des voleurs : il ne faurait changer préfentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, fi l'énigme du Sphinx n'avait pas été plus aifée à deviner que toutes ces contradictions.

Mais ce qui eft encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eft point après de telles fautes contre la vraifemblance, c'eft qu'*Oedipe*, lorfqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne fonge pas feulement à le faire chercher; il s'amufe à faire des imprécations et à confulter les oracles, fans donner ordre qu'on amène devant lui le feul homme qui pouvait lui

fournir des lumières. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, et qui donne toujours des conſeils à *Oedipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu roi; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tiréſie*.

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent, ſans doute, qu'*Oedipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus*, et de rendre la vie aux Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la vengeance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa pièce. On ne dit pas un mot à *Phorbas* de cette aventure, et la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle*.

Lorſque *Créon* a appris à *Oedipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Oedipe* répond, au ſens de pluſieurs interprètes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque Laïus n'avait point d'argent ſur lui* ? La plupart des autres ſcholiaſtes entendent autrement ce paſſage, et font dire à *Oedipe* : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent* ? Mais ce ſens-là n'eſt guère plus raiſonnable que l'autre : on ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Puifqu'il dépend fouvent des fcholiaftes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon fens?

Oedipe, au commencement du fecond acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tiréfie*. Le roi et le devin commencent par fe mettre en colère l'un contre l'autre; *Tiréfie* finit par lui dire:

C'eft vous qui êtes le meurtrier de Laïus; vous vous croyez fils de Polybe, roi de Corinthe; vous ne l'êtes point; vous êtes thébain. La malédiction de votre père et de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez époufé votre mère, vous êtes l'auteur d'un incefte et d'un parricide; et fi vous trouvez que je mente, dites que je ne fuis pas prophète.

Tout cela ne reffemble guère à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obfcurément; et fi vous joignez aux paroles de *Tiréfie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Oedipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe;* et l'oracle d'Apollon, qui lui prédit qu'il tuerait fon père et qu'il épouferait fa mère; vous trouverez que la pièce eft entièrement finie au commencement de ce fecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné fon art, puifqu'il ne favait pas même préparer les événemens ni cacher fous le voile le plus mince la cataftrophe de fes pièces.

Allons plus loin. *Oedipe* traîte *Tiréfie* de *fou* et de *vieux enchanteur:* cependant, à moins que l'efprit

ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement, de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tiréſie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il n'était qu'un fils ſuppoſé, et les oracles de Thèbes qui lui diſent qu'il eſt thébain ? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mère et qu'il tuerait ſon père, et *Tiréſie* qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner *Créon*, ſon *ancien et fidèle ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laïus ;* et cela ſans aucune raiſon, ſans aucun fondement, ſans que le moindre jour puiſſe autoriſer ſes ſoupçons, et (puiſqu'il faut appeler les choſes par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi, tu oſes paraître devant moi ! dit-il à *Créon : tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es aſſurément le meurtrier de Laïus, et qui as manifeſtement conſpiré contre moi pour me ravir ma couronne !*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un ſi hardi deſſein ? N'eſt-ce pas la plus folle de toutes les entrepriſes que d'aſpirer à la royauté ſans

troupes et ſans amis ; comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône ?

Créon lui répond :

Vous changerez de ſentiment ſi vous me donnez le temps de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être roi avec toutes les frayeurs et toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le ſein du repos avec toute la ſureté d'un particulier, qui, ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance ?

Un prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon roi, et qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait grand beſoin de la clémence de ſon maître. Après tous ces longs diſcours, étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Oedipe :*

Voulez-vous me chaſſer du royaume ? (*b*)

OEDIPE.

Ce n'eſt pas ton exil que je veux ; je te condamne à la mort.

CREON.

Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.

OEDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.

CREON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

(*b*) On avertit qu'on a ſuivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

OEDIPE.

Je prends mes furetés.

CREON.

Je dois prendre auffi les miennes.

OEDIPE.

O Thèbes! Thèbes!

CREON.

Il m'eft permis de crier auffi : Thèbes! Thèbes!

Jocafte vient pendant ce beau difcours, et le chœur la prie d'emmener le roi; propofition très-fage : car, après toutes les folies qu'*Oedipe* vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

J'emmènerai mon mari, quand j'aurai appris la caufe de ce défordre.

LE CHOEUR.

Oedipe et Créon ont eu enfemble des paroles fur des rapports fort incertains. On fe pique fouvent fur des foupçons très-injuftes.

JOCASTE.

Cela eft-il venu de l'un et de l'autre?

LE CHOEUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHOEUR.

C'eſt aſſez, Madame; les princes n'ont pas pouſſé la choſe plus loin, et cela ſuffit.

Effectivement, comme ſi cela ſuffiſait, *Jocaſte* n'en demande pas davantage au chœur.

C'eſt dans cette ſcène qu'*Oedipe* raconte à *Jocaſte*, qu'un jour, à table; un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils ſuppoſé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le roi et la reine; je les interrogeai ſur ma naiſſance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimaſſe avec beaucoup de tendreſſe, cette injure qui était devenue publique, ne laiſſa pas de me demeurer ſur le cœur, et de me donner des ſoupçons. Je partis donc, à leur inſu, pour aller à Delphes: Apollon ne daigna pas répondre préciſément à ma demande; mais il me dit les choſes les plus affreuſes et les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouſerais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuſe qui les remplirait d'horreur; et que je ſerais le meurtrier de mon père.*

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à *Jocaſte* que ſon fils tremperait ſes mains dans le ſang de *Laïus*, et porterait ſes crimes juſqu'au lit de ſa mère. Elle avait fait expoſer ce fils ſur le mont Cithéron, et lui avait fait percer les talons: (comme elle l'avoue dans cette même ſcène) *Oedipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe*: tout cela n'eſt-il pas pour *Oedipe* et pour *Jocaſte*

une démonſtration de leurs malheurs? et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils; mais cela même eſt une nouvelle faute. Car lorſque *Oedipe* dit à *Jocaſte : On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, et que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, *Jocaſte* doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils;* ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Oedipe* et dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poëte qui, pour donner à ſa pièce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquième acte une reconnaiſſance déjà manifeſtée au ſecond, et qui viole les règles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la pièce.

Cet *Oedipe*, qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, et qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés et liés avec des courroies, *Oedipe* ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure; et le *chœur*, toujours préſent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inſtruire *Oedipe* de ſa naiſſance. Le *chœur*, qu'on donne pour une aſſemblée de gens

éclairés, montre auffi peu de pénétration qu'*Oedipe*; et dans le temps que les Thébains devraient être faifis de pitié et d'horreur à la vue des malheurs dont ils font témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, et fi je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne fe paffera pas que vous ne nous faffiez connaître la patrie et la mère d'Oedipe, et que nous ne menions des danfes en votre honneur, pour vous rendre grâces du plaifir que vous aurez fait à nos princes. Et vous, Prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de Pan, dieu des montagnes? Etes-vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon fe plaît auffi fur les montagnes. Eft-ce Mercure, ou Bacchus, qui fe tient auffi fur les fommets des montagnes?* &c.

Enfin celui qui a autrefois expofé *Oedipe* arrive fur la fcène. *Oedipe* l'interroge fur fa naiffance; curiofité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, et qui me paraîtrait la feule chofe raifonnable qu'*Oedipe* eût faite dans toute la pièce, fi cette jufte envie de fe connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Oedipe fait donc enfin tout fon fort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'Oedipe de *Sophocle*, prétend que le fpectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocafte*, et la manière dont *Oedipe* accomplira fur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été féduit là-deffus par le refpect que j'ai pour ce favant homme, et j'étais de fon fentiment lorfque je lus fa traduction. La repré-

ſentation de ma pièce m'a bien détrompé ; et j'ai reconnu qu'on peut ſans péril louer tant qu'on veut les poëtes grecs, mais qu'il eſt dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaſte* et de la cataſtrophe d'*Oedipe*. J'ai ſenti que l'attention du ſpectateur diminuait avec ſon plaiſir au récit de cette cataſtrophe ; les eſprits remplis de terreur au moment de la reconnaiſſance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cauſe ; peut-être que le ſpectateur, à qui cette cataſtrophe eſt connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être auſſi que la terreur ayant été pouſſée à ſon comble, il était impoſſible que le reſte ne parût languiſſant. Quoi qu'il en ſoit, je me ſuis cru obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers ; et dans *Sophocle*, il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu'on ne doit point paſſer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles ; lorſqu'on n'en paſſe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ſes notes que la pièce de *Sophocle* n'eſt point finie au quatrième acte. N'eſt-ce pas avouer qu'elle eſt finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'eſt pas ? On ne ſe trouve pas dans la néceſſité de faire de pareilles notes ſur les tragédies de *Corneille* et de *Racine* ; il n'y a que les Horaces qui auraient beſoin d'un tel commentaire ; mais le cinquième acte des Horaces n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit

du cinquième acte de *Sophocle*, que *Longin* a admiré et que *Boileau* a traduit.

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé;
Et par-là tu produis et des fils et des pères,
Des frères, des maris, des femmes et des mères,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour et de honte et d'horreur.

Premièrement, il fallait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces mères et ces maris; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait pas aujourd'hui à *Oedipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, et d'en combiner ainſi toutes les horreurs; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père;
Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, et ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'Oedipe de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les temps et de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiècle. L'harmonie de ſes vers et le pathétique qui règne dans ſon ſtyle ont pu ſéduire les Athéniens qui, avec tout leur eſprit et toute leur politeſſe, ne pouvaient avoir une juſte idée de la perfection d'un art qui était encore dans ſon enfance.

Sophocle touchait au temps où la tragédie fut inventée : *Eſchyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui ſe fût aviſé de mettre pluſieurs perſonnages ſur la ſcène. Nous ſommes auſſi touchés de l'ébauche la plus groſſière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorſque la perfection nous eſt une fois connue. Ainſi *Sophocle* et *Euripide*, tout imparfaits qu'ils ſont, ont autant réuſſi chez les Athéniens que *Corneille* et *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, reſpecter le génie de leurs auteurs ; leurs fautes ſont ſur le compte de leur ſiècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux ; et il eſt à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont preſque inventé de leur temps.

Il eſt vrai qu'ils ſont bien déchus de cette haute eſtime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages ſont aujourd'hui ou ignorés, ou mépriſés ; mais je crois que cet oubli et ce mépris ſont au nombre des injuſtices dont on peut accuſer notre ſiècle. Leurs ouvrages méritent d'être lus, ſans doute ; et s'ils ſont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils ſont auſſi trop pleins de beautés pour qu'on les mépriſe entièrement.

Euripide fur-tout, qui me paraît fi fupérieur à *Sophocle*, et qui ferait le plus grand des poëtes s'il était né dans un temps plus éclairé, a laiffé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de fes tragédies.

Eh ! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poëte qui a prêté des fentimens à *Racine* même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide*, dans fon inimitable rôle de Phèdre, ne font pas les moins beaux de fon ouvrage.

Dieux, que ne fuis-je affife à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouffière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !
.... Infenfée ! où fuis-je et qu'ai-je dit ?
Où laiffai-je égarer mes vœux et mon efprit ?
Je l'ai perdu ; les dieux m'en ont ravi l'ufage.
Oenone, la rougeur me couvre le vifage ;
Je te laiffe trop voir mes honteufes douleurs,
Et mes yeux, malgré moi, fe rempliffent de pleurs.

Prefque toute cette fcène eft traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur, féduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* foit un bon ouvrage. Voilà le feul bel endroit de fa tragédie, et même le feul raifonnable ; car c'eft le feul que *Racine* ait imité. Et comme on ne s'avifera jamais d'approuver l'Hippolyte de *Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre ;* auffi ne doit-on pas admirer l'Hippolyte d'*Euripide*, pour trente ou

quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poëtes.

Molière prenait quelquefois des scènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, et disait pour son excuse : *Cette scène est bonne, elle m'appartient de droit; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu-près en dire autant d'*Euripide.*

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je suis obligé de vous en dire tout le bien que j'en sais ; tout différent en cela des médisans, qui commencent toujours par louer un homme, et qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, sans *Sophocle*, je ne serais jamais venu à bout de mon Oedipe; je ne l'aurais même jamais entrepris. Je traduisis d'abord la première scène de mon quatrième acte : celle du grand prêtre qui accuse le roi est entièrement de lui : la scène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il est vrai que, comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, et j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'espère vous rendre compte des miennes.

LETTRE IV.

Contenant la critique de l'Oedipe de Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Oedipe de *Sophocle*, je vous dirai ce que je pense de celui de *Corneille*. Je respecte beaucoup

plus, sans doute, ce tragique français que le grec ; mais je respecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne sait pas connaître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Oedipe de *Corneille;* et je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçonniez de jalousie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'est en l'admirant que je hasarde ma censure; et je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur, non par l'ouvrage même, et qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plutôt la sécheresse de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On se trompe fort, lorsqu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par *Sophocle* et par *Euripide*, l'Oedipe, le Philoctete, l'Electre, l'Iphigénie en Tauride, sont des sujets heureux et aisés à manier; ce sont les plus ingrats et les plus impraticables : ce sont des sujets d'une ou de deux scènes tout au plus, et non pas d'une tragédie. Je sais qu'on ne peut guère voir sur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendrissans ; et c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les préparent : si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet; si elles sont trop faibles, elles languissent. Il fallait que *Corneille* marchât entre ces

deux extrémités, et qu'il fuppléât, par la fécondité de fon génie, à l'aridité de la matière. Il choifit donc l'épifode de *Théfée* et de *Dircé* ; et quoique cet épifode ait été univerfellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès long-temps la glorieufe habitude d'avouer fes fautes, il ne reconnut point celle-ci ; et parce que cet épifode était tout entier de fon invention, il s'en applaudit dans fa préface : tant il eft difficile aux plus grands hommes, et même aux plus modeftes, de fe fauver des illufions de l'amour propre!

Il faut avouer que *Théfée* joue un étrange rôle pour un héros. Au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiffe être accablé, il débute par dire que,

Quelque ravage affreux que faffe ici la pefte,
L'abfence aux vrais amans eft encor plus funefte.

Et parlant, dans la feconde fcène, à *Oedipe* :

Il veut lui faire voir un beau feu dans fon fein,
Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
Qui peut faire un heureux d'un amant miférable.
.... Il eft vrai, j'aime en votre palais;
Chez vous eft la beauté qui fait tout mes fouhaits.
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Ifmène,
Elle tient même rang chez vous et chez la reine ;
En un mot, c'eft leur fœur, la princeffe Dircé,
Dont les yeux....

Oedipe répond :

.... Quoi! fes yeux, Prince, vous ont bleffé?

Je ſuis fâché pour vous que la reine ſa mère
Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
Ma parole eſt donnée, et je n'y puis plus rien :
Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable ;
Dircé, ſi vous voulez, n'a rien de comparable ;
Elles ſont, l'une et l'autre, un chef-d'œuvre des cieux ;
Mais...
Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Il faut avouer que les diſcours de *Guillot-Gorju* et de *Tabarin* ne ſont guère différens.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un prince ou une princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père : *Théſée*, qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, et ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait ? *Théſée*, dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut pas ſoutenir plus long-temps le perſonnage de frère ; et

ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte et la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſque *Oedipe* reconnaît qu'il eſt le meurtrier de *Laïus; Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux roi, lui propoſe un duel pour le lendemain; et il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce. Ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, et les malheurs d'*Oedipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon temps à dire des injures à *Oedipe* et à ſa mère; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que, pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.
Celui du grand Laïus dont je m'y ſuis formée,
Trouve bien qu'il eſt doux d'aimer et d'être aimée;
Mais il ne trouve pas qu'on ſoit digne du jour,
Lorſqu'aux ſoins de ſa gloire on préfère l'amour.

Il eſt étonnant que *Corneille*, qui a ſenti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuſer. *Ce manque de reſpect*, dit-il, *de Dircé envers ſa mère, ne peut être une faute de théâtre, puiſque nous ne ſommes pas obligés*

de rendre parfaits ceux que nous y fesons voir. Non, sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages; mais les bienséances exigent du moins, qu'une princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour *Jocaste*, dont le rôle devrait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'*Oedipe*, elle n'en est pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquième acte, lorsque *Oedipe* apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec *Thésée*, et à excuser les insolences de sa fille qui agit, dit-elle,

En amante à bon titre, en princesse avisée.

Finissons par examiner le rôle d'*Oedipe*, et avec lui la contexture du poëme.

Oedipe commence par vouloir marier une de ses filles avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Thésée* qui, n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant, comme il fallait bien dire au premier acte quelque chose du sujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième scène. *Oedipe* soupçonne que les dieux sont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaste* avait autrefois fait exposer son fils, et trompé par-là les oracles des dieux, qui prédisaient que ce fils tuerait son père et épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit plutôt croire que les dieux

ſont ſatisfaits que *Jocaſte* ait étouffé un monſtre au berceau; et vraiſemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaſte ſoupçonne, avec auſſi peu de fondement, que les dieux puniſſent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus*. Elle prétend qu'on n'a jamais pu venger cette mort; comment donc peut-elle croire que les dieux la puniſſent de n'avoir pas fait l'impoſſible ?

Avec moins de fondement encore, *Oedipe* répond:

Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
. . . .
Au lieu même, au temps même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, et mis l'autre aux abois.

Oedipe n'a aucune raiſon de croire que ces trois voyageurs fuſſent des brigands, puiſqu'au quatrième acte, lorſque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

Et tu fus un des trois que je ſus arrêter
Dans ce paſſage étroit qu'il fallut diſputer.

S'il les a arrêtés lui-même, et s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui ſont ordinairement très-peu de cas des cérémonies, et qui ſongent plutôt à dépouiller les paſſans qu'à leur diſputer le haut du pavé.

Mais il me femble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Oedipe* avoue à *Jocaste* qu'il s'eft battu contre trois inconnus au temps même et au lieu même où *Laïus* a été tué. *Jocaste* fait que *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas foupçonner que *Laïus* eft peut-être mort de la main d'*Oedipe*? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu, de peur que la pièce ne finiffe au premier acte; elle ferme les yeux fur les lumières qu'*Oedipe* lui donne ; et jufqu'à la fin du quatrième acte, il n'eft pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant eft le fujet de la pièce. Les amours de *Théfée* et de *Dircé* occupent toute la fcène.

C'eft au quatrième acte qu'*Oedipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

C'eft un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, et vous pouvez lui choifir des fupplices :
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand? et pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eft complice de la mort de *Laïus*? Il me paraît que l'Oedipe de *Corneille* accufe *Phorbas* avec autant de légèreté que l'Oedipe de *Sophocle* accufe *Créon*.

Je ne parle point de l'action gigantefque d'*Oedipe*, qui tue trois hommes tout feul dans *Corneille*, et qui en tue fept dans *Sophocle*. Mais il eft bien étrange qu'*Oedipe* fe fouvienne, après feize ans, de tous les traits de ces trois hommes ; *Que l'un avait le poil*

noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, et le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais et l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant et mêlé ſur le derrière; et pour rendre la choſe encore moins vraiſemblable, il ajoute :

On en peut voir en moi la taille et quelques traits.

Ce n'était point à *Oedipe* à parler de cette reſſemblance; c'était à *Jocaſte* qui, ayant vécu avec l'un et avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Oedipe* qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit; mais il fallait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Oedipe* ait ſeul tué *Laïus*, et que *Phorbas*, qui a été bleſſé à côté de ce roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs? Il était difficile de concilier cette contradiction; et *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que

C'eſt un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'Oedipe? Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puérilité; et un homme, diſtingué à la cour par ſon eſprit, m'a dit que c'était-là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Oedipe*, honteux d'avoir épouſé la veuve d'un roi qu'il a maſſacré, dit qu'il veut ſe

bannir et retourner à Corinthe; et cependant il envoie chercher *Théſée* et *Dircé*,

> Pour lire dans leur ame
> S'ils prêteraient la main à quelque ſourde trame.

Et que lui importent les ſourdes trames de *Dircé*, et les prétentions de cette princeſſe ſur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paraît qu'*Oedipe* apprend avec trop de froideur ſon affreuſe aventure. Je ſais qu'il n'eſt point coupable, et que ſa vertu peut le conſoler d'un crime involontaire. Mais s'il a aſſez de fermeté dans l'eſprit pour ſentir qu'il n'eſt que malheureux, doit-il ſe punir de ſon malheur? Et s'il eſt aſſez furieux et aſſez déſeſpéré pour ſe crever les yeux, doit-il être aſſez froid pour dire à *Dircé*, dans un moment ſi terrible :

> Votre frère eſt connu, le ſavez-vous, Madame?
> Votre amour pour Théſée eſt dans un plein repos.
>
> . . . .
>
> Aux crimes, malgré moi, l'ordre du ciel m'attache;
> Pour m'y faire tomber, à moi-même il me cache;
> Il offre, en m'aveuglant ſur ce qu'il a prédit,
> Mon père à mon épée et ma mère à mon lit.
> Hélas! qu'il eſt bien vrai qu'en vain on s'imagine
> Dérober notre vie à ce qu'il nous deſtine!
> Les ſoins de l'éviter font courir au-devant,
> Et l'adreſſe à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il reſter ſur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* et avec *Théſée* qui eſt

un étranger pour lui, tandis que *Jocaſte*, ſa femme et ſa mère, ne ſait encore rien de ſon aventure, et ne paraît pas ſur la ſcène?

Voilà à peu-près les principaux défauts que j'ai cru apercevoir dans l'Oedipe de *Corneille*. Je m'abuſe peut-être; mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues; et quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais; car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification; on ſait qu'il n'a jamais fait de vers ſi faibles et ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guère la médiocrité, et il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle, ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, et de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât? Serait-ce celles des auteurs médiocres, dont on ignore tout juſqu'aux défauts? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique; car ſi le préjugé nous feſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, et il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V.

Qui contient la critique du nouvel Oedipe.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma differtation la plus aifée, c'eft-à-dire, à la critique de mon ouvrage; et pour ne point perdre de temps, je commencerai par le premier défaut, qui eft celui du fujet. Régulièrement, la pièce d'Oedipe devrait finir au premier acte. Il n'eft pas naturel qu'*Oedipe* ignore comment fon prédéceffeur eft mort. *Sophocle* ne s'eft point mis du tout en peine de corriger cette faute; *Corneille*, en voulant la fauver, a fait encore plus mal que *Sophocle;* et je n'ai pas mieux réuffi qu'eux. *Oedipe*, chez moi, parle ainfi à *Jocafte* :

On m'avait toujours dit que ce fut un thébain
Qui leva fur fon prince une coupable main.
Pour moi qui, fur fon trône élevé par vous-même,
Deux ans après fa mort, ai ceint le diadême;
Madame, jufqu'ici, refpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le fujet de vos pleurs;
Et de vos feuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres foins femblait être fermée.

Ce compliment ne me paraît point une excufe valable de l'ignorance d'*Oedipe*. La crainte de déplaire à fa femme, en lui parlant de fon premier mari, ne

doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonſtances de la mort de ſon prédéceſſeur. C'eſt avoir trop de diſcrétion et trop peu de curioſité. Il ne lui eſt pas permis non plus de ne point ſavoir l'hiſtoire de *Phorbas*. Un miniſtre d'Etat ne ſaurait jamais être un homme aſſez obſcur pour être en priſon pluſieurs années, ſans qu'on en ſache rien.

Jocaſte a beau dire :

Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne ſont mis que pour prévenir la critique; c'eſt une faute qu'on tâche de déguiſer, mais qui n'eſt pas moins une faute.

Voici un défaut plus conſidérable, qui n'eſt pas du ſujet, et dont je ſuis ſeul reſponſable. C'eſt le perſonnage de *Philoctete*. Il ſemble qu'il ne ſoit venu à Thèbes que pour y être accuſé; encore eſt-il ſoupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, et s'en retourne au troiſième : on ne parle de lui que dans les trois premiers actes, et l'on n'en dit pas un ſeul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, et le dénouement ſe fait abſolument ſans lui. Ainſi il paraît que ce ſont deux tragédies, dont l'une roule ſur *Philoctete*, et l'autre ſur *Oedipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctete* le caractère d'un héros; mais j'ai bien peur d'avoir pouſſé la grandeur d'ame juſqu'à la fanfaronnade. Heureuſement j'ai lu dans madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageuſement de ſoi lorſqu'il eſt calomnié : voilà

le cas où ſe trouve *Philoctete.* Il eſt réduit par la calomnie à la néceſſité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occaſion, j'aurais tâché de lui donner plus de politeſſe que de fierté ; et s'il s'était trouvé dans les mêmes circonſtances que *Sertorius* et *Pompée*, j'aurais pris la converſation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'euſſe pas eſpéré de l'atteindre. Mais comme il eſt dans la ſituation de *Nicomède*, j'ai donc cru devoir le faire parler à peu-près comme ce jeune prince, et qu'il lui était permis de dire, *Un homme tel que moi*, lorſqu'on l'outrage. Quelques perſonnes s'imaginent que *Philoctete* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ſes flèches, et qui veut s'égaler à ſon maître, dont il parle toujours. Cependant il eſt certain que *Philoctete* était un prince de la Gréce, fameux par ſes exploits, compagnon d'*Hercule*, et de qui même les dieux avaient fait dépendre le deſtin de Troye. Je ne ſais ſi je n'en ai point fait, en quelques endroits, un fanfaron ; mais il eſt certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il eſt, en arrivant, des affaires de Thèbes, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Oedipe*. Le mont Oeta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas ſi éloigné de Thèbes qu'il ne pût ſavoir aiſément ce qui ſe paſſait dans cette ville. Heureuſement cette ignorance vicieuſe de *Philoctete* m'a fourni une expoſition du ſujet qui m'a paru aſſez bien reçue ; c'eſt ce qui me perſuade que les beautés d'un ouvrage naiſſent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un

écueil

écueil tout contraire. L'expofition du fujet fe fait ordinairement à un perfonnage qui en eft auffi bien informé que celui qui lui parle. On eft obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraifemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection ferait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans fa bouche, que dans le temps même où il le dit. Telle eft, entre autres exemples de cette perfection, la première fcène de la tragédie de Bajazet. *Acomat* ne peut être inftruit de ce qui fe paffe dans l'armée; *Ofmin* ne peut avoir de nouvelles du férail; ils fe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inftruifent et qui intéreffent également le fpectateur; et l'artifice de cette expofition eft conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* feul était capable.

Il eft vrai qu'il y a des fujets de tragédie où l'on eft tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eft prefque impoffible de réduire l'expofition de fa pièce à ce point de fageffe et de vraifemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le fujet d'Oedipe eft de ce genre; et il me femble que, lorfqu'on fe trouve fi peu maître du terrain, il faut toujours fonger à être intéreffant plutôt qu'exact; car le fpectateur pardonne tout hors la langueur; et lorfqu'il eft une fois ému, il examine rarement s'il a raifon de l'être.

A l'égard de ce fouvenir d'amour entre *Jocafte* et *Philoctète*, j'ofe encore dire que c'eft un défaut néceffaire. Le fujet ne me fourniffait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine

même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaissent le théâtre, c'est-à-dire, ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux principaux personnages. Eh ! quel rôle insipide aurait joué *Jocaste*, si elle n'avait eu du moins le souvenir d'un amour légitime, et si elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé ?

Il est surprenant que *Philoctete* aime encore *Jocaste* après une si longue absence : il ressemble assez aux chevaliers errans, dont la profession était d'être toujours fidèles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaste* trop âgée pour faire naître encore des passions; elle a pu être mariée si jeune, et il est si souvent répété dans la pièce qu'*Oedipe* est dans une grande jeunesse, que, sans trop presser les temps, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses si l'on n'inspirait plus de sentimens à cet âge.

Je veux que *Jocaste* ait plus de soixante ans dans *Sophocle* et dans *Corneille ;* la construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne; je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions ; et s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis long - temps, et d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à *Jocaste* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise : revenons vîte à la censure.

Le troiſième acte n'eſt point fini ; on ne ſait pourquoi les acteurs ſortent de la ſcène. *Oedipe* dit à *Jocaſte :*

Suivez mes pas, rentrons ; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
. . . . Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raiſon pour qu'*Oedipe* éclairciſſe ſon doute plutôt derrière le théâtre que ſur la ſcène : auſſi, après avoir dit à *Jocaſte* de le ſuivre, revient-il avec elle le moment d'après ; et il n'y a aucune autre diſtinction entre le troiſième et le quatrième acte, que le coup d'archet qui les ſépare.

La première ſcène du quatrième acte eſt celle qui a le plus réuſſi ; mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette ſcène à *Jocaſte* et à *Oedipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis long-temps. L'intrigue n'eſt fondée que ſur une ignorance bien peu vraiſemblable : j'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du ſujet.

Je mets dans la bouche d'*Oedipe :*

Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement :
La main des dieux ſur moi ſi long-temps ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue.)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il eſt manifeſte que c'était au premier acte qu'*Oedipe* devait raconter cette aventure de la Phocide ; car

dès qu'il apprend de la bouche du grand prêtre que les dieux demandent la punition du meurtre de *Laïus*, fon devoir eft de s'informer fcrupuleufement et fans délai, de toutes les circonftances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers; et lui qui fait que, dans ce temps-là même, il s'eft battu contre deux étrangers en Phocide, doit foupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de fa main. Il eft trifte d'être obligé, pour cacher cette faute, de fuppofer que la vengeance des dieux ôte dans un temps la mémoire à *Oedipe*, et la lui rend dans un autre. La fcène fuivante d'*Oedipe* et de *Phorbas* me paraît bien moins intéreffante chez moi que dans *Corneille*. *Oedipe*, dans ma pièce, eft déjà inftruit de fon malheur avant que *Phorbas* achève de l'en perfuader: *Phorbas* ne laiffe l'efprit du fpectateur dans aucune incertitude, il ne lui infpire aucune furprife; il ne doit donc point l'intéreffer. Dans *Corneille*, au contraire, *Oedipe*, loin de fe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, et il fe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ferait admirable, fi *Oedipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eft coupable, et fi le nœud de la pièce n'était pas fondé fur un menfonge puéril.

C'eft un conte,
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher fa honte.

Je ne pouflerai pas plus loin la critique de mon ouvrage; il me femble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger

davantage d'un auteur, et peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si l'on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi; et d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger : j'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon Oedipe était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages et les cenſures du public, et j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que monſeigneur le prince de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes et les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement; mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres autant par ſon eſprit que par ſon rang, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de *Corneille*. L'un eſt au premier acte:

Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme et lion:

L'autre eſt au dernier acte; c'eſt une traduction de *Sénèque*.

Nec vivis miſtus, nec ſepultis:

Et le ſort qui l'accable
Des morts et des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire

que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux; et j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai haſardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *héros* à *tombeaux; contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes parce que je les ai employées, mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poëſie, et qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur et à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois*, *j'aimerois*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* et *attraits :* cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans ſon Andromaque :

M'en croirez-vous ? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, et il ôta la rime *fuirois* qui me paraît, à ne conſulter que l'oreille, beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La bizarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore* qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* et *terre* devraient rimer avec *père* et *mère :* cependant on ne le ſouffre pas, et perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poëſie françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi l'on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable et tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers : on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut ſe ſervir du mot propre ; et l'on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce que l'on penſe.

C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poëtes les plus exacts. Les auteurs ſentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, et ils n'oſent s'en affranchir. Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; et ſi la poëſie occupe encore mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, et la penſée à la rime.

LETTRE VI.

Qui contient une diſſertation ſur les chœurs.

MONSIEUR, il ne me reſte plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres acteurs, et qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jeter plus d'intérêt dans la ſcène, et pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la feule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hafardé les chœurs eft la feule qui pouvait réuffir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliffait l'intervalle des actes, et paraiffait toujours fur la fcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient ; car, ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paffé dans les actes précédens, et c'était une répétition fatigante ; ou il prévenait de ce qui devait arriver dans les actes fuivans, et c'était une annonce qui pouvait dérober le plaifir de la furprife ; ou enfin il était étranger au fujet, et par conféquent il devait ennuyer.

La préfence continuelle du chœur dans la tragédie me paraît encore plus impraticable. L'intrigue d'une pièce intéreffante exige d'ordinaire que les principaux acteurs aient des fecrets à fe confier. Eh ! le moyen de dire fon fecret à tout un peuple ? C'eft une chofe plaifante de voir *Phèdre*, dans *Euripide*, avouer à une troupe de femmes un amour inceftueux qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conferver fi fcrupuleufement un ufage fi fujet au ridicule ; c'eft qu'ils étaient perfuadés que le chœur était la bafe et le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent prefque toujours l'origine d'une chofe pour l'effence de la chofe même. Les anciens favaient que ce fpectacle avait commencé par une troupe de payfans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, et ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs qui, en chantant les louanges des dieux,

rappelassent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Long-temps même, le poëme dramatique ne fut qu'un simple chœur; les personnages qu'on y ajouta ne furent regardés que comme des épisodes; et il y a encore aujourd'hui des savans qui ont le courage d'assurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous en avons banni les chœurs. C'est comme si, dans une même pièce, on voulait que nous missions Paris, Londres et Madrid sur le théâtre, parce que nos pères en usaient ainsi lorsque la comédie fut établie en France.

M. *Racine*, qui a introduit des chœurs dans Athalie et dans Esther, s'y est pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a guère fait paraître que dans les entr'actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de juives, lorsque *Esther* a raconté ses aventures à *Elise*? Il faut nécessairement, pour amener cette musique, qu'*Esther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant et de la déclamation dans une même scène; mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de passions, qui font le caractère de la tragédie. Un chœur serait bien mal venu après la déclaration de *Phèdre*, ou après la conversation de *Sévère* et de *Pauline*.

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hasarder le chœur dans une tragédie qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, et seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène : encore n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument déplacé dans Bajazet, dans Mithridate, dans Britannicus, et généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du salut de tout un peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma tragédie; c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit ; et il n'est pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occasion de plusieurs critiques qu'on a faites d'Oedipe.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon Oedipe, qui, je crois, sera imprimée avant que cette seconde édition puisse paraître. J'ignore quel est l'auteur de cet ouvrage. Je suis fâché qu'il me prive du plaisir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, et des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de discernement que de politesse.

J'avais déjà reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève ; mais je me ſuis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours quand il ſe critique lui-même, et que le cenſeur veille lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu, ſans doute, mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis, que le ſujet d'Oedipe eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenſeur me propoſe un plan ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma pièce; c'eſt au public à en juger : mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctete*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un perſonnage bien froid, et j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux et irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques : ceux qui ſe donnent la peine de les faire, me feront toujours beaucoup d'honneur, et même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, et me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuſe.

On m'a fait apercevoir que pluſieurs vers de ma pièce ſe trouvaient dans d'autres pièces de théâtre.

Je dis qu'on m'en a fait apercevoir ; car, ſoit qu'ayant la tête remplie de vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination quand je ne travaillais que de mémoire, ſoit qu'on ſe rencontre quelquefois dans les mêmes penſées et dans les mêmes tours, il eſt certain que j'ai été plagiaire ſans le ſavoir ; et que, hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment et dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu deſſein de voler perſonne.

Il y a dans les Horaces :

Eſt-ce vous, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

Et dans ma pièce il y avait :

Eſt-ce vous, Philoctète ? en croirai-je mes yeux ?

J'eſpère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout ſeul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, auſſi-bien que pluſieurs autres, et je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fuſſent auſſi aiſés à corriger que celui-là.

On m'apporte en ce moment une nouvelle critique de mon Oedipe : celle-ci me paraît moins inſtructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première eſt d'un religieux, à ce qu'on vient de me dire ; la ſeconde eſt d'un homme de lettres : et ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que le religieux poſsède mieux le théâtre, et l'autre le ſarcaſme. Le premier a voulu m'éclairer, et y a réuſſi ; le ſecond a voulu m'outrager, mais il n'en eſt point venu à bout. Je lui pardonne ſans peine ſes injures, en faveur de quelques traits ingénieux et plaiſans dont ſon ouvrage m'a paru ſemé. Ses railleries m'ont plus diverti

qu'elles ne m'ont offenſé ; et même de tous ceux qui ont vu cette ſatire en manuſcrit, je ſuis celui qui en ai jugé le plus avantageuſement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de ſuccomber à la tentation de la trouver mauvaiſe : le public jugera de ſon prix.

Ce cenſeur aſſure, dans ſon ouvrage, que ma tragédie languira triſtement dans la boutique de *Ribou*, lorſque ſa lettre aura deſſillé les yeux du public ; heureuſement il empêche lui-même le mal qu'il me veut faire. Si ſa ſatire eſt bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curioſité de voir la tragédie qui en eſt l'objet ; et au lieu que les pièces de théâtre ſont vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Eſcobar* eut à *Paſcal*. Cette comparaiſon me paraît aſſez juſte ; car ma poëſie pourrait bien être auſſi relâchée que la morale d'*Eſcobar ;* et il y a dans la ſatire de ma pièce quelques traits qui ſont peut-être dignes des Lettres Provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troiſième critique ; celle-ci eſt ſi miſérable, que je n'en puis moi-même ſoutenir la lecture. On m'en promet encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; ſi je fais encore une tragédie, où fuirai-je ?

LETTRE

AU PERE PORÉE, JESUITE.

Je vous envoie, mon cher Père, (*a*) la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'Oedipe. J'ai eu foin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées, malgré moi, aux traits mâles et terribles que ce fujet exige.

Je veux d'abord que vous fachiez, pour ma juftification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'Oedipe, je le compofai à peu-près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaiffais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu-près comme fi j'avais été à Athènes. Je confultai M. *Dacier*, qui était du pays; il me confeilla de mettre un chœur dans toutes les fcènes, à la manière des Grecs. C'était me confeiller de me promener dans Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine feulement à obtenir que les comédiens de Paris vouluffent exécuter les chœurs qui paraiffent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie prefque fans amour. Les comédiennes fe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'*Amoureufe*. On trouva la fcène de la double confidence entre *Oedipe* et *Jocafte*, tirée en partie de

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée*, après fa mort.

Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient, dans ce temps-là, petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune ; je crus qu'ils avaient raison. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadissant, par des sentimens de tendresse, un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre *Jocaste* et *Oedipe :* on se moqua de *Sophocle* et de son imitateur. Je tins bon, je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait Oedipe.

Il y avait un acteur, nommé *Quinault*, qui dit tout haut que, pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où *P. Corneille* avait si bien réussi. On trouvait alors l'Oedipe de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'osais le dire: je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux Oedipes de M. de *la Motte*. Le révérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de *la Motte* a bien de l'esprit: il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris

avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordans que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens, par écrit, ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher Père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses, filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie:
Elles vivent d'ambrosie,
Et non d'absinthe et de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend Père: je suis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours, &c.

A Paris, le 7 janvier 1729.

PREFACE

PREFACE

DE L'EDITION DE 1729.

L'OEDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut repréſenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'eſt toujours ſoutenue ſur le théâtre, et on la revoit encore avec quelqué plaiſir malgré ſes défauts ; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien repréſentée, et en partie à la pompe et au pathétique du ſpectacle même.

Le père *Folard*, jéſuite, et M. de *la Motte*, de l'académie françaiſe, ont depuis traité tous deux le même ſujet, et tous deux ont évité les défauts dans leſquels je ſuis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces ; mes critiques et même mes louanges, paraîtraient également ſuſpectes. (*a*)

Je ſuis encore plus éloigné de prétendre donner une poëtique à l'occaſion de cette tragédie ; je ſuis perſuadé que tous ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une ſcène de génie, et qu'il y a bien plus

(*a*) M. de *la Motte* donna deux Oedipes en 1726, l'un en rimes et l'autre en proſe non rimée. L'Oedipe en rimes fut repreſenté quatre fois, l'autre n'a jamais ete joue.

à apprendre dans Polyeucte et dans Cinna, que dans tous les préceptes de l'abbé d'*Aubignac: Sévère* et *Pauline* ſont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits ſur la peinture par des connaiſſeurs n'inſtruiront pas tant un élève, que la ſeule vue d'une tête de *Raphaël.*

Les principes de tous les arts qui dépendent de l'imagination ſont tous aiſés et ſimples, tous puiſés dans la nature et dans la raiſon. Les *Pradon* et les *Boyer* les ont connus auſſi-bien que les *Corneille* et les *Racine;* la différence n'a été et ne ſera jamais que dans l'application. Les auteurs d'Armide et d'Iſſé, et les plus mauvais compoſiteurs, ont eu les mêmes règles de muſique. *Le Pouſſin* a travaillé ſur les mêmes principes que *Vignon*. Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ferait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque M. de *la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes lois, non pas parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes et néceſſaires, et qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. de *la Motte* veut d'abord profcrire l'unité d'action, de lieu et de temps.

Les Français font les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces fages règles du théâtre; les autres peuples ont été long-temps fans vouloir recevoir un joug qui paraiffait fi févère ; mais, comme ce joug était jufte, et que la raifon triomphe enfin de tout, ils s'y font foumis avec le temps. Aujourd'hui même, en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces que la durée de l'action eft égale à celle de la repréfentation ; et ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les temps où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* et *Shakefpeare ;* elles avouent même l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie : faut-il qu'un français fe ferve aujourd'hui de tout fon efprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre chofe à dire à M. de *la Motte*, finon que meffieurs *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Addiffon*, *Congreve*, *Maffëi*, ont tous obfervé les lois du théâtre, c'en ferait affez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer :

mais M. de *la Motte* mérite qu'on le combatte par des raifons, plus que par des autorités.

Qu'eft-ce qu'une pièce de théâtre? La repréfentation d'une action. Pourquoi d'une feule, et non de deux ou trois? C'eft que l'efprit humain ne peut embraffer plufieurs objets à la fois; c'eft que l'intérêt qui fe partage s'anéantit bientôt; c'eft que nous fommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens; c'eft qu'enfin la nature feule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raifon, l'unité de lieu eft effentielle; car une feule action ne peut fe paffer en plufieurs lieux à la fois. Si les perfonnages que je vois font à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils fe trouver en Perfe au fecond? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles et dans les Indes fur la même toile? „ Je ne ferais pas „ étonné, dit adroitement M. de *la Motte*, qu'une „ nation fenfée, mais moins amie des règles, „ s'accommodât de voir *Coriolan* condamné à „ Rome au premier acte, reçu chez les *Volfques* „ au troifième, et affiégeant Rome au quatrième, „ &c. „ Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple fenfé et éclairé ne fût pas ami de règles toutes puifées dans le bon fens, et toutes faites pour fon plaifir. Secondement, qui ne fent que voilà trois tragédies, et qu'un pareil

projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ferait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile ?

L'unité de temps eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action ; le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome ; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* et des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours ; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, et rien ne doit arriver d'inutile. Or, s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il fallait marcher rapidement ; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus : le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de

trois heures. Cinna, Andromaque, Bajazet, Oedipe, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de M. de *la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de temps, c'eſt une licence qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage ; et plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de temps juſqu'à vingt-quatre heures, et l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, et plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi qu'une action théâtrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y emploierait deux ſemaines, et un autre deux années : et ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de temps des pièces telles que l'ancien Jules-Céſar des Anglais, où *Caſſius* et *Brutus* ſont à Rome au premier acte, et en Theſſalie dans le cinquième.

Ces lois obſervées, non-ſeulement ſervent à écarter les défauts, mais elles amènent de vraies beautés ; de même que les règles de la belle architecture, exactement ſuivies, compoſent néceſſairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de temps, d'action et de

lieu, il eſt bien difficile qu'une pièce ne ſoit pas ſimple : auſſi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, et celui que demandait *Ariſtote*. M. de *la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des événemens ; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de Bérénice, par l'eſtime où eſt encore le Cid. Il eſt vrai que le Cid eſt plus touchant que Bérénice ; mais Bérénice n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple ; et le Cid, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens ; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, en non pas à cauſe de l'Infante.

M. de *la Motte* croit qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée et qu'il appelle un paradoxe : mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le même événement, et s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, et non pas unité d'intérêt.* (*a*)

(*a*) Je ſoupçonne qu'il y a une erreur dans cette propoſition, qui m'avait paru d'abord très-plauſible; je ſupplie M. de *la Motte* de l'examiner avec moi. N'y a-t-il pas dans Rodogune pluſieurs perſonnages principaux

Depuis que j'ai pris la liberté de difputer contre M. de *la Motte* fur cette petite queftion, j'ai relu le difcours du grand *Corneille*, fur les trois unités; il vaut mieux confulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, et je l'ai déjà dit, que l'unité d'action confifte en l'unité d'intrigue et en l'unité de péril.* Que le lecteur life cet endroit de *Corneille*, et il décidera bien vîte entre M. de *la Motte* et moi ; et quand je ne ferais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raifon plus convaincante? c'eft l'expérience. Qu'on life

diverfement intéreffés? Cependant il n'y a réellement qu'un feul intérêt dans la pièce, qui eft celui de l'amour de *Rodogune* et d'*Antiochus*. Dans Britannicus, *Agrippine*, *Néron*, *Narciffe*, *Britannicus*, *Junie*, n'ont-ils pas tous des intérêts féparés, ne méritent-ils pas tous mon attention? Cependant ce n'eft qu'à l'amour de *Britannicus* et de *Junie* que le public prend une part intéreffante. Il eft donc très-ordinaire qu'un feul et unique intérêt réfulte de diverfes paffions bien ménagées. C'eft un centre où plufieurs lignes différentes aboutiffent : c'eft la principale figure du tableau, que les autres font paraître fans fe dérober à la vue. Le défaut n'eft pas d'amener fur la fcène plufieurs perfonnages avec des défirs et des deffeins différens ; le défaut eft de ne favoir pas fixer notre intérêt fur un feul amour, lorfqu'on en préfente plufieurs. C'eft alors qu'il n'y a plus unité d'intérêt ; et c'eft alors auffi qu'il n'y a plus unité d'action.

La tragédie de Pompée en eft un exemple : *Céfar* vient en Egypte pour voir *Cléopâtre ; Pompée* pour s'y réfugier : *Cleopâtre* veut être aimée et régner : *Cornelie* veut fe venger fans favoir comment : *Ptolomée* fonge à conferver fa couronne. Toutes ces parties défaffemblées ne compofent point un tout ; auffi l'action eft double et même triple, et le fpectateur ne s'intéreffe pour perfonne.

Si ce n'eft point une témérité d'ofer mêler mes défauts avec ceux du grand *Corneille*, j'ajouterai que mon *Oedipe* eft encore une preuve que des intérêts très-divers, et, fi je puis ufer de ce mot, mal affortis, font néceffairement une duplicité d'action. L'amour de *Philoctete* n'eft point lié à la fituation d'*Oedipe*, et dès-là cette pièce eft double. *Note tirée de l'édition de* 1730.

nos meilleures tragédies françaises, on trouvera toujours les personnages principaux diversement intéressés ; mais ces intérêts divers se rapportent tous à celui du personnage principal, et alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne se rapportent pas au principal acteur, si ce ne sont pas des lignes qui aboutissent à un centre commun, l'intérêt est double, et ce qu'on appelle *action* au théâtre l'est aussi. Tenons-nous-en donc comme le grand *Corneille* aux trois unités, dans lesquelles les autres règles, c'est-à-dire, les autres beautés, se trouvent renfermées.

M. de *la Motte* les appelle *des principes de fantaisie*, et prétend qu'on peut fort bien s'en passer dans nos tragédies, parce qu'elles sont négligées dans nos opéra. C'est, ce me semble, vouloir réformer un gouvernement régulier sur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPERA.

L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux et les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit, où l'asservissement à la musique rend nécessaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la destruction d'une ville et danser autour d'un tombeau ; où

l'on voit le palais de *Pluton* et celui du *Soleil* ; des dieux, des démons, des magiciens des preſtiges, des monſtres, des palais formés et détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; et pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans Alceſte l'unité d'action, de lieu et de temps, que de vouloir introduire des danſes et des démons dans Cinna ou dans Rodogune.

Cependant, quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore ceux où elles ſont le moins violées : on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs; tant elles ſont néceſſaires et naturelles, et tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. de *la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légèreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre ? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. de *la Motte*. ›› J'exige avec ›› raiſon beaucoup plus de perfection d'une tra- ›› gédie que d'un opéra, parce qu'à une tragédie ›› mon attention n'eſt point partagée, que ce ›› n'eſt ni d'une ſarabande, ni d'un pas de deux ›› que dépend mon plaiſir; et que c'eſt à mon ame

» uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un » homme ait ſu amener et conduire dans un » ſeul lieu et dans un ſeul jour, un ſeul événe- » ment que mon eſprit conçoit ſans fatigue, et » où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je » vois combien cette ſimplicité eſt difficile, plus » elle me charme ; et ſi je veux enſuite me » rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que » je ſuis de l'avis de M. *Deſpréaux*, qui dit :

» Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
» Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

» J'ai pour moi, *pourra-t-il dire*, l'autorité » du grand *Corneille* : j'ai plus encore, j'ai ſon » exemple, et le plaiſir que me font ſes ouvrages » à proportion qu'il a plus ou moins obéi à » cette règle. »

M. de *la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encore lui ôter la poëſie, et nous donner des tragédies en proſe.

DES TRAGEDIES EN PROSE.

Cet auteur ingénieux et fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre ſon art même et le traite avec le même mépris qu'il a

traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Tasse*, ni M. *Despréaux*, ni M. *Racine*, ni M. *Pope*, ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni M. de *Lulli* contre la musique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession, ce qui est le sûr moyen d'être au-dessous; mais on n'en avait point encore vu qui voulussent l'avilir. Il n'y a que trop de personnes qui méprisent la poësie, faute de la connaître. Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute harmonie, pour qui de la musique n'est que du bruit, et à qui la poësie ne paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, et celui-là comme le seul à qui la raison est revenue? Il est donc nécessaire de lui répondre pour l'honneur de l'art; et j'ose dire pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de sa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de *la Motte* avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains et les Grecs, ont

rimé et riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les Sauvages comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, et à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes américaines, traduite en français ; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Addiſſon* une traduction d'une ode lapone rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *Quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, et favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueurs ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes et d'intonations réſultait dans leurs vers, et même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent et qu'aucune nation n'a pu ſaiſir après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poëſie, contre laquelle M. de *la Motte* ſe révolte, a été et ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote*, l'hiſtoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé et le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable ;

car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encore aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio : on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des religions et les hiſtoriens étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poëſie dût manquer communément, dans de pareils ſujets, ou de préciſion ou d'harmonie : mais depuis que *Virgile* et *Horace* ont réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles : depuis que MM. *Deſpréaux* et *Racine* ont écrit comme *Virgile* et *Horace*; un homme qui les a lus, et qui ſait qu'ils ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même ! Je placerai nos *Deſpréaux* et nos *Racine* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification ; parce que ſi l'auteur de l'Enéide était né à Paris, il aurait rimé comme eux ; et ſi ces deux français avaient vécu du temps d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers latins.

Quand donc M. de *la Motte* appelle la verſification *un travail mécanique et ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule, non-ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile et *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi mécanique que nos auteurs : un arrangement heureux de ſpondées et de dactyles était bien auſſi pénible que nos rimes et nos hémiſtiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'Enéide, après onze années, n'était pas encore dans ſa perfection.

M. de *la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie miſe en proſe ne perd rien de ſa grâce ni de ſa force. Pour le prouver, il tourne en proſe la première ſcène de Mithridate, et perſonne ne peut la lire. Il ne ſonge pas que le grand mérite des vers eſt qu'ils ſoient auſſi corrects que la proſe. C'eſt cette extrême difficulté ſurmontée qui charme les connaiſſeurs : réduiſez les vers en proſe, il n'y a plus ni mérite ni plaiſir.

Mais, dit-il, *nos voiſins ne riment point dans leurs tragédies*. Cela eſt vrai ; mais ces pièces ſont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de ſavoir ſi nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* et *Racine* ont employé la rime ; craignons que ſi nous voulons ouvrir une

autre carrière, ce ne ſoit plutôt par l'impuiſſance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le déſir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent ſe paſſer de rimes, parce que leur langue a des inverſions, et leur poëſie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a ſon génie déterminé par la nature de la conſtruction de ſes phraſes, par la fréquence de ſes voyelles ou de ſes conſonnes, ſes inverſions, ſes verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue eſt la clarté et l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poëſie, qui doit marcher, comme notre proſe, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un beſoin eſſentiel du retour des mêmes ſons, pour que notre poëſie ne ſoit pas confondue avec la proſe. Tout le monde connaît ces vers :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale :
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne funeſte:
Le ſort, dit-on, l'a miſe en ſes ſévères mains;
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poëtique que ſoit ce morceau, fera-t-il le même plaiſir, dépouillé de l'agrément

de

de la rime? Les Anglais et les Italiens diraient également, après les Grecs et les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, et enjamberaient avec grâce ſur l'autre vers; la manière même de réciter des vers, en italien et en anglais, fait ſentir des ſyllabes longues et brèves, qui ſoutiennent encore l'harmonie ſans beſoin de rimes: nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laiſſe?

M. de *la Motte* compare nos poëtes, c'eſt-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Deſpréaux*, à des feſeurs d'acroſtiches, et à un charlatan qui fait paſſer des grains de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté ſurmontée. J'avoue que les mauvais vers ſont à peu-près dans ce cas; ils ne diffèrent de la mauvaiſe proſe que par la rime; et la rime ſeule ne fait ni le mérite du poëte, ni le plaiſir du lecteur. Ce ne ſont point ſeulement des dactyles et des ſpondées qui plaiſent dans *Homère* et dans *Virgile*: ce qui enchante toute la terre, c'eſt l'harmonie charmante qui naît de cette meſure difficile. Quiconque ſe borne à vaincre une difficulté pour le mérite ſeul de la vaincre, eſt un fou; mais celui qui tire du fond de ces obſtacles mêmes des beautés qui plaiſent à

tout le monde, eſt un homme très-ſage et preſque unique. Il eſt très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles ſtatues, de bonne muſique, de bons vers : auſſi les noms des hommes ſupérieurs qui ont vaincu ces obſtacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils ſont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de diſputer avec M. de *la Motte* ſur quelques autres points ; mais ce ſerait peut-être marquer un deſſein de l'attaquer perſonnellement, et faire ſoupçonner une malignité dont je ſuis auſſi éloigné que de ſes ſentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuſes et fines qu'il a répandues dans ſon livre, que de m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraiſſent moins vraies que les autres. C'eſt aſſez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, et qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai ſeulement un mot, ſi M. de *la Faye* veut bien me le permettre, à l'occaſion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le ſyſtême de M. de *la Motte*, et à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en proſe. Voici une ſtance dans laquelle M. de *la Faye* a raſſemblé en vers harmonieux et pleins d'imagination preſque toutes les raiſons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuſe
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il reçoit cette force heureuſe
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élève dans les airs ;
Et la règle qui ſemble auſtère,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaiſon plus juſte, plus gracieuſe, ni mieux exprimée. M. de *la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant ſeulement, examine ſi ce ſont les canaux qui font que l'eau s'élève, ou ſi c'eſt la hauteur dont elle tombe qui fait la meſure de ſon élévation. *Or où trouvera-t-on*, continue-t-il *dans les vers plutôt que dans la proſe, cette première hauteur de penſée?* &c.

Je crois que M. de *la Motte* ſe trompe comme phyſicien ; puiſqu'il eſt certain que, ſans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne ſe trompe-t-il pas encore plus comme poëte? Comment n'a-t-il pas ſenti que, comme la gêne de la meſure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainſi cette priſon où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaiſon n'eſt-elle pas auſſi juſte que riante ? M. de *la Faye* a pris,

ſans doute, un meilleur parti que moi : il s'eſt conduit comme ce philoſophe qui, pour toute réponſe à un ſophiſte qui niait le mouvement, ſe contenta de marcher en ſa préſence. M. de *la Motte* nie l'harmonie des vers ; M. de *la Faye* lui envoie des vers harmonieux : cela ſeul doit m'avertir de finir ma proſe.

OEDIPE,

TRAGEDIE

AVEC

DES CHOEURS.

Repréſentée, pour la première fois, le 18 novembre 1718.

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes.

JOCASTE, reine de Thèbes.

PHILOCTETE, prince d'Eubée.

LE GRAND PRETRE.

ARASPE, confident d'Oedipe.

EGINE, confidente de Jocaſte.

DIMAS, ami de Philoctete.

PHORBAS, vieillard thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

CHOEUR de Thébains.

La ſcène eſt à Thèbes.



Malheureuſe ! arrètez, quel nom prononcez-vous ?

ŒDIPE Acte 5e. Scene 3.

J. M. Moreau le Je. inv. 1783. Lingée ſculp.

OEDIPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

Philoctete, est-ce vous? quel coup affreux du sort
Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos dieux affronter la colère? (a)
Nul mortel n'ose ici mettre un pied téméraire:
Ces climats sont remplis du céleste courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thébe, depuis long-temps aux horreurs consacrée,
Du reste des vivans semble être séparée:
Retournez....

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux:
Va, laisse-moi le soin de mes destins affreux,
Et dis-moi si des dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a respecté la reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion
Jusqu'au pied de son trône apporte son poison.

Chaque inftant lui dérobe un ferviteur fidelle,
Et la mort par degrés femble s'approcher d'elle.
On dit qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer fon bras appefanti fur nous :
Tant de fang, tant de morts ont dû le fatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux fi févère?

DIMAS.

Depuis la mort du roi...

PHILOCTETE.

Qu'entends-je? quoi! Laïus....

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel efpoir féduifant dans mon cœur fe réveille!
Quoi! Jocafte... (les dieux me feraient-ils plus doux?)
Quoi! Philoctete enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!... quel fort a terminé fa vie?

DIMAS.

Quatre ans font écoulés depuis qu'en Béotie,
Pour la dernière fois le fort guida vos pas.
A peine vous quittiez le fein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Afie,
Lorfque, d'un coup perfide, une main ennemie
Ravit à fes fujets ce prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi! Dimas, votre maître eft mort affaffiné?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine:
Ce crime a de l'empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent ſans punir le coupable,
Un monſtre, (loin de nous que feſiez-vous alors?)
Un monſtre furieux vint ravager ces bords.
Le ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cithéron, (1)
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme et lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre, chaque jour, dans Thèbe épouvantée
Propoſait une énigme avec art concertée;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre et l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous fallut ſouſcrire.
D'une commune voix, Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Osèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux;
Nul d'eux ne l'entendit; ils expirèrent tous.
Mais Oedipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte, (2)

Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit et fut roi.
Il vit, il règne encor ; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas ! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déjà même les dieux nous ſemblaient plus faciles :
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles ;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les dieux nous ont conduits de ſupplice en ſupplice ;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice ;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les dieux nous réduiſent.
Mais vous, heureux guerrier, que ces dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher ?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher ?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs et ma douleur profonde.
Apprends mon infortune et les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon dieu tutélaire ;
Je pleure mon ami ; le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort ?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains ;

Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers et terribles;
Je rapporte ſa cendre, et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin:
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'Amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint long-temps ce feu ſi puiſſant et ſi doux;
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte, par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône et vainqueur de ſoi-même!
En vain l'Amour parlait à ce cœur agité;
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il fallut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe,
Je luttai quelque temps, je ſentis ma faibleſſe:
Il fallut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.
Cependant l'univers, tremblant au nom d'Alcide,
Attendait ſon deſtin de ſa valeur rapide;
A ſes divins travaux j'oſai m'aſſocier;
Je marchais près de lui ceint du même laurier.
C'eſt alors, en effet, que mon ame éclairée
Contre les paſſions ſe ſentit aſſurée.

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des dieux :
Je liſais mon devoir et mon ſort dans ſes yeux,
Des vertus avec lui je fis l'apprentiſſage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna ſous ſa loi :
Qu'euſſé-je été ſans lui ? rien que le fils d'un roi,
Rien qu'un prince vulgaire ; et je ſerais peut-être
Eſclave de mes ſens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainſi donc déſormais, ſans plainte et ſans courroux,
Vous reverrez Jocaſte et ſon nouvel époux?

PHILOCTETE.

Comment ! que dites-vous ? un nouvel hyménée...

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint ſa deſtinée.

PHILOCTETE.

Oedipe eſt trop heureux ! je n'en ſuis point ſurpris,
Et qui ſauva ſon peuple eſt digne d'un tel prix :
Le ciel eſt juſte.

DIMAS.

Oedipe en ces lieux va paraître :
Tout le peuple avec lui, conduit par le grand prêtre,
Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie ;
Hercule, ſois le dieu de tes concitoyens ; (*b*)
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens !

SCENE II.

LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

La porte du temple s'ouvre, et le grand prêtre paraît au milieu du peuple.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Esprits contagieux, tyrans de cet empire,
Qui soufflez dans ces murs la mort qu'on y respire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puissans, vos victimes sont prêtes :
O monts! écrasez-nous... Cieux, tombez sur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeste secours!
O mort, viens nous sauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND PRETRE.

Cessez, et retenez ces clameurs lamentables,
Faible soulagement aux maux des misérables.
Fléchissons sous un dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, et d'un mot nous sauver.
Il sait que dans ces murs la mort nous environne,
Et les cris des Thébains sont montés vers son trône.
Le roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler;
Les destins à ses yeux veulent se dévoiler.
Les temps sont arrivés; cette grande journée
Va du peuple et du roi changer la destinée.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, EGINE, DIMAS, ARASPE, LE CHOEUR.

OEDIPE.

PEUPLE, qui dans ce temple, apportant vos douleurs,
Préfentez à nos dieux des offrandes de pleurs,
Que ne puis-je, fur moi détournant leurs vengeances,
De la mort qui vous fuit étouffer les femences!
Mais un roi n'eft qu'un homme en ce commun danger,
Et tout ce qu'il peut faire eft de le partager.
(*au grand prêtre.*)
Vous, miniftre des dieux que dans Thèbe on adore,
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implore?
Verront-ils fans pitié finir nos triftes jours?
Ces maîtres des humains font-ils muets et fourds?

LE GRAND PRETRE.

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à ma vue
Du ciel fur nos autels la flamme eft defcendue;
L'ombre du grand Laïus a paru parmi nous,
Terrible et refpirant la haine et le courroux.
Une effrayante voix s'eft fait alors entendre:
» Les Thébains de Laïus n'ont point vengé la cendre;
» Le meurtrier du roi refpire en ces Etats,
» Et de fon fouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiffe, il faut qu'on le puniffe.
» Peuple, votre falut dépend de fon fupplice. »

OEDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous fouffrez juftement
D'un crime inexcufable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, et votre négligence
De fes manes facrés a trahi la vengeance.
Tel eft fouvent le fort des plus juftes des rois! (3)
Tant qu'ils font fur la terre on refpecte leurs lois;
On porte jufqu'aux cieux leur juftice fuprême,
Adorés de leur peuple, ils font des dieux eux-mêmes;
Mais après leur trépas, que font-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eft liée,
La vertu qui n'eft plus eft bientôt oubliée.
Ainfi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le fang de votre roi s'élève contre vous.
Apaifons fon murmure, et qu'au lieu d'hécatombe,
Le fang du meurtrier foit verfé fur fa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos foins.
Quoi! de la mort du roi n'a-t-on pas de témoins,
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veftiges?
On m'avait toujours dit que ce fut un thébain
Qui leva fur fon prince une coupable main.

(*à Jocafte*)

Pour moi qui, de vos mains recevant fa couronne,
Deux ans après fa mort ai monté fur fon trône,
Madame, jufqu'ici, refpectant vos douleurs,
Je n'ai point rappelé le fujet de vos pleurs;
Et de vos feuls périls chaque jour alarmée,
Mon ame à d'autres foins femblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le deſtin me réſervant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorſque, de ſes Etats parcourant les frontières,
Ce héros ſuccomba ſous des mains meurtrières,
Phorbas en ce voyage était ſeul avec lui.
Phorbas était du roi le conſeil et l'appui;
Laïus qui connaiſſait ſon zèle et ſa prudence,
Partageait avec lui le poids de ſa puiſſance.
Ce fut lui qui du prince, à ſes yeux maſſacré,
Rapporta dans nos murs le corps défiguré :
Percé de coups lui-même il ſe traînait à peine;
Il tomba tout ſanglant aux genoux de ſa reine.
» Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups;
» Ils ont devant mes yeux maſſacré votre époux;
» Ils m'ont laiſſé mourant; et le pouvoir céleſte
» De mes jours malheureux a ranimé le reſte. »
Il ne m'en dit pas plus : et mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triſte vérité;
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juſte pourſuite :
Peut-être, accompliſſant ſes décrets éternels,
Afin de nous punir il nous fit criminels.
Le Sphinx bientôt après déſola cette rive;
A ſes ſeules fureurs Thèbe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour ſoi.

OEDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce ſujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal ſon ſervice et ſon zèle.

Tout

Tout l'Etat en ſecret était ſon ennemi,
Il était trop puiſſant pour n'être point haï;
Et du peuple et des grands la colère inſenſée
Brûlait de le punir de ſa faveur paſſée.
On l'accuſa lui-même, et d'un commun tranſport
Thèbe entière à grands cris me demanda ſa mort:
Et moi, de tous côtés redoutant l'injuſtice,
Je tremblai d'ordonner ſa grâce ou ſon ſupplice.
Dans un château voiſin conduit ſecrétement,
Je dérobai ſa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers, ce vieillard vénérable,
De la faveur des rois exemple déplorable,
Sans ſe plaindre de moi ni du peuple irrité,
De ſa ſeule innocence attend ſa liberté.

OEDIPE.

(*à ſa ſuite.*)

Madame, c'eſt aſſez. Courez, que l'on s'empreſſe;
Qu'on ouvre ſa priſon, qu'il vienne, qu'il paraiſſe.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple enſemble et Laïus à venger.
Il faut tout écouter; il faut, d'un œil ſévère,
Sonder la profondeur de ce triſte myſtère.
Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Puniſſez l'aſſaſſin, vous qui le connaiſſez.
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa mère,
Errant, abandonné, proſcrit dans l'univers,
Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers;
Et que ſon corps ſanglant, privé de ſépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture!

LE GRAND PRETRE.

A ces fermens affreux nous nous uniffons tous.

OEDIPE.

Dieux, que le crime feul éprouve enfin vos coups!
Ou fi de vos décrets l'éternelle juftice
Abandonne à mon bras le foin de fon fupplice,
Et fi vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si fur un inconnu vous pourfuivez le crime,
Achevez votre ouvrage et nommez la victime.
Vous, retournez au temple; allez, que votre voix
Interroge ces dieux une feconde fois;
Que vos vœux parmi nous les forcent à defcendre:
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront fa cendre,
Et conduifant un roi facile à fe tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, LE CHOEUR.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je fuis l'interprète,
D'une commune voix accufe Philoctete,
Madame, et les deftins dans ce trifte féjour
Pour nous fauver, fans doute, ont permis fon retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma furprife eft extrême!....

JOCASTE.

Qui? lui! qui? Philoctete!

ARASPE.

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il fembla méditer?
Il haïffait Laïus, on le fait; et fa haine
Aux yeux de votre époux ne fe cachait qu'à peine:
La jeuneffe imprudente aifément fe trahit;
Son front mal déguifé découvrait fon dépit:
J'ignore quel fujet animait fa colère;
Mais au feul nom du roi, trop prompt et trop fincère,
Efclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jufques à la menace il ofa s'emporter;
Il partit; et depuis, fa deftinée errante
Ramena fur nos bords fa fortune flottante.

Même il était dans Thèbe en ces temps malheureux
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux :
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples ſur lui tomba la défiance.
Que dis-je ? Aſſez long-temps les ſoupçons des Thébains
Entre Phorbas et lui flottèrent incertains :
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre ſi fameux de vengeur de la terre,
Ce reſpect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos ſoupçons et ſuſpendit nos coups.
Mais les temps ſont changés : Thèbe, en ce jour funeſte,
D'un reſpect dangereux dépouillera le reſte ;
En vain ſa gloire parle à ces cœurs agités, (*c*)
Les dieux veulent du ſang et ſont ſeuls écoutés.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Reine ! ayez pitié d'un peuple qui vous aime ;
Imitez de ces dieux la juſtice ſuprême ;
Livrez-nous leur victime, adreſſez-leur nos vœux :
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur ſi digne d'eux ?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas ! c'eſt ſans regret que je la ſacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon ſang : n'exigez rien de plus.
Allez.

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains !

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre ſort eſt affreux!
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'oſe l'accuſer, mais quelle horreur pour vous
Si vous trouvez en lui l'aſſaſſin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on oſe à tous deux faire un pareil outrage! (*d*)
Le crime, la baſſeſſe eût été ſon partage!
Egine, après les nœuds qu'il a fallu briſer,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuſer.
Apprends que ces ſoupçons irritent ma colère,
Et qu'il eſt vertueux puiſqu'il m'avait ſu plaire.

EGINE.

Cet amour ſi conſtant. . . .

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeſte ait pu nourrir l'ardeur;
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que faſſe un grand cœur où la vertu domine,

On ne fe cache point ces fecrets mouvemens,
De la nature en nous indomptables enfans:
Dans les replis de l'ame ils viennent nous furprendre;
Ces feux qu'on croit éteints renaiffent de leur cendre:
Et la vertu févère, en de fi durs combats,
Réfifte aux paffions et ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eft jufte autant que vertueufe,
Et de tels fentimens....

JOCASTE.

Que je fuis malheureufe!
Tu connais, chère Egine, et mon cœur et mes maux:
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois de mon deftin fubiffant l'injuftice,
J'ai changé d'efclavage, ou plutôt de fupplice:
Et le feul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grands Dieux, ce fouvenir funefte;
D'un feu que j'ai dompté c'eft le malheureux refte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés,
Tu vis nos nœuds rompus auffitôt que formés;
Mon fouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême;
Il fallut oublier dans fes embraffemens
Et mes premiers amours, et mes premiers fermens.
Tu fais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes fens la révolte cachée:
Que déguifant mon trouble et dévorant mes pleurs,
Je n'ofais à moi-même avouer mes douleurs....

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une feconde fois tenter la deftinée?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eſt-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins ſans trop de réſiſtance,
De vos Etats ſauvés donna la récompenſe.

JOCASTE.

Ah grands Dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus,
Ou Philoctete abſent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monſtre cruel Thèbe alors ravagée,
A ſon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphinx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je ſentis pour lui quelque tendreſſe;
Mais que ce ſentiment fut loin de la faibleſſe!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes ſens enchantés enfant impétueux;
Je ne reconnus point cette brûlante flamme
Que le ſeul Philoctete a fait naître en mon ame;

Je ſais qu'il en eſt digne ; et malgré ſa jeuneſſe,
L'empire des Thébains ſauvé par ſa ſageſſe,
Ses exploits, ſes vertus, et ſur-tout votre choix,
Ont mis cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Ah! pourquoi la fortune, à me nuire conſtante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente?
Si le vainqueur du Sphinx devait vous conquérir,
Fallait-il loin de vous ne chercher qu'à périr?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain ſens déguiſé ſous d'obſcures paroles;
Ce bras, que votre aſpect eût encore animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé:
Du monſtre à vos genoux j'euſſe apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaſte eſt la conquête!
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur!

JOCASTE.

Vous ne connaiſſez pas quel eſt votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide et vous: qu'aurais-je à craindre encore?

JOCASTE.

Vous êtes en des lieux qu'un dieu vengeur abhorre;
Un feu contagieux annonce ſon courroux:
Et le ſang de Laïus eſt retombé ſur nous.
Du ciel qui nous pourſuit la juſtice outragée
Venge ainſi de ce roi la cendre négligée;
On doit ſur nos autels immoler l'aſſaſſin;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuſe enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage et me force au ſilence.
Qui? moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!
Et que de votre époux.... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non : je ne le crois point : et c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les dieux abandonnent,
Trop dignes de périr depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait ; nous nous aimions en vain ;
Les dieux vous réſervaient un plus noble deſtin ;
Vous étiez né pour eux : leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour, rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre et timide
Ne doit point occuper le ſucceſſeur d'Alcide ;
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins,
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins.
Déjà de tous côtés les tyrans reparaiſſent ;
Hercule eſt ſous la tombe, et les monſtres renaiſſent :
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris ;
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe :
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe ;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais et qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

OEDIPE.

Araspe, c'eſt donc là le prince Philoctete?

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encore, à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie,
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie:
J'ai pour vous trop d'eſtime; et je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un et l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule et moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré.
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſur-tout, par un trait généreux, (*e*)
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

OEDIPE.

Etre utile aux mortels, et ſauver cet empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire et que vous imitez.
Certes, je ne veux point vous imputer un crime:
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime:

Je n'aurais immolé de victime que moi;
Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un roi:
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres.
J'aurais donné mes jours et défendu les vôtres,
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois;
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre,
Paraiſſez innocent; il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous:
Et je me tiens heureux, s'il faut que je vous traite
Non comme un accuſé, mais comme Philoctete.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer; ſur la foi de mon nom,
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infames aſſaſſins a délivré la terre;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras,
Seigneur: qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur; et ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous;
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime:
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh! quel ferait mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un roi pour ſes ſujets eſt un dieu qu'on révère;
Pour Hercule et pour moi c'eſt un homme ordinaire.

J'ai défendu des rois; et vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

OEDIPE.

Je connais Philoctete à ces illuſtres marques :
Des guerriers comme vous ſont égaux aux monarques;
Je le ſais : cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas;
Sa tête répondra des malheurs de l'empire,
Et vous....

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi : ce mot doit vous ſuffire.
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires;
Mais un prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi, (4)
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Oedipe me ſoupçonne!
Ah! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne;
Son ſceptre et ſon épouſe ont paſſé dans vos bras;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas.
Ce n'eſt pas moi, ſur-tout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille et demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter :
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets et ſans maître,
J'ai fait des ſouverains, et n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre et trop m'humilier;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

OEDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, et votre orgueil m'offenſe;
On vous jugera, Prince; et ſi votre innocence

De l'équité des lois n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous. . . .

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute :
Il y va de ma gloire, et le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

OEDIPE, ARASPE. (*f*)

OEDIPE.

Je l'avouerai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne fait point s'abaiſſer à des déguiſemens :
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infame.
Je te dirai bien plus ; je rougiſſais dans l'ame
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur :
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle attachée à l'empire !
Dans le cœur des humains les rois ne peuvent lire,
Souvent ſur l'innocence ils font tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience !
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance ;
Car les dieux irrités ne nous répondent plus ;
Ils ont par leur ſilence expliqué leurs refus.

ARASPE.

Tandis que par vos foins vous pouvez tout apprendre,
Quel befoin que le ciel ici fe faffe entendre?
Ces dieux dont le pontife a promis le fecours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours:
On ne voit point leur bras fi prodigue en miracles:
Ces antres, ces trépieds qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un fouffle pur ne font pas animés.
Ne nous endormons point fur la foi de leurs prêtres;
Au pied du fanctuaire il eft fouvent des traîtres,
Qui, nous afferviffant fous un pouvoir facré,
Font parler les deftins, les font taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un foin extrême
Philoctete, Phorbas, et Jocafte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce font-là nos trépieds, nos oracles, nos dieux.

OEDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur affez perfide?....
Non, fi le ciel enfin de nos deftins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du falut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accufant leur filence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, fi pour me fervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur:
Dans l'état déplorable où tu vois que nous fommes,
Je veux interroger et les dieux et les hommes.

Fin du fecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

Oui, j'attends Philoctete, et je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiffe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous favez jufqu'à quelle infolence
Le peuple a de fes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort affiége à tout moment,
N'attendent leur falut que de fon châtiment;
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous font intéreffés à le trouver coupable.
Vous entendez d'ici leurs cris féditieux,
Ils demandent fon fang de la part de nos dieux.
Pourrez-vous réfifter à tant de violence?
Pourrez-vous le fervir et prendre fa défenfe?

JOCASTE.

Moi! fi je la prendrai? duffent tous les Thébains
Porter jufque fur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duffé-je être écrafée,
Je ne trahirai point l'innocence accufée.
Mais une jufte crainte occupe mes efprits:
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;

On le fait ; on dira que je lui facrifie
Ma gloire, mes époux, mes dieux et ma patrie ;
Que mon cœur brûle encore.

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi ;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu ? crois-tu qu'une princeffe
Puiffe jamais cacher fa haine ou fa tendreffe ?
Des courtifans fur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts ;
A travers les refpects, leurs trompeufes foupleffes
Pénètrent dans nos cœurs et cherchent nos faibleffes ;
A leur malignité rien n'échappe et ne fuit ;
Un feul mot, un foupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jufqu'à notre filence :
Et quand leur artifice et leur perfévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos fecrets ;
Alors avec éclat leurs difcours indifcrets,
Portant fur notre vie une trifte lumière,
Vont de nos paffions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups ?
Quels regards fi perçans font dangereux pour vous ?
Quel fecret pénétré peut flétrir votre gloire ?
Si l'on fait votre amour, on fait votre victoire :
On fait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eft cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être, à m'accufer toujours prompte et févère,
Je porte fur moi-même un regard trop auftère ;

Peut-être je me juge avec trop de rigueur;
Mais enfin Philoctete a régné fur mon cœur:
Dans ce cœur malheureux fon image eft tracée,
La vertu ni le temps ne l'ont point effacée :
Que dis-je? Je ne fais, quand je fauve fes jours,
Si la feule équité m'appelle à fon fecours;
Ma pitié me paraît trop fenfible et trop tendre;
Je fens trembler mon bras tout prêt à le défendre;
Je me reproche enfin mes bontés et mes foins;
Je le fervirais mieux fi je l'euffe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte?

JOCASTE.

Oui, je le veux fans doute:
C'eft ma feule efpérance; et pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait fur lui de pouvoir,
Il faut qu'il fe prépare à ne me plus revoir.
De ces funeftes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il fauve en s'éloignant et ma gloire et fa vie.
Mais qui peut l'arrêter? il devrait être ici;
Chère Egine, va, cours.

SCENE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

Ah! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eft émue,
Je ne m'excufe point de chercher votre vue;

Mon devoir, il eſt vrai, m'ordonne de vous fuir, (g)
Je dois vous oublier, et non pas vous trahir ;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier peut-être
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, et loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion et plus de fermeté ;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, et non pas que je fuie ;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte ;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des dieux ! au nom de cette flamme
Dont la triſte Jocaſte avait touché votre ame,

Si d'une fi parfaite et fi tendre amitié
Vous confervez encore un refte de pitié,
Enfin s'il vous fouvient que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez fauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deftinés.

PHILOCTETE.

Je vous les confacrai: je veux que leur carrière
De vous, de vos vertus, foit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous, mais mon fort eft trop beau
Si j'emporte en mourant votre eftime au tombeau.
Qui fait même, qui fait, fi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce fanglant facrifice?
Qui fait fi fa clémence, au fein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grâce infinie
De conferver vos jours aux dépens de ma vie:
Peut-être d'un fang pur il peut fe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

OEDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preffe votre fupplice;
J'ai calmé fon tumulte, et même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préfenter mon appui.

On vous a ſoupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainſi que le vulgaire,
Je voudrais que, perçant un nuage odieux,
Déjà votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon eſprit incertain, que rien n'a pu réſoudre,
N'oſe vous condamner, mais ne peut vous abſoudre.
C'eſt au ciel, que j'implore, à me déterminer :
Ce ciel enfin s'apaiſe, il veut nous pardonner,
Et bientôt, retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand prêtre il nomme la victime ;
Et je laiſſe à nos dieux plus éclairés que nous,
Le ſoin de décider entre mon peuple et vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, eſt inflexible et pure ; (*h*)
Mais l'extrême juſtice eſt une extrême injure :
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des lois que nous ſuivons la première eſt l'honneur.
Je me ſuis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop ſu confondre.
Ah ! ſans vous abaiſſer à cet indigne ſoin,
Seigneur, il ſuffiſait de moi ſeul pour témoin :
C'était, c'était aſſez d'examiner ma vie,
Hercule, appui des dieux, et vainqueur de l'Aſie,
Les monſtres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce ſont-là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos dieux cependant interrogez l'organe :
Nous apprendrons de lui ſi leur voix me condamne.
Je n'ai pas beſoin d'eux, et j'attends leur arrêt
Par pitié pour ce peuple, et non par intérêt.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND PRETRE, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite, LE CHOEUR.

OEDIPE.

Eh bien, les dieux touchés des vœux qu'on leur adreſſe,
Suſpendent-ils enfin leur fureur vengereſſe?
Quelle main parricide a pu les offenſer?

PHILOCTETE.

Parlez, quel eſt le ſang que nous devons verſer?

LE GRAND PRETRE.

Fatal préſent du ciel! Science malheureuſe!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuſe!
Plût aux cruels deſtins, qui pour moi ſont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fuſſent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien, que venez-vous annoncer de ſiniſtre?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le miniſtre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

OEDIPE.

Les dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND PRETRE.

(*à Oedipe.*)
Ah! ſi vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

OEDIPE.

Quel que ſoit le deſtin que le ciel nous annonce,
Le ſalut des Thébains dépend de ſa réponſe.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Oedipe...

LE GRAND PRETRE.

Oedipe eſt plus à plaindre qu'eux.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour ſon peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

SECOND PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND PRETRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, et vous nous ſauvez tous.

LE GRAND PRETRE.

Quand vous ferez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.

De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

OEDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

OEDIPE.

C'eſt trop de réſiſtance.

LE GRAND PRETRE.

(*à Oedipe.*)

C'eſt vous qui me forcez à rompre le ſilence.

OEDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux!

LE GRAND PRETRE.

Vous le voulez... eh bien... c'eſt...

OEDIPE.

Achève: qui?

LE GRAND PRETRE.

Vous.

OEDIPE.

Moi?

LE GRAND PRETRE.

Vous, malheureux Prince.

SECOND PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah! que viens-je d'entendre?

JOCASTE.

Interprète des dieux, qu'oſez-vous nous apprendre?
(*à Oedipe.*)
Qui vous! de mon époux vous feriez l'aſſaſſin?
Vous à qui j'ai donné ſa couronne et ma main?

Non, Seigneur, non : des dieux l'oracle nous abuse ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage ;
Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous presse à mes yeux ;
Je vous crois innocent, malgré la voix des dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ; (i)
Entre un pontife et vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses rois, et non pas les maudire.

OEDIPE.

Quel excès de vertu! mais quel comble d'horreur!
L'un parle en demi-dieu, l'autre en prêtre imposteur.
(*au grand prêtre.*)
Voilà donc des autels quel est le privilége!
Grâce à l'impunité, ta bouche sacrilége,
Pour accuser ton roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des dieux!
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND PRETRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être.

Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé. (5)
Tremblez, malheureux roi! votre règne est passé.
Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,
Privé des feux sacrés et des eaux salutaires, (6)
Remplissant de vos cris les antres solitaires,
Par-tout d'un dieu vengeur vous sentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres:
Au crime, au châtiment malgré vous destiné,
Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

OEDIPE.

J'ai forcé jusqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton sang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juste trépas mes regards satisfaits
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le transport qui m'agite,
Et respecte un courroux que ta présence irrite;
Fuis, d'un mensonge indigne abominable auteur.

LE GRAND PRETRE.

Vous me traitez toujours de traître et d'imposteur;
Votre père autrefois me croyait plus sincère.

OEDIPE.

Arrête: que dis-tu? qui? Polybe mon père....

LE GRAND PRETRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeste sort;
Ce jour va vous donner la naissance et la mort.

Vos deſtins ſont comblés, vous allez vous connaître.
Malheureux! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,
Digne de ſa naiſſance, et de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur
Sortons.

SCENE V.

OEDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

OEDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile:
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquille:
Il me ſemble qu'un dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaîne mon courroux;
Et prêtant au pontife une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE. (*k*)

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des rois,
Philoctete avec vous combattrait ſous vos lois;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un pontife eſt ſouvent terrible aux ſouverains,
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,

Foulant par piété les plus faintes des lois,
Croit honorer les dieux en trahiffant fes rois;
Sur-tout, quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'infolence.

OEDIPE.

Ah! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs;
Accablé fous le poids du foin qui me dévore,
Vouloir me foulager, c'eft m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Eft-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eft affez, ne parlons plus de crime;
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut fauver l'Etat, et c'eft trop différer.
Epoufe de Laïus, c'eft à moi d'expirer;
C'eft à moi de chercher fur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante et plaintive.
De fes manes fanglans j'apaiferai les cris;
J'irai... Puiffent les dieux fatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas, n'en point exiger d'autre;
Et que mon fang verfé puiffe épargner le vôtre!

OEDIPE.

Vous mourir! vous, Madame! ah! n'eft-ce point affez
De tant de maux affreux fur ma tête amaffés?
Quittez, Reine, quittez ce langage terrible;
Le fort de votre époux eft déjà trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.

Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

OEDIPE.

Suivez-moi,
Et venez diſſiper ou combler mon effroi.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

Non, quoi que vous difiez, mon ame inquiétée
De foupçons importuns n'eft pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne, et prêt à l'excufer,
Je commence en fecret moi-même à m'accufer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me fuis en fecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se font offerts en foule à mes efprits glacés.
Le paffé m'interdit, et le préfent m'accable,
Je lis dans l'avenir un fort épouvantable,
Et le crime par-tout femble fuivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi! votre vertu ne vous raffure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

OEDIPE.

On eft plus criminel quelquefois qu'on ne penfe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indifcret dédaignant les fureurs,
Ceffez de l'excufer par ces lâches terreurs.

OEDIPE.

Au nom du grand Laïus et du courroux célefte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funefte,

Avait-il près de lui des gardes, des ſoldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déjà dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

OEDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que ſa fortune, (7)
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

OEDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguſte et rare!
Oedipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappelez un ſouvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis,
Imprimait le reſpect aux mortels interdits;
Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance;
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre?

OEDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre:

Je

Je crains que par les dieux le pontife infpiré
Sur mes deftins affreux ne foit trop éclairé.
Moi, j'aurais maffacré! .... Dieux! ferait-il poffible?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eft-il donc infaillible?
Un miniftère faint les attache aux autels:
Ils approchent des dieux; mais ils font des mortels.
Penfez-vous qu'en effet, au gré de leur demande, (8)
Du vol de leurs oifeaux la vérité dépende?
Que fous un fer facré des taureaux gémiffans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feftons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les deftinées?
Non, non: chercher ainfi l'obfcure vérité,
C'eft ufurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne font point ce qu'un vain peuple penfe;
Notre crédulité fait toute leur fcience.

OEDIPE.

Ah Dieux! s'il était vrai, quel ferait mon bonheur!

JOCASTE.

Seigneur, il eft trop vrai, croyez-en ma douleur.
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je fuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impofteur la fauffe obfcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, fans vous, mon fils vivrait encore.

OEDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle fur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, et pleine de faibleſſe
Je me jetai craintive aux pieds de la prêtreſſe;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
» Ton fils tuera ſon père, et ce fils ſacrilége,
» Inceſte et parricide.... O Dieux! acheverai-je?

OEDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, Seigneur, moi ſa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de ſon père;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte;
Vous craignez de m'entendre et d'écouter le reſte.

OEDIPE.

Ah! Madame, achevez: dites, que fites-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux?

JOCASTE.

Je crus les dieux, Seigneur; et ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.

En vain de cet amour l'impérieufe voix
S'oppofait à nos dieux, et condamnait leurs lois;
Il fallut dérober cette tendre victime . .
Au fatal afcendant qui l'entraînait au crime:
Et, penfant triompher des horreurs de fon fort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureufe!
O d'un oracle faux obfcurité trompeufe!
Quel fruit me revient-il de mes barbares foins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de fes deftins profpères
Il fut affaffiné par des mains étrangères:
Ce ne fut point fon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils fans fauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiffe au moins vous inftruire!
Banniffez cet effroi qu'un prêtre vous infpire;
Profitez de ma faute, et calmez vos efprits.

OEDIPE.

Après le grand fecret que vous m'avez appris,
Il eft jufte à mon tour que ma reconnaiffance
Faffe de mes deftins l'horrible confidence.
Lorfque vous aurez fu, par ce trifte entretien,
Le rapport effrayant de votre fort au mien,
Peut-être, ainfi que moi, frémirez-vous de crainte.
Le deftin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe et du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je fuis né.
Un jour, ce jour affreux, préfent à ma penfée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée;
Pour la première fois, par un don folennel,
Mes mains, jeunes encore, enrichiffaient l'autel:

Du temple tout à coup les combles s'entr'ouvrirent;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſait mes préſens;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante:
„ Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté;
„ Du nombre des vivans les dieux t'ont rejeté;
„ Ils ne reçoivent point tes offrandes impies;
„ Va porter tes préſens aux autels des Furies;
„ Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer;
„ Va, ce ſont là les dieux que tu dois implorer. „
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils;
Me dit que je ſerais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux!

OEDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je? Quel démon, en uniſſant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs?

OEDIPE.

Il n'eſt pas encor temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'alarmes.
Ecoutez-moi, Madame, et vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle;

Et, ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée;
Je partis, je courus de contrée en contrée;
Je déguiſai par-tout ma naiſſance et mon nom:
Un ami, de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidait ſeconda mon courage.
Heureux ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas!
Mais je ſuis réſervé, ſans doute, au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement;
La main des dieux ſur moi ſi long-temps ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue:)
Dans un chemin étroit, je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il fallut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune et ſuperbe, et nourri dans un rang,
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang.
Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encore au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets et faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, et ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine:
Dieux puiſſans! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,

Mais, ſans doute, pour moi contre eux vous combattiez,
Et l'un et l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déjà glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière obſervait mon viſage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

OEDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OEDIPE.

VIENS, malheureux vieillard, viens, approche... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue;
Un confus ſouvenir vient encor m'affliger:
Je tremble de le voir et de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, et répondez au roi.

PHORBAS.

Au roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous fais paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, et vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

OEDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre;
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle ſujet, bleſſé de votre main.

OEDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui, moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie;
Seigneur, que votre bras, que les dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échappé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte
Où mon roi....

OEDIPE.

Malheureux! épargne-moi le reſte
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O Dieux!
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

OEDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage?
Oui, c'eſt toi, vainement je cherche à m'abuſer;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, et j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, et vous avez régné.

OEDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice;
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice:
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

JOCASTE..... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,
Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas!

OEDIPE.

Prenez ce fer, inftrument de ma rage;
Qu'il vous ferve aujourd'hui pour un plus jufte ufage;
Plongez-le dans mon fein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

OEDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreffe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eft moi qui vous en preffe;
Ecoutez ma prière.

OEDIPE.

Ah! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le fuis par le crime.

JOCASTE.

Il eft involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il eft commis.

JOCASTE.

O comble de misère!

OEDIPE.

O trop funeſte hymen! ô feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le ſuis plus; et ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le dieu qui me pourſuit;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel;
Vous êtes malheureux, et non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre,
Et ſans trop rappeler cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, et non pas vous punir;
Vivez....

OEDIPE.

Moi que je vive! il faut que je vous fuie.
Hélas! où traînerais-je une mourante vie?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas?
Irai-je, errant encore, et me fuyant moi-même,

Mériter par le meurtre un nouveau diadême?
Irai-je dans Corinthe, où mon trifte deftin
A des crimes plus grands réferve encor ma main?
Corinthe! que jamais ta déteftable rive.....

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur, en ce moment, un étranger arrive;
Il fe dit de Corinthe, et demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.
(*à Jocafte.*)
Adieu; que de vos pleurs la fource fe diffipe.
Vous ne reverrez plus l'inconfolable Oedipe:
C'en eft fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En ceffant d'être roi, je ceffe d'être à vous.
Je pars: je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne foit point criminelle;
Et, vivant loin de vous, fans Etats, mais en roi,
Juftifier les pleurs que vous verfez pour moi.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

OEDIPE.

FINISSEZ vos regrets, et retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs aſſure un prompt ſecours;
Et perdant votre roi vous conſervez vos jours.
Du ſort de tout ce peuple il eſt temps que j'ordonne.
J'ai ſauvé cet empire en arrivant au trône;
J'en deſcendrai du moins comme j'y ſuis monté;
Ma gloire me ſuivra dans mon adverſité.
Mon deſtin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puiſqu'il vous faut un roi, conſultez en mon choix.
Philoctete eſt puiſſant, vertueux, intrépide;
Un monarque eſt ſon père (*a*), il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte, et qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraiſſe à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laiſſer quelque marque,
Et quitter mes ſujets et le trône en monarque.
Que l'on faſſe approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

(*a*) Il était fils du roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCENE II.

OEDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

OEDIPE.

ICARE, eſt-ce vous que je vois?
Vous, de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous, digne favori de Polybe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polybe eſt mort.

OEDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

OEDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos dieux!
Vous, qui feſiez trembler ma veſtu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, et vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins!
O Ciel! et quel eſt donc l'excès de ma misère,
Si le trépas des miens me devient néceſſaire?

Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquitte
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence. . . .

ICARE.

O Ciel! oſerai-je parler?

OEDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoin daignerez-vous m'entendre?

OEDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous. Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

OEDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polybe un autre eſt l'héritier.

OEDIPE.

Eſt-ce aſſez? et ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, Deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre:
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains, je mourrais en coupable,
Je dois périr en roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polybe; et Polybe lui-même,
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

OEDIPE.

Eh quoi! mon père auſſi, mon père me trahit?
De la rebellion mon père eſt le complice?
Il me chaſſe du trône!

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

OEDIPE.

Icare! ...

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, et toute la province....

OEDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils!

ICARE.

Non, Seigneur; et ce prince
A tout dit en mourant. De ſes remords preſſé,
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé;
Et moi, de ſon ſecret confident et complice,
Craignant du nouveau roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

OEDIPE.

Je n'étais point ſon fils! et qui ſuis-je, grands Dieux!

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;

Et je fais feulement, qu'en naiffant condamné,
Et fur un mont défert à périr deftiné,
La lumière fans moi vous eût été ravie.

OEDIPE.

Ainfi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maifon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cithéron.

OEDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un thébain, qui fe dit votre père,
Expofa votre enfance en ce lieu folitaire.
Quelque dieu bienfefant guida vers vous mes pas;
La pitié me faifit, je vous pris dans mes bras;
Je ranimai dans vous la chaleur prefque éteinte:
Vous viviez, auffitôt je vous porte à Corinthe;
Je vous préfente au prince: admirez votre fort!
Le prince vous adopte au lieu de fon fils mort;
Et par ce coup adroit, fa politique heureufe
Affermit pour jamais fa puiffance douteufe.
Sous le nom de fon fils, vous futes élevé
Par cette même main qui vous avait fauvé.
Mais le trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaffe.

OEDIPE.

O vous, qui préfidez aux fortunes des rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et, préparant vos coups par vos trompeurs oracles,
Contre un faible mortel épuifer les miracles?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vu?

ICARE.

ICARE.

Jamais; et le trépas vous a ravi, peut-être,
Le ſeul qui vous eût dit quel ſang vous a fait naître:
Mais long-temps de ſes traits mon eſprit occupé,
De ſon image encore eſt tellement frappé,
Que je le connaîtrais s'il venait à paraître.

OEDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon deſtin: ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le ſais; mais malgré les maux que je prévoi
Un déſir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur eſt un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer;
Je crains de me connaître et ne puis m'ignorer.

SCENE III.

OEDIPE, ICARE, PHORBAS.

OEDIPE.

Ah! Phorbas, approchez!

ICARE.

Ma ſurpriſe eſt extrême:
Plus je le vois, et plus.... Ah! Seigneur, c'eſt lui-même.
C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus....

ICARE.

Quoi! du mont Cithéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes;
Cet enfant qu'au trépas . . . .

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler;
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie:
Oedipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le ciel te foudroie!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Oedipe.*

Seigneur, n'en doutez pas:
Quoi que ce thébain diſe, il vous mit dans mes bras:
Vos deſtins ſont connus, et voilà votre père. . . .

OEDIPE.

O ſort qui me confond! ô comble de misère!
(*à Phorbas.*)
Je ſerais né de vous? le ciel aurait permis
Que votre ſang verſé. . . .

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OEDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas expoſé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préſence,

Et de vous épargner cet horrible entretien.

OEDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans et la reine.

OEDIPE.

Réponds-moi ſeulement, la réſiſtance eſt vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deſtiné,
(*en montrant Icare.*)
Le mis-tu dans ſes bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

OEDIPE.

Quel était ſon pays?

PHORBAS.

Thèbe était ſa patrie.

OEDIPE.

Tu n'étais point ſon père?

PHORBAS.

Hélas! il était né
D'un ſang plus glorieux et plus infortuné.

OEDIPE.

Quel était-il enfin?

PHORBAS *ſe jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

OEDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaſte était ſa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux foins?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux?

OEDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

OEDIPE.

Sortez, cruels, fortez de ma préfence;
De vos affreux bienfaits craignez la récompenfe;
Fuyez; à tant d'horreurs par vous feuls réfervé,
Je vous punirais trop de m'avoir confervé.

SCENE IV.

OEDIPE *feul.*

Le voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a preffé l'effet inévitable;
Et je me vois enfin, par un mêlange affreux,
Incefte et parricide, et pourtant vertueux.
Miférable vertu, nom ftérile et funefte,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je détefte,
A mon noir afcendant tu n'as pu réfifter:
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu, plus fort que toi, m'entraînait vers le crime;
Sous mes pas fugitifs il creufait un abyme;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'efclave et l'inftrument.
Voilà tous mes forfaits: je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes font les vôtres,
Et vous m'en puniffez!... Où fuis-je? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit?

Ces murs font teints de fang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux, vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats femble fondre fur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! eft-ce toi?
Je vois, je reconnais la bleffure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monftre détefté,
D'un monftre qui fouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures fombres,
J'irai de mon fupplice épouvanter les ombres.
Viens, je te fuis.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, EGINE, LE CHOEUR.

JOCASTE.

Seigneur, diffipez mon effroi,
Vos redoutables cris font venus jufqu'à moi.

OEDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abymes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

OEDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OEDIPE.

Fuyez, Jocafte.

JOCASTE.

Ah, trop cruel époux!

OEDIPE.

Malheureufe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?

Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

OEDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, et je ſuis votre fils.
(*il ſort.*)

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime!

SECOND PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main, ſans frémir, peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta reine.

PREMIER PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND PRETRE, LE CHOEUR.

LE GRAND PRETRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un foleil plus ferein fe lève fur vos têtes;
Les feux contagieux ne font plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient font déjà refermés;
La mort fuit : et le dieu du ciel et de la terre
Annonce fes bontés par la voix du tonnerre.
(*Ici on entend gronder la foudre, et l'on voit briller les éclairs.*)

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où fuis-je, et qu'eft-ce que j'entends?
Barbares!....

LE GRAND PRETRE.

C'en eft fait, et les dieux font contens.
Laïus du fein des morts ceffe de vous pourfuivre,
Il vous permet encor de régner et de vivre,
Le fang d'Oedipe enfin fuffit à fon courroux.

LE CHOEUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers affemblage effroyable!
Il eft donc mort?

LE GRAND PRETRE.

Il vit, et le fort qui l'accable
Des morts et des vivans femble le féparer;
Il s'eft privé du jour avant que d'expirer.

Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée,
Qui du sang de son père avait été trempée ;
Il a rempli son sort, et ce moment fatal
Du salut des Thébains est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse ;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grâce;
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.
(*elle se frappe.*)
Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,
La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laïus, reçois mon sang, je te suis chez les morts :
J'ai vécu vertueuse et je meurs sans remords.

LE CHOEUR.

O malheureuse Reine! ô destin que j'abhorre!

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils puisqu'il respire encore.
Prêtres, et vous Thébains qui fûtes mes sujets,
Honorez mon bûcher, et songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE LA TRAGEDIE D'OEDIPE.

(*a*) ACTE premier, ſcène première, dans l'édition de 1719, au lieu des trois premiers vers, on lit :

> Eſt-ce vous, Philoctete ? en croirai-je mes yeux ?
> Quel implacable dieu vous ramène en ces lieux ?
> Vous, dans Thèbe, Seigneur ! Eh, qu'y venez-vous faire ?

Ce dernier hémiſtiche avertiſſait trop clairement de l'inutilité du rôle de *Philoctete*.

(*b*) Voici la fin de cette ſcène, telle qu'elle était dans l'édition de 1719.

PHILOCTETE.

Mon trouble dit aſſez le ſujet qui m'amène ;
Tu vois un malheureux que ſa faibleſſe entraîne,
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,
Et par ce même amour aujourd'hui rappelé.

DIMAS.

Vous, Seigneur ! vous pourriez, dans l'ardeur qui vous brûle,
Pour chercher une femme abandonner Hercule ?

PHILOCTETE.

Dimas, Hercule eſt mort, et mes fatales mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ſes flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers et terribles.
Je rapporte ſa cendre et viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Sa mort de mon trépas devrait être ſuivie !
Mais vous ſavez, grands Dieux, pour qui j'aime la vie.
Dimas, à cet amour, ſi conſtant, ſi parfait,
Tu vois trop que Jocaſte en doit être l'objet.
Jocaſte par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée :
L'amour nous uniſſait, et cet amour ſi doux
Etait né dans l'enfance et croiſſait avec nous.

Tu fais combien alors mes fureurs éclatèrent,
Combien contre Laïus mes plaintes s'emportèrent.
Tout l'Etat ignorant mes fentimens jaloux,
Du nom de politique honorait mon courroux.
Hélas! de cet amour accru dans le filence
Je t'épargnais alors la trifte confidence :
Mon cœur qui languiffait de molleffe abattu,

. . . .

Je crus que loin des bords où Jocafte refpire
Ma raifon fur mes fens reprendrait fon empire,
Tu le fais, je partis de ce funefte lieu,
Et je dis à Jocafte un éternel adieu.
Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait fon deftin de fa valeur rapide;
A fes divins travaux j'ofai m'affocier,
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
Mais parmi les dangers, dans le fein de la guerre,
Je portais ma faibleffe aux deux bouts de la terre.
Le temps qui détruit tout, augmentait mon amour;
Et, des lieux fortunés où commence le jour
Jufqu'aux climats glacés où la nature expire,
Je traînais avec moi le trait qui me déchire.
Enfin je viens dans Thèbe, et je puis de mon feu
Sans rougir aujourd'hui te faire un libre aveu.
Par dix ans de travaux utiles à la Gréce,
J'ai bien acquis le droit d'avoir une faibleffe;
Et cent tyrans punis, cent monftres terraffés
Suffifent à ma gloire et m'excufent affez.

DIMAS.

Quel fruit efpérez-vous d'un amour fi funefte?
Venez-vous de l'Etat embrafer ce qui refte?
Ravirez-vous Jocafte à fon nouvel époux?

PHILOCTETE.

Son époux! jufte ciel! ah, que me dites-vous?
Jocafte! . . . Il fe pourrait qu'un fecond hyménée. . . .

DIMAS.

Oedipe à cette reine a joint fa deftinée. . . .

PHILOCTETE.

Voilà, voilà le coup que j'avais pressenti,
Et dont mon cœur jaloux tremblait d'être averti.

DIMAS.

Seigneur, la porte s'ouvre et le roi va paraître.
Tout ce peuple, à longs flots, conduit par le grand prêtre,
Vient conjurer des dieux le courroux obstiné.
Vous n'êtes point ici le seul infortuné.

(*c*) Dans l'édition de 1719.

Thèbe en ce jour funeste
D'un respect dangereux a dépouillé le reste.
Ce peuple épouvanté ne connaît plus de frein,
Et quand le ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez.

(*d*) Dans la même édition :

Lui ! qu'un assassinat ait pu souiller son ame !
Des lâches scélérats c'est le partage infame.
Il ne manquait, Egine, au comble de mes maux
Que d'entendre d'un crime accuser ce héros.

(*e*) *Ibid.*

Et méritez enfin, par un trait généreux,
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès d'eux.

(*f*) Edition de 1719. *Hidaspe*, confident d'*Oedipe*, est le même qu'*Araspe* dans les éditiôns suivantes.

(*g*) *Ibid.*

Mon devoir dont la voix m'ordonne de vous fuir,
Ne me commande pas de vous laisser périr.

(*h*) *Ibid.*

PHILOCTETE.

Tout autre aurait, Seigneur, des grâces à vous rendre,
Mais je suis Philoctete, et veux bien vous apprendre
Que l'exacte équité dont vous suivez la loi,
Si c'est beaucoup pour vous, n'est point assez pour moi.

(*i*) Edition de 1719.

PHILOCTETE.

Et que ce peuple et vous ne m'avez point rendue.
J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi ;
Les chemins de la gloire y font fermés pour moi.
Sur les pas du héros dont je garde la cendre
Cherchons des malheureux que je puiffe défendre.
(*il fort.*)

OEDIPE.

Non, je ne reviens point de mon faififfement,
Et ma rage eft égale à mon étonnement !
(*au grand prêtre.*)
Voilà donc des autels quel eft le privilége !
Impofteur ! ainfi donc ta bouche facrilége....

(*k*) Seigneur, vous avez vu ce qu'on ofe attenter :
Un orage fe forme, il le faut écarter.
Craignez un ennemi, d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait refpectable.

OEDIPE.

Quelle funefte voix s'élève dans mon cœur !
Quel crime, jufte ciel ! et quel comble d'horreur !

Fin des Variantes de la Tragédie d'Oedipe.

NOTES.

(1) Il y a dans l'Oedipe de *Corneille* :

Ce monftre à voix humaine, aigle, femme, lion,
Se campait fièrement fur le mont Cithéron.

(2) Dans les dernières éditions on lifait :

Au-deffus de fon âge, au-deffus de la crainte.

Dans la nôtre on lit :

Jeune et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

Méconnaître, pour dire *ne pas connaître*, n'eft point en ufage. On reprocha cette expreffion à M. de *Voltaire* : il céda à fes critiques, et facrifia un très-beau vers que nous avons cru devoir rétablir.

(3) Aux premières repréfentations on appliqua ces vers à *Louis XIV*, dont la mémoire avait été outragée avec fureur par les Parifiens, mais que déjà ils commençaient à regretter.

(4) Dans l'édition de 1719 il y avait :

Mais un prince, un guerrier, *un homme* tel que moi.

L'auteur d'Oedipe a cru devoir adoucir ces efpèces de rodomontades fi fréquentes dans *Corneille*, mais que M. de *Voltaire* ne s'eft jamais permifes que dans ce rôle de *Philoctete*,

(5) Vers de *Corneille*.

(6) Cette fcène eft imitée de *Sophocle*, de même que les deux derniers actes. *Voyez* les lettres à M. de *Genonville*, au commencement de ce volume.

(7) La première fois que l'empereur *Jofeph II* parut à la comédie françaife, à Paris, en 1777, on donnait Oedipe, et le public lui appliqua ces vers.

(8) On lit dans le Scévole de *du Rier* :

Donc vous vous figurez qu'une bête affommée
Tienne notre fortune en fon fein enfermée ;
Et que des animaux les fales inteftins
Soient un temple adorable où parlent les deftins.

FRAGMENS

D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 15 février 1720.

FRAGMENS

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée le 15 février 1720. Elle eut peu de ſuccès. Le fond de l'intérêt eſt le même que dans Mariamne. C'eſt également une femme vertueuſe perſécutée par un mari cruel qu'elle n'aime point. Mais la fable de la pièce, le caractère des perſonnages, le dénouement, tout eſt différent : et à l'exception d'une ſcène entre *Caſſandre* et *Artémire*, qui reſſemble à la ſcène du quatrième acte, entre *Hérode* et *Mariamne*, il n'y a rien de commun entre les deux pièces. On n'a pu retrouver Artémire ; il n'en reſte que la ſcène dont nous venons de parler, une parodie jouée à la comédie italienne, et le rôle d'*Artémire* tout entier.

D'après ces débris, nous avons eſſayé de retrouver le plan de la pièce ; mais celui qu'on pourrait deviner d'après la parodie eſt fort différent du plan que donnerait le rôle d'*Artémire*. Nous avons préféré ce dernier, parce qu'il a permis de conſerver un plus grand nombre de vers.

On verra, dans ces fragmens, que M. de *Voltaire*, qui n'avait alors que vingt-ſix ans, cherchait à former ſon ſtyle ſur celui de *Racine*. L'imitation eſt même très-marquée.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, roi de Macédoine.

ARTEMIRE, reine de Macédoine.

PALLANTE, favori du roi.

PHILOTAS, prince.

MENAS, parent et confident de *Pallante.*

HIPPARQUE, miniſtre de *Caſſandre.*

CEPHISE, confidente d'*Artémire.*

La ſcène eſt à Lariſſe, dans le palais du roi.

FRAGMENS

D'ARTEMIRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

ARTEMIRE, en proie à la plus vive douleur, ne cache point à *Céphise* les tourmens que lui fait éprouver l'humeur soupçonneuse et la cruauté de *Cassandre*, son mari, que la guerre a éloigné d'elle, et dont le retour la fait trembler.

ARTEMIRE.

Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord,
Soldats sous Alexandre et rois après sa mort, (*a*)
Fatigués de forfaits et lassés de la guerre,
Ont rendu le repos qu'ils ôtaient à la terre.
Je rends grâce, Céphise, à cette heureuse paix,
Qui brisant tes liens te rend à mes souhaits.
Hélas! que cette paix que la Gréce respire
Est un bien peu connu de la triste Artémire!
Cassandre.... à ce nom seul, la douleur et l'effroi
De mon cœur alarmé s'emparent malgré moi.

(*a*) Ce vers est devenu proverbe. On lit dans Olimpie:

Jurez-moi seulement, soldats du roi mon père,
Rois après son trépas.....

Vainqueur des Locriens, Caſſandre va paraître;
Eſclave en mon palais, j'attends ici mon maître :
Pardonne, je n'ai pu le nommer mon époux.
Eh! comment lui donner encore un nom ſi doux!
Il ne l'a que trop bien oublié, le barbare.

Elle rappelle à *Céphiſe* les principaux événemens de ſa vie.

Il te ſouvient de la triſte journée
Qui ravit Alexandre à l'Aſie étonnée.
La terre, en frémiſſant, vit après ſon trépas
Ses chefs impatiens partager ſes Etats ;
Et jaloux l'un de l'autre en leur avide rage,
Déchirant à l'envi ce ſuperbe héritage,
Diviſés d'intérêts et pour le crime unis, (*b*)
Aſſaſſiner ſa mère, et ſa veuve et ſon fils.
Ce ſont-là les honneurs qu'on rendit à ſa cendre.
Je ne veux point, Céphiſe, injuſte envers Caſſandre,
Accuſer un époux de toutes ces horreurs ;
Un intérêt plus tendre a fait couler mes pleurs :
Ses mains ont immolé de plus chères victimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes. (*c*)
Du prix de tant de ſang cependant il jouit ;
Innocent ou coupable il en eut tout le fruit,
Il régna : d'Alexandre il occupa la place.
La Gréce épouvantée approuva ſon audace,
Et ſes rivaux ſoumis lui demandant des lois,
Il fut le chef des Grecs et le tyran des rois.

(*b*) M. de *Voltaire* a depuis employé ce vers dans Mérope.

(*c*) Ce vers ſe trouve dans la Henriade, chant II.

Pour mon malheur alors attiré dans l'Epire,
Il me vit; il m'offrit ſon cœur et ſon empire.
Antinoüs mon père, inſenſible à mes pleurs,
Accepta malgré moi ces funeſtes honneurs.
Je me plaignis en vain de ſa contrainte auſtère,
En me tyranniſant il crut agir en père;
Il penſait aſſurer ma gloire et mon bonheur.
A peine il jouiſſait de ſa fatale erreur,
Il la connut bientôt : le ſoupçonneux Caſſandre
Devint ſon ennemi dès qu'il devint ſon gendre.
Ne me demande point quels divers intérêts,
Quels troubles, quels complots, quels mouvemens ſecrets,
Dans cette cour trompeuſe excitant les orages,
Ont de Lariſſe en feu déſolé les rivages :
Enfin dans ce palais, théâtre des revers,
Mon père infortuné ſe vit chargé de fers.
Hélas! il n'eut ici que mes pleurs pour défenſe.
C'eſt là que de nos dieux atteſtant la vengeance,
D'un vainqueur homicide embraſſant les genoux,
Je me jetai tremblante au-devant de ſes coups.
Le cruel repouſſant ſon épouſe éplorée....
O crime! ô ſouvenir dont je ſuis déchirée!
Céphiſe! en ces lieux même où tes diſcours flatteurs
Du trône où tu me vois me vantent les douceurs,
Dans ces funeſtes lieux, témoins de ma miſère,
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père.
Son trépas fut pour moi le plus grand des malheurs.
. . . .
Mais il n'eſt pas le ſeul; et mon ame attendrie
Doit à ton amitié l'hiſtoire de ma vie.
Céphiſe, on ne ſait point quel coup ce fut pour moi
Lorſqu'au tyran des Grecs on engagea ma foi;

Le jeune Philotas, avant cet hyménée,
Prétendait à mon fort unir fa deftinée.
Ses charmes, fes vertus avaient touché mon cœur;
Je l'aimais, je l'avoue; et ma fatale ardeur
Formant d'un doux hymen l'efpérance flatteufe,
Artémire fans lui ne pouvait être heureufe.
Tu vois couler mes pleurs à ce feul fouvenir.
Je puis à ce héros les donner fans rougir;
Je ne m'en défends point : je les dois à fa cendre.

CEPHISE.

Il n'eft plus ?

ARTEMIRE.

Il mourut de la main de Caffandre;
Et lorfque je voulais le rejoindre au tombeau,
Céphife, on m'ordonna d'époufer fon bourreau.

CEPHISE.

Et vous pûtes former cet hymen exécrable?

ARTEMIRE.

J'étais jeune, et mon père était inexorable;
D'un refus odieux je tremblais de m'armer:
Enfin fans fon aveu je rougiffais d'aimer.
Que veux-tu? j'obéis. Pardonne, Ombre trop chère,
Pardonne à cet hymen où me força mon père.
Hélas! il en reçut le cruel châtiment,
Et je pleure à la fois mon père et mon amant.

Cependant elle doit refpecter le nœud qui l'unit à *Caffandre*.

. . . . . . Hélas! c'eft-là mon défefpoir.
Je fais que contre lui l'amour et la nature
Excitent dans mon cœur un éternel murmure.

Tout ce que j'adorais eſt tombé ſous ſes coups,
Céphiſe, cependant Caſſandre eſt mon époux.
Sa parricide main, toujours prompte à me nuire,
A ſouillé nos liens, et n'a pu les détruire.
Peut-être ai-je en ſecret le droit de le haïr,
Mais en le haïſſant je lui dois obéir.

Céphiſe lui parle de ſa grandeur : Vous régnez, lui dit-elle,

Quel malheur en régnant ne peut être adouci ?

ARTEMIRE.

Céphiſe! moi, régner! moi, commander ici!
Tu connais mal Caſſandre : il me laiſſe en partage
Sur ce trône ſanglant la honte et l'eſclavage.
Son favori Pallante eſt ici le ſeul roi;
C'eſt un ſecond tyran qui m'impoſe la loi.
Que dis-je ? tous ces rois, courtiſans de Pallante,
Flattant indignement ſon audace inſolente,
Auprès de mon époux implorent ſon appui,
Et leurs fronts couronnés s'abaiſſent devant lui.

Pallante arrive et fait retirer *Céphiſe;* il préſente à la reine une lettre de *Caſſandre.* Cette lettre eſt adreſſée à *Pallante. Artémire* lit :

» De tout ce que j'ai fait ma voix doit vous inſtruire :
» Je reviens triomphant au ſein de mon pays;
» Et voulant me venger de tous mes ennemis,
» J'attends de votre main la tête d'Artémire. »
Ainſi donc mon deſtin ſe conſomme aujourd'hui!
Je n'attendais pas moins d'un époux tel que lui.
Pallante, c'eſt à vous qu'il demande ma tête;
Vous êtes maître ici, votre victime eſt prête.

Pallante, depuis long-temps amoureux de la reine, veut l'engager à ſe ſouſtraire à la mort en s'uniſſant à lui. Il lui propoſe de l'affranchir de la tyrannie de *Caſſandre* en aſſaſſinant le tyran, et de s'emparèr du trône. *Artémire* lui répond :

Vous me connaiſſez mal, et mon ame eſt ſurpriſe
Bien moins de mon trépas que de votre entrepriſe.
Permettez qu'Artémire en ces derniers momens
Vous découvre ſon cœur et ſes vrais ſentimens.
  Si mes yeux, occupés à pleurer ma misère,
Ne voyaient dans le roi que l'aſſaſſin d'un père,
Si j'écoutais ſon crime, et mon cœur irrité,
Caſſandre périrait : il l'a trop mérité.
Mais il eſt mon époux quoique indigne de l'être ;
Le ciel qui me pourſuit me l'a donné pour maître :
Je connais mon devoir et ſais ce que je doi
Aux nœuds infortunés qui l'uniſſent à moi.
Qu'à ſon gré dans mon ſang il éteigne ſa rage ;
Des dieux, par lui bravés, il eſt pour moi l'image ;
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez :
Il peut trancher mes jours, les ſiens me ſont ſacrés ;
Et j'aime mieux, Seigneur, dans mon ſort déplorable,
Mourir par ſes forfaits que de vivre coupable.

PALLANTE.

Il faut ſans balancer m'épouſer ou périr :
Je ne puis rien de plus : c'eſt à vous à choiſir.

ARTEMIRE.

Mon choix eſt fait ; ſuivez ce que le roi vous mande ;
Il ordonne ma mort, et je vous la demande.
Elle finit, Seigneur, un éternel ennui,
Et c'eſt l'unique bien que j'ai reçu de lui.

PALLANTE.

Mais, Madame, ſongez....

ARTEMIRE.

Non, laiſſez-moi, Pallante.
Je ne ſuis point à plaindre, et je meurs innocente:
Artémire à vos coups ne veut point échapper.
J'accepte votre main, mais c'eſt pour me frapper.
(*elle ſort.*)

Pallante eſt furieux de ne pouvoir recueillir le fruit des ſoupçons jaloux qu'il a ſemés dans le cœur de *Caſſandre*. Cependant il ne déſeſpère pas de vaincre la réſiſtance de la reine; il s'enhardit dans le projet d'aſſaſſiner le roi:

Son trône, ſes tréſors en feront le ſalaire;
Le crime eſt approuvé quand il eſt néceſſaire.

Il a beſoin d'un complice; il croit ne pouvoir mieux choiſir que *Ménas*, ſon parent et ſon ami, qu'il voit paraître. Il lui demande s'il ſe ſent aſſez de courage pour tenter une grande entrepriſe. *Ménas* répond que douter de ſon zèle et de ſon amitié, c'eſt lui faire la plus grave injure. *Pallante* alors lui confie l'amour dont il brûle pour la reine. *Ménas* n'en eſt point étonné, mais il repréſente à *Pallante* que la vertu d'*Artémire* eſt égale à ſa beauté. *Pallante* ne regarde la vertu des femmes que comme une adroite hypocriſie:

Voilà quelle eſt ſouvent la vertu d'une femme:
L'honneur peint dans ſes yeux ſemble être dans ſon ame;

Mais de ce faux honneur les dehors faſtueux
Ne ſervent qu'à couvrir la honte de ſes feux.
Au ſeul amant chéri prodiguant ſa tendreſſe,
Pour tout autre elle n'a qu'une auſtère rudeſſe;
Et l'amant rebuté prend ſouvent pour vertu
Les fiers dédains d'un cœur qu'un autre a corrompu.

Il développe ſes projets à *Ménas*, qui lui promet de ne pas le trahir, mais qui refuſe d'être complice de ſes crimes. *Pallante*, reſté ſeul, ne regarde plus *Ménas* que comme un confident dangereux dont il doit prévenir l'indiſcrétion.

ACTE II.

PALLANTE fait de nouveaux efforts auprès d'*Artémire* : il lui dit que la mort de *Caſſandre* eſt réſolue; que tout eſt diſpoſé pour lui arracher le trône et la vie. *Artémire* répond :

Oui, vous pouvez verſer le ſang de votre roi;
Mais je vous avertis de commencer par moi.
Dans quelqu'extrémité que Caſſandre me jette,
Artémire eſt encor ſa femme et ſa ſujette.
J'irai parer les coups que l'on veut lui porter,
Et lui conſerverai le jour qu'il veut m'ôter.

Pallante ſort : *Artémire* reſte avec *Céphiſe*, qui lui apprend que *Philotas* n'eſt point mort, qu'il va reparaître; elle lui conſeille de ménager *Pallante*, de gagner du temps, afin de redevenir maîtreſſe de

ſa deſtinée, elle lui reproche d'avoir trop bravé le favori du roi.

Madame, juſque-là deviez-vous l'irriter?

ARTEMIRE.

Ah! je hâtais les coups que l'on veut me porter;
Céphiſe, avec plaiſir aigriſſant ſa colère,
Moi-même je preſſais le trépas qu'il diffère :
Je rends grâces aux dieux, dont le cruel ſecours,
Quand Philotas revient, va terminer mes jours.
Hélas! de mon époux armant la main ſanglante,
Du moins ils ont voulu que je meure innocente.

CEPHISE.

Quand vous pouvez régner, vous périſſez ainſi?

ARTEMIRE.

Philotas eſt vivant, Philotas eſt ici :
Malheureuſe! comment ſoutiendras-tu ſa vue?
Toi qui, de tant d'amour ſi long-temps prévenue,
Après tant de ſermens, as reçu dans tes bras
Le cruel aſſaſſin de ton cher Philotas!
Toi, que brûle en ſecret une flamme infidelle,
Innocente autrefois, aujourd'hui criminelle!
Hélas! j'étais aimée, et j'ai rompu les nœuds
De l'amour le plus tendre et le plus vertueux.
J'ai trahi mon amant. Pour qui? pour un perfide,
De mon père et de moi meurtrier parricide
A l'aſpect de nos dieux je lui promis ma foi
Et l'empire d'un cœur qui n'était plus à moi;
Et mon ame, attachée au ſerment qui me lie,
Lui doit encor ſa foi quand il m'ôte la vie.

Non : c'eſt trop de tourmens, de trouble et de remords;
Emportons, s'il ſe peut, ma vertu chez les morts,
Tandis que ſur mon cœur, qu'un tendre amour déchire,
Ma timide raiſon garde encor quelqu'empire.

CEPHISE.

Vous vous perdez vous ſeule, et tout veut vous ſervir.

ARTEMIRE.

Je connais ma faibleſſe, et je dois m'en punir.

CEPHISE.

Madame, penſez-vous qu'il vous chériſſe encore ?

ARTEMIRE.

Il doit me déteſter, Céphiſe, et je l'adore.
Son retour, ſon nom ſeul, ce nom cher à mon cœur,
D'un feu trop mal éteint a ranimé l'ardeur.
Ma mort qu'en même temps Pallante a prononcée,
N'a pas du moindre trouble occupé ma penſée;
Je n'y ſongeais pas même, et mon ame en ce jour
N'a de tous ſes malheurs ſenti que ſon amour.
A quelle honte, ô Dieux ! m'avez-vous fait deſcendre !
Ingrate à Philotas, infidelle à Caſſandre,
Mon cœur empoiſonné d'un amour dangereux
Fut toujours criminel, et toujours malheureux.
Que leurs reſſentimens, que leurs haines s'uniſſent ;
Tous deux ſont offenſés, que tous deux me puniſſent ;
Qu'ils viennent ſe baigner dans mon ſang odieux.

CEPHISE.

Madame, un étranger s'avance dans ces lieux.

ARTEMIRE.

Si c'eſt un aſſaſſin que Pallante m'envoie,
Céphiſe, il peut entrer; je l'attends avec joie.

O mort ! avec plaifir je paffe dans tes bras....
Céphife, foutiens-moi : grands Dieux, c'eft Philotas !

Philotas adreffe des reproches à *Artémire* fur ce qu'elle lui a manqué de foi en paffant dans les bras de *Caffandre*, et lui rappelle l'amour dont ils ont brûlé l'un pour l'autre. *Artémire* lui répond :

Vous pouvez étaler aux yeux d'une infidelle
La haine et le mépris que vous avez pour elle.
Accablez-moi des noms réfervés aux ingrats,
Je les ai mérités, je ne m'en plaindrai pas.
Si pourtant Philotas, à travers fa colère,
Daignait fe fouvenir combien je lui fus chère,
Quoiqu'indigne du jour et de tant d'amitié,
J'ofe efpérer encore un refte de pitié.
N'outragez point une ame affez infortunée :
Le fort qui vous pourfuit ne m'a point épargnée,
Il me haïffait trop pour me donner à vous,

. . . .

Je ne m'excufe point : je fais mon injuftice.
Dans mon crime, Seigneur, j'ai trouvé mon fupplice.
Ne me reprochez plus votre amour outragé ;
Plaignez-moi bien plutôt, vous êtes trop vengé.
Je ne vous dirai point que mon devoir auftère
Attachait mes deftins aux ordres de mon père ;
A cet ordre inhumain j'ai dû défobéir :
Seigneur, le ciel eft jufte ; il a fu m'en punir.
Quittez ces lieux, fuyez loin d'une criminelle.

Philotas lui répète combien *Caffandre*, un lâche affaffin, était indigne d'elle.

ARTEMIRE.

Ceſſez de me parler de ce triſte hyménée;
Le flambeau s'en éteint; ma courſe eſt terminée.
Caſſandre me punit de ce malheureux choix,
Et je vous parle ici pour la dernière fois.
Ciel! qui lis dans mon cœur et qui vois mes alarmes,
Protége Philotas, et pardonne à mes larmes.
Du trépas que j'attends les preſſantes horreurs
A mes yeux attendris n'arrachent point ces pleurs;
Seigneur, ils n'ont coulé qu'en vous voyant paraître:
J'en atteſte les dieux qu'ils offenſent peut-être.
Mon cœur depuis long-temps ouvert aux déplaiſirs,
N'a connu que pour vous l'uſage des ſoupirs.
Je vous aimai toujours... Cette fatale flamme
Dans les bras de Caſſandre a dévoré mon ame:
Aux portes du tombeau je puis vous l'avouer.
C'eſt un crime peut-être, et je vais l'expier.
Hélas! en vous voyant, vers vous ſeul entraînée,
Je mérite la mort où je ſuis condamnée.

Pallante revient et ſurprend *Philotas* avec *Artémire.* *Philotas* ſort en bravant ce favori qui preſſe *Artémire* d'accepter ſa main pour ſauver ſa vie: elle le refuſe. *Pallante* irrité lui fait entendre qu'il la ſoupçonne d'avoir appelé *Philotas* à ſon ſecours, qu'il connaît ſes ſentimens,

Et je vois malgré vous d'où partent vos refus.

ARTEMIRE.

Que peux-tu ſoupçonner, lâche? que peux-tu croire?
Tranche mes triſtes jours, mais reſpecte ma gloire.

Auffi-bien n'attends pas que je puiffe jamais
Racheter cette vie au prix de tes forfaits.
Mes yeux, que fur ta rage un faible jour éclaire,
Commencent à percer cet horrible myftère.
Tu n'as pu d'aujourd'hui tramer tes attentats;
Pour tant de politique un jour ne fuffit pas.
Tu t'attendais, fans doute, à l'ordre de ton maître;
Je te dirai bien plus : tu l'as dicté peut-être.
Si tu peux t'étonner de mes juftes foupçons,
Tes crimes font connus, ce font-là mes raifons.
C'eft toi dont les confeils et dont la calomnie
De mon malheureux père ont fait trancher la vie :
C'eft toi qui, de ton prince infame corrupteur,
Au crime dès l'enfance as préparé fon cœur :
C'eft toi qui, fur fon trône appelant l'injuftice,
L'as conduit par degrés au bord du précipice.
Il était né peut-être, et jufte et généreux :
Peut-être fans Pallante il ferait vertueux !
Puiffe le ciel enfin, trop lent dans fa juftice,
A la Gréce opprimée accorder ton fupplice!
Puiffe dans l'avenir ta mort épouvanter
Les miniftres des rois qui pourraient t'imiter!
Dans cet efpoir heureux, traître, je vais attendre,
Et l'effet de ta rage, et l'arrêt de Caffandre;
Et la voix de mon fang, s'élevant vers les cieux,
Ira pour ton fupplice importuner les dieux.

(*elle fort.*)

ACTE III.

ARTEMIRE, PHILOTAS.

ARTEMIRE.

Je vous l'ai dit, il m'aime, et maître de mon ſort,
Il ne donne à mon choix que le crime ou la mort.
Dans ces extrémités où le deſtin me livre,
Vous me connaiſſez trop pour m'ordonner de vivre.

Philotas lui fait eſpérer qu'aidé de ſon courage et de ſes amis, il pourra la délivrer.

ARTEMIRE.

Non, prince : ſans retour les dieux m'ont condamnée.
Puiſqu'à d'autres qu'à vous les cruels m'ont donnée,
Cet amour, autrefois ſi tranquille et ſi doux,
Déſormais dans Lariſſe eſt un crime pour nous.
Je ne puis ſans remords vous voir ni vous entendre;
D'un charme trop fatal j'ai peine à me défendre.
Vous aigriſſez mes maux, au lieu de les guérir :
Ah ! fuyez Artémire, et laiſſez-la mourir.

PHILOTAS.

O vertu trop cruelle !

ARTEMIRE.

O loi trop rigoureuſe !

PHILOTAS.

Artémire, vivez !

ARTEMIRE.

Et pour qui ?.... malheureuſe !

PHILOTAS.

PHILOTAS.

Si jamais votre cœur partagea mes ennuis....

ARTEMIRE.

Je vous aime, et je meurs : c'eſt tout ce que je puis.

PHILOTAS.

Au nom de cette amour que les dieux ont trahie !

ARTEMIRE.

Mon amour eſt un crime; il faut que je l'expie.

Philotas preſſe *Artémire* de fuir *Caſſandre*. *Artémire* lui cède à condition qu'il vivra loin d'elle. On annonce l'arrivée du roi. *Philotas* diſparaît pour chercher les moyens de ſauver la reine des fureurs de *Caſſandre*. *Pallante* vient pour conſommer le crime: il propoſe à *Artémire* le choix du fer ou du poiſon. Elle ſaiſit une épée, et au moment qu'elle va ſe percer, *Hipparque*, miniſtre de *Caſſandre*, la lui arrache des mains. Le roi a révoqué ſes ordres ſanguinaires. *Hipparque* s'applaudit d'avoir prévenu le crime.

ACTE IV.

MÉNAS, envoyé par le traître *Pallante* vers la reine, pour lui communiquer d'importans ſecrets, ſe rend dans l'appartement d'*Artémire* : *Pallante* l'y ſurprend, le poignarde et perſuade à *Caſſandre* que ſa femme avait lié avec *Ménas* une intrigue criminelle. *Caſſandre* a la faibleſſe de le croire encore : il ordonne de

nouveau la mort d'*Artémire*. Le quatrième acte commence par l'expofition de ces événemens.

On amène *Artémire* devant le roi.

ARTEMIRE.

Où fuis-je? où vais-je? ô Dieux, je me meurs! je le voi.

CEPHISE.

Avançons......

ARTEMIRE.

Ciel!

CASSANDRE.

Eh bien! que voulez-vous de moi?

CEPHISE.

Dieux juftes! protégez une reine innocente.

ARTEMIRE.

Vous me voyez, Seigneur, interdite et mourante;
Je n'ofe, jufqu'à vous, lever un œil tremblant,
Et ma timide voix expire en vous parlant.

CASSANDRE.

Levez-vous, et quittez ces indignes alarmes.

ARTEMIRE.

Hélas! je ne viens point par d'impuiffantes larmes,
Craignant votre juftice et fuyant le trépas,
Mendier un pardon que je n'obtiendrai pas.
La mort à mes regards s'eft déjà préfentée;
Tranquille et fans regrets je l'aurais acceptée.
Faut-il que votre haine, ardente à me fauver,
Pour un fort plus affreux m'ait voulu réferver?
N'était-ce pas affez de me joindre à mon père?
Au-delà de la mort étend-on fa colère?

Ecoutez-moi du moins, et fouffrez à vos pieds
Ce malheureux objet de tant d'inimitiés.
Seigneur, au nom des dieux que le parjure offenfe,
Par le ciel qui m'entend, qui fait mon innocence,
Par votre gloire enfin que j'ofe conjurer,
Donnez-moi le trépas fans me déshonorer.

CASSANDRE.

N'en accufez que vous, quand je vous rends juftice;
La honte eft dans le crime et non dans le fupplice.
Levez-vous, et quittez un entretien fâcheux,
Qui redouble ma honte et nous pèfe à tous deux.
Voilà donc le fecret dont vous vouliez m'inftruire?

ARTEMIRE.

Eh! que me fervira, Seigneur, de vous le dire?
J'ignore, en vous parlant, fi la main qui me perd
Dans ce projet affreux vous trahit ou vous fert:
J'ignore fi vous-même, en pourfuivant ma vie,
N'avez point de Pallante armé la calomnie,
Hélas! après deux ans de haine et de malheurs,
Souffrez quelques foupçons qu'excufent vos rigueurs.
Mon cœur même en fecret refufe de les croire;
Vous me déshonorez, et j'aime votre gloire;
Je ne confondrai point Pallante et mon époux;
Je vous refpecte encore en mourant par vos coups.
Je vous plains d'écouter le monftre qui m'accufe,
Et quand vous m'opprimez, c'eft moi qui vous excufe.
Mais fi vous appreniez que Pallante aujourd'hui
M'offrait contre vous-même un criminel appui,
Que Ménas à mes pieds, craignant votre juftice,
D'un heureux fcélérat infortuné complice,
Au nom de ce perfide implorait..... mais, hélas!
Vous détournez les yeux, et ne m'écoutez pas.

CASSANDRE.

Non, je n'écoute point vos lâches impoſtures;
Ceſſez : n'empruntez point le ſecours des parjures:
C'eſt bien aſſez pour moi de tous vos attentats;
Par de nouveaux forfaits ne les défendez pas.
Auſſi-bien c'en eſt fait, votre perte eſt certaine;
Toute plainte eſt frivole, et toute excuſe eſt vaine.

ARTEMIRE.

Hélas! voilà mon cœur, il ne craint point vos coups;
Faites couler mon ſang, barbare, il eſt à vous.
Mais l'hymen dont le nœud nous unit l'un à l'autre,
Tout malheureux qu'il eſt, joint mon honneur au vôtre;
Pourquoi d'un tel affront voulez-vous vous couvrir?
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
Croyez que pour Ménas une flamme adultère....

CASSANDRE.

Si Ménas m'a trahi, Ménas a dû vous plaire.
Votre cœur m'eſt connu mieux que vous ne penſez:
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous me haïſſez.

ARTEMIRE.

Eh bien! connaiſſez donc mon ame toute entière:
Ne cherchez point ailleurs une triſte lumière,
De tous mes attentats je vais vous informer.
Oui, Caſſandre, il eſt vrai, je n'ai pu vous aimer;
Je vous le dis ſans feinte, et cet aveu ſincère
Doit peu vous étonner, et doit peu vous déplaire.
Et quel droit en effet aviez-vous ſur un cœur
Qui ne voyait en vous que ſon perſécuteur?
Vous, qui de tous les miens ennemi ſanguinaire,
Avez juſqu'en mes bras aſſaſſiné mon père;

Vous que je n'ai jamais abordé fans effroi;
Vous dont j'ai vu le bras toujours levé fur moi;
Vous, tyran foupçonneux, dont l'affreufe injuftice
M'a conduite au trépas de fupplice en fupplice.
Je n'ai jamais de vous reçu d'autres bienfaits,
Vous le favez, Caffandre, apprenez mes forfaits.
Avant qu'un nœud fatal à vos lois m'eût foumife,
Pour un autre que vous mon ame était éprife.
J'étouffai dans vos bras un amour trop puiffant;
Je le combats encore, et même en ce moment:
Ne vous en flattez point, ce n'eft pas pour vous plaire.
Vous êtes mon époux, votre gloire m'eft chère,
Mon devoir me fuffit, et ce cœur innocent
Vous a gardé fa foi même en vous haïffant.
J'ai fait plus: ce matin, à la mort condamnée,
J'ai pu brifer les nœuds d'un funefte hyménée;
Je tenais dans mes mains l'empire et votre fort;
Si j'avais dit un mot, on vous donnait la mort.
Vos peuples indignés allaient me reconnaître,
Tout m'en follicitait; je l'aurais dû peut-être;
Du moins, par votre exemple inftruite aux attentats,
J'ai pu rompre des lois que vous ne gardez pas:
J'ai voulu cependant refpecter votre vie,
Je n'ai confidéré ni votre barbarie,
Ni mes périls préfens ni mes périls paffés,
J'ai fauvé mon époux; vous vivez, c'eft affez.
Le temps qui perce enfin la nuit la plus obfcure
Peut-être éclaircira cette horrible aventure;
Et vos yeux recevant une trifte clarté
Verront trop tard un jour luire la vérité.
Vous connaîtrez alors tous les maux que vous faites,
Et vous en frémirez, tout tyran que vous êtes.

Caſſandre perſiſte dans ſa prévention et laiſſe la reine ſeule avec ſa confidente.

ARTEMIRE.

Avec quel artifice, avec quelles noirceurs
Pallante a ſu tramer ce long tiſſu d'horreurs!
Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe extrême.
Quoi! Ménas à mes yeux maſſacré par lui-même,
Vingt conjurés mourans qui n'accuſent que moi;
Ah! c'en eſt trop, Céphiſe, et je pardonne au roi.
Hélas! le roi, ſéduit par ce lâche artifice,
Semble me condamner lui-même avec juſtice.

CEPHISE.

Implorez Philotas, à qui votre vertu
Dès long-temps....

ARTEMIRE.

Juſtes Dieux! quel nom prononces-tu?
Hélas! voilà le comble à mon ſort déplorable,
Philotas m'abandonne et fuit une coupable;
Il déteſte ſa flamme et mes faibles attraits;
Et pour moi tous les cœurs ſont fermés déſormais.

CEPHISE.

Pouvez-vous ſoupçonner qu'un cœur qui vous adore....

ARTEMIRE.

Si Philotas m'aimait, s'il m'eſtimait encore,
Il me verrait, Céphiſe, au péril de ſes jours.
De ma triſte retraite il connaît les détours:
L'amour l'y conduirait, il viendrait m'y défendre;
Il viendrait y braver le courroux de Caſſandre.
Je ne demande point ces preuves de ſa foi;
Qu'il me croie innocente, et c'eſt aſſez pour moi.

CEPHISE.

Ah! Madame, souffrez que je coure lui dire....

ARTEMIRE.

Va, ma chère Céphise, et devant que j'expire,
Dis-lui, s'il en est temps, qu'il ose encor me voir;
Peins-lui mes sentimens, peins-lui mon désespoir.
Si son cœur obstiné rebute ta prière,
S'il réfuse à mes pleurs cette grâce dernière,
Retourne sans tarder dans ces funestes lieux,
Tu recevras mon ame et mes derniers adieux.
Conserve après ma mort une amitié si tendre,
Dans tes fidelles mains daigne amasser ma cendre,
Remets à Philotas ces restes malheureux,
Seuls gages d'un amour trop fatal à tous deux.
Eclaircis à ses yeux ma douloureuse histoire;
Peut-être après ma mort il pourra mieux t'en croire.
Dis-lui que sans regret descendant chez les morts,
Si j'ai pu dans la tombe emporter des remords,
Combattant en secret le feu qui me dévore,
Je ne me reprochais que de l'aimer encore.

ACTE V.

PHILOTAS vient, amené par *Céphise;* l'imposture de *Pallante* l'a séduit.

ARTEMIRE.

Philotas! et c'est vous qui me traitez ainsi?
Mon époux me condamne, et vous, Seigneur, aussi?

Je pardonne à Caſſandre une erreur excuſable;
Nourri dans les forfaits il m'en a cru capable;
Il m'avait offenſée, il devait me haïr;
Il me cherchait un crime afin de m'en punir.
Mais vous, qui, près de moi ſoupirant dans l'Epire,
Avez lu tant de fois dans le cœur d'Artémire;
Vous, de qui la vertu mérita tous mes ſoins;
Vous, qui m'aimiez, hélas! qui le diſiez du moins;
C'eſt vous qui, redoublant ma honte et mon injure,
Du monſtre qui m'accuſe écoutez l'impoſture?
Barbare, vos ſoupçons manquaient à mon malheur.
Ah! lorſque de Pallante éprouvant la fureur,
Combattant malgré moi ma flamme et vos alarmes,
Mon cœur déſeſpéré réſiſtait à vos larmes,
Et trop faible, en effet, contre un charme ſi doux,
Cherchait dans le trépas des armes contre vous;
Hélas! qui m'aurait dit que dans cette journée
Ma vertu par vous-même eût été ſoupçonnée?
J'ai cru mieux vous connaître, et n'ai pas dû penſer
Qu'entre Pallante et moi vous puſſiez balancer.
Pardonnez-moi, grands Dieux, qui m'avez condamnée!
De l'univers entier je meurs abandonnée;
Ma mort, dans le tombeau cachant la vérité,
Fera paſſer ma honte à la poſtérité.
Toutefois, dans l'horreur d'un ſi cruel ſupplice,
Si du moins Philotas m'avait rendu juſtice,
S'il pouvait m'eſtimer et me plaindre en ſecret,
Je ſens que je mourrais avec moins de regret.

Philotas, convaincu de l'innocence de la reine, veut s'armer pour la défendre.

ARTEMIRE.

Non, demeurez, Seigneur.
J'aime mieux vos regrets qu'une audace inutile;
Innocente à vos yeux je périrai tranquille;
Et le fort qui m'attend pourra me fembler doux,
Puifqu'il me punira de n'être point à vous.
Adieu, le temps approche où l'on veut que j'expire;
Adieu; n'oubliez point l'innocente Artémire.
Que fon nom vous foit cher, elle l'a mérité;
A fon honneur flétri rendez la pureté,
Et que malgré l'horreur d'une tache fi noire,
Vos larmes quelquefois honorent fa mémoire.

Philotas fort. *Artémire* refte feule. On vient la chercher pour la conduire à la mort; mais les amis de *Philotas* l'arrachent des mains de fes gardes. Elle apprend que *Philotas* a foulevé le peuple, qu'il combat contre *Caffandre.*

ARTEMIRE.

Dieux, dont la main fur moi fans ceffe appefantie
Me promène à fon gré de la mort à la vie,
Dieux puiffans, fur moi feule étendez votre bras!
Rendez-moi mon fupplice et fauvez Philotas;
Eteignez dans mon fang une ardeur infidelle:
Plus fon péril eft grand, plus je fuis criminelle.
Viens, Caffandre, il eft temps: viens, frappe, venge-toi:
Je te pardonne tout, et n'immole que moi.

Philotas lui apprend que *Pallante* eft tué, et qu'il a fait en expirant l'aveu de la trame odieufe qu'il avait tiffue pour fe venger des mépris de la reine,

dont il a déclaré l'innocence ; que le roi a été détrompé, mais trop tard. Ce prince a reçu dans le combat une bleſſure mortelle.

Dans la ſcène dernière *Caſſandre* mourant ſe fait apporter près d'*Artémire*. Il eſt accompagné d'*Hipparque* et de ſes officiers. Il rend hommage en leur préſence aux vertus de la reine. Il déclare qu'il lui avait ôté l'honneur ſur les délations d'un monſtre que le ciel a puni, et qui connaiſſait trop bien le caractère ſoupçonneux et jaloux de ſon maître, et ſon penchant à la cruauté.

Caſſandre pardonne à *Philotas*, dont il connaît les grandes qualités, et veut engager *Artémire* à ſe donner à lui. Il les conjure de lui pardonner ſes injuſtices en faveur de ſes remords, et de ne le regarder que comme une déplorable victime de la calomnie ; il expie, dit-il, par la mort qu'il a méritée, tous les crimes dont il a ſouillé ſa vie.

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 6 mars 1724.

Revue et corrigée par l'auteur en 1762.

PREFACE

DE LA PREMIERE EDITION.

Je ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre et méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière : ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairément ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force et d'harmonie, si l'on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poësie, que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, et sur lequel on raisonne si mal et si inutilement depuis la mort de M. *Despréaux*.

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, et celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'est-à-dire, l'homme de la terre qui, après *Virgile*, a le mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui

fuffirent à peine pour écrire fa *Phèdre*. *Pradon* fe vante d'avoir compofé la fienne en moins de trois mois. Comme le fuccès paffager des repréfentations d'une tragédie ne dépend point du ftyle, mais des acteurs et des fituations, il arriva que les deux *Phèdres* femblèrent d'abord avoir une égale deftinée; mais l'impreffion régla bientôt le rang de l'une et de l'autre. *Pradon*, felon la coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface infolente, dans laquelle il traitait fes critiques de malhonnêtes gens; fa pièce, tant vantée par fa cabale et par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite; et fans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a compofé une.

Mais d'ou vient enfin cette diftance fi prodigieufe entre ces deux ouvrages? La conduite en eft à peu-près la même; *Phèdre* eft mourante dans l'une et dans l'autre. *Théfee* eft abfent dans les premiers actes : il paffe pour avoir été aux enfers avec *Pirythoüs*. *Hippolyte*, fon fils, veut quitter Trézène; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare fa paffion à *Aricie*, et reçoit avec horreur celle de *Phèdre*: il meurt du même genre de mort, et fon gouverneur fait le récit de fa mort. Il y a plus : les perfonnages des deux pièces fe trouvant dans les mêmes fituations, difent prefque les mêmes chofes; mais c'eft là qu'on diftingue le

grand homme, et le mauvais poëte. C'eſt lorſque *Racine* et *Pradon* penſent de même, qu'ils ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible ; dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*, M. *Racine* fait ainſi parler *Hippolyte*.

Moi qui contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-temps inſulté ;
Qui, des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages ;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois, honteux, déſeſpéré,
Portant par-tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve ;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune,
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon*.

Aſſez et trop long-temps, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour et j'adorai Diane.

Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaffer dans nos forêts les lions et les ours.
Mais un foin plus preffant m'occupe et m'embarraffe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaffe;
Elle fit autrefois mes plaifirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eft que pour penfer à vous.

On ne faurait lire ces deux pièces de comparaifon, fans admirer l'une et fans rire de l'autre. C'eft pourtant dans toutes les deux le même fonds de fentiment et de penfées; car, quand il s'agit de faire parler les paffions, tous les hommes ont prefque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diftingue l'homme d'efprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'efprit, et le poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir fon génie, et polir autant que lui fes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui, né avec des talens fi faibles, et accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail affidu les défauts de mes ouvrages? Je fens avec déplaifir toutes les fautes qui font dans la contexture de cette pièce, auffi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, fi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiffé beaucoup. Dans tous

les

les arts il y a un terme, par de-là lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent ; on voit la perfection au de-là de ſoi, et on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce : les lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite ſur le choix du ſujet de Mariamne. Comme le génie des Français eſt de ſaiſir vivement le côté ridicule des choſes les plus ſérieuſes, on diſait que le ſujet de Mariamne n'était autre choſe qu'*un vieux mari amoureux et brutal, à qui ſa femme refuſe avec aigreur le devoir conjugal* ; et on ajoutait qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je ſupplie qu'on faſſe avec moi quelques réflexions ſur ce préjugé.

Les pièces tragiques ſont fondées, ou ſur les intérêts de toute une nation, ou ſur les intérêts particuliers de quelques princes. De ce premier genre, ſont l'Iphigénie en Aulide, où la Gréce aſſemblée demande le ſang de la fille d'*Agamemnon* : les Horaces, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome : l'Oedipe, où le ſalut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus*. Du ſecond genre, ſont Britannicus, Phèdre, Mithridate, &c.

Dans ces trois dernières, tout l'intérêt eſt renfermé dans la famille du héros de la pièce : tout roule ſur des paſſions que des bourgeois reſſentent comme les princes ; et l'intrigue de ces ouvrages eſt auſſi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, *Mithridate n'eſt qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille : ſes deux fils en ſont amoureux auſſi ; et il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour découvrir celui des deux qui eſt aimé. Phèdre eſt une belle-mère, qui, enhardie par une intrigante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs. Néron eſt un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, et qui ſe cache derrière une tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa maîtreſſe.* Voilà des ſujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine*. Auſſi, l'intrigue de l'Avare eſt-elle préciſément la même que celle de Mithridate. *Harpagon* et le roi de Pont ſont deux vieillards amoureux ; l'un et l'autre ont leur fils pour rival ; l'un et l'autre ſe ſervent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui eſt entre leur fils et leur maîtreſſe ; et les deux pièces finiſſent par le mariage du jeune homme.

Molière et *Racine* ont également réuſſi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amuſé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a

attendri, a effrayé, a fait verſer des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare: *Racine* a repréſenté les faibleſſes d'un grand roi, et les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Wateau* et à *le Brun :* l'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière et effrénée, autour d'une table ruſtique où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré régneront; l'autre peindra les noces de *Thétis* et de *Pélée*, les feſtins des dieux, leur joie majeſtueuſe: et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à Mariamne. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur ſont de petits objets, comiques par eux-mêmes. Mais un roi, à qui la terre a donné le nom de *Grand*, éperdument amoureux de la plus belle femme de l'univers; la paſſion furieuſe de ce roi ſi fameux par ſes vertus et par ſes crimes; ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens; ce paſſage ſi continuel et ſi rapide de l'amour à la haine, et de la haine à l'amour; l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres; la ſituation cruelle d'une princeſſe, dont la vertu et la beauté ſont célèbres encore dans le monde;

qui avait vu ſon père et ſon frère livrés à la mort par ſon mari, et qui, pour comble de douleur, ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille : quel champ ! quelle carrière pour un autre génie que le mien ! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie ? C'eſt là ſur-tout que, *ſelon ce qu'on peut être, les choſes changent de nom.*

FRAGMENT
DE LA PREFACE
DE L'EDITION DE 1730.

LA destinée de cette pièce a été extraordinaire. Elle fut jouée pour la première fois en 1724, et fut si mal reçue, qu'à peine put-elle être achevée. Elle fut rejouée en 1725 avec quelques changemens, et fut reçue alors avec une extrême indulgence.

J'avoue avec sincérité qu'elle méritait le mauvais accueil que lui fit d'abord le public; et je supplie qu'on me permette d'entrer sur cela dans un détail qui, peut-être, ne sera pas inutile à ceux qui voudront courir la carrière épineuse du théâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé. Il verront les écueils où j'ai échoué; ce n'est que par-là que je puis leur être utile.

Une des premières règles est de peindre les héros connus tels qu'ils ont été, ou plutôt tels que le public les imagine; car il est bien plus aisé de mener les hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

> *Sit Medea ferox, invictaque; flebilis Ino;*
> *Perfidus Ixion; Io vaga; tristis Orestes*, &c.

Fondé sur ces principes, et entraîné par la complaisance respectueuse que j'ai toujours eue pour des personnes qui m'honorent de leur amitié et de leurs conseils, je résolus de m'assujettir entièrement à l'idée que les hommes ont depuis long-temps de

Mariamne et d'*Hérode*, et je ne ſongeai qu'à les peindre fidèlement d'après le portrait que chacun s'en eſt fait dans ſon imagination.

Ainſi *Hérode* parut dans cette pièce cruel et politique ; tyran de ſes ſujets, de ſa famille, de ſa femme ; plein d'amour pour *Mariamne*, mais plein d'un amour barbare qui ne lui inſpirait pas le moindre repentir de ſes fureurs. Je ne donnai à *Mariamne* d'autres ſentimens qu'un orgueil imprudent, et qu'une haine inflexible pour ſon mari. Et enfin, dans la vue de me conformer aux opinions reçues, je ménageai une entrevue entre *Hérode* et *Varus*, dans laquelle je fis parler ce préteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectaient avec les rois.

Qu'arriva-t-il de tout cet arrangement ? *Mariamne* intraitable n'intéreſſa point : *Hérode*, n'étant que criminel, révolta : et ſon entretien avec *Varus* le rendit mépriſable. J'étais à la première repréſentation : je m'aperçus dès le moment où *Hérode* parut, qu'il était impoſſible que la pièce eût du ſuccès ; et je compris que je m'étais égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je ſentis qu'il eſt des occaſions où la première règle eſt de s'écarter des règles preſcrites, et que (comme le dit M. *Paſcal* ſur un ſujet plus ſérieux) les vérités ſe ſuccèdent du pour au contre à meſure qu'on a plus de lumières.

Il eſt vrai qu'il faut peindre les héros tels qu'ils ont été ; mais il eſt encore plus vrai qu'il faut adoucir les caractères déſagréables ; qu'il faut ſonger au public pour qui l'on écrit, encore plus qu'aux héros que l'on fait paraître ; et qu'on doit imiter

les peintres habiles qui embelliſſent en conſervant la reſſemblance.

Pour qu'*Hérode* reſſemblât, il était néceſſaire qu'il excitât l'indignation ; mais pour plaire il devait émouvoir la pitié. Il fallait que l'on déteſtât ſes crimes, que l'on plaignît ſa paſſion, qu'on aimât ſes remords ; et que ces mouvemens ſi violens, ſi ſubits, ſi contraires, qui font le caractère d'*Hérode*, paſſaſſent rapidement tour à tour dans l'ame du ſpectateur.

Si l'on veut ſuivre l'hiſtoire, *Mariamne* doit haïr *Hérode* et l'accabler de reproches ; mais ſi l'on veut que *Mariamne* intéreſſe, ſes reproches doivent faire eſpérer une réconciliation : ſa haine ne doit pas paraître toujours inflexible. Par-là le ſpectateur eſt attendri, et l'hiſtoire n'eſt point entièrement démentie.

Enfin je crois que *Varus* ne doit point du tout voir *Hérode* : et en voici les raiſons. S'il parle à ce prince avec hauteur et avec colère, il l'humilie; et il ne faut point avilir un perſonnage qui doit intéreſſer. S'il lui parle avec politeſſe, ce n'eſt qu'une ſcène de complimens, qui ferait d'autant plus froide qu'elle ſerait inutile. Que ſi *Hérode* répond en juſtifiant ſes cruautés, il dément la douleur et les remords dont il eſt pénétré en arrivant ; s'il avoue à *Varus* cette douleur et ce repentir, qu'il ne peut en effet cacher à perſonne, alors il n'eſt plus permis au vertueux *Varus* de contribuer à la fuite de *Mariamne*, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, *Hérode* ne peut faire qu'un très-méchant perſonnage avec l'amant de ſa femme; et il ne faut jamais faire

rencontrer enſemble ſur la ſcène, des acteurs principaux qui n'ont rien d'intéreſſant à ſe dire.

La mort de *Mariamne* qui, à la première repréſentation, était empoiſonnée et expirait ſur le théâtre, acheva de révolter les ſpectateurs; ſoit que le public ne pardonne rien, lorſqu'une fois il eſt mécontent; ſoit qu'en effet il eût raiſon de condamner cette invention qui était une faute contre l'hiſtoire, faute qui, peut-être, n'était rachetée par aucune beauté.

J'aurais pu ne me pas rendre ſur ce dernier article, et j'avoue que c'eſt contre mon goût que j'ai mis la mort de *Mariamne* en récit, au lieu de la mettre en action; mais je n'ai voulu combatre en rien le goût du public. C'eſt pour lui et non pour moi que j'écris; ce ſont ſes ſentimens et non les miens que je dois ſuivre.

Cette docilité raiſonnable, ces efforts que j'ai faits pour rendre intéreſſant un ſujet qui avait paru ſi ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué; et ont enfin trouvé grâce devant des juges prévenus contre la pièce. (*a*)

(*a*) On trouvera, à la fin de Mariamne, les ſcènes que l'auteur a cru devoir ſacrifier. En 1762, il ſubſtitua au rôle de *Varus* celui de *Sohême*, prince de la famille des *Aſmonéens*; et *Ammon*, confident de *Sohême*, remplace *Albin*, confident de *Varus*. On a conſervé dans les variantes les rôles de *Varus* et d'*Albin*; mais il a été impoſſible de retrouver le premier dénouement.

A la première repréſentation, dans le moment où *Mariamne* tenait la coupe et prenait le poiſon, le parterre cria *la reine boit*. C'était juſtement la veille de la fête des rois: la pièce fut interrompue; l'on n'entendit point une ſcène très-pathétique entre *Hérode* et *Mariamne* mourante; du moins c'eſt le jugement que nous en avons entendu porter à ceux qui avaient entendu cette ſcène avant les repréſentations.

M. de *Voltaire* a changé le perſonnage de *Varus ;* parce que ſa défaite et ſa mort en Germanie ſont trop connues pour que l'on puiſſe ſuppoſer, même dans la tragédie, qu'il ait été tué en Judee : parce qu'un préteur romain n'aurait pas excité une ſédition dans Jéruſalem ; il eût défendu à *Hérode*, au nom de *Céſar*, d'attenter à la vie de ſa femme, et *Hérode* eût obéi : parce qu'un romain amoureux d'une reine ne peut intéreſſer, à moins que le ſacrifice de ſa paſſion ne ſoit comme dans Bérénice le ſujet de la pièce : enfin parce qu'il fallait ou avilir *Hérode* devant *Varus*, ou s'écarter des mœurs connues de ce ſiècle. Perſonne n'ignore combien les rois alliés, ou plutôt ſujets de Rome, étaient petits auprès des généraux romains envoyés dans les provinces.

M. de *Voltaire* avait projeté une édition corrigée de ſes ouvrages dramatiques, et il voulait diſtinguer les pièces qu'il regardait comme propres au théâtre, de celles qu'il ne croyait faites que pour être lues. Mais il n'appartenait qu'à lui de faire ce choix.

Voici la note qu'il avait placée à la tête de Mariamne.

» Les gens de lettres qui ont préſidé à cette édition, ont cru devoir
» rejeter cette tragédie parmi les pièces de l'auteur qui ne ſont pas repré-
» ſentées ſur le théâtre de Paris, et qui ne ſont pour la plupart que des
» pièces de ſociété ; Mariamne fut compoſée dans le temps de la nouveauté
» d'Oedipe : il ne l'a jamais regardée que comme une déclamation. »

P E R S O N N A G E S.

HERODE, roi de Paleſtine.

MARIAMNE, femme d'*Hérode.*

SALOME, ſœur d'*Hérode.*

SOHEME, prince de la race des Aſmonéens.

MAZAEL, } miniſtres d'*Hérode.*
IDAMAS, }

NARBAS, ancien officier des rois Aſmonéens.

AMMON, confident de *Sohême.*

ELISE, confidente de *Mariamne.*

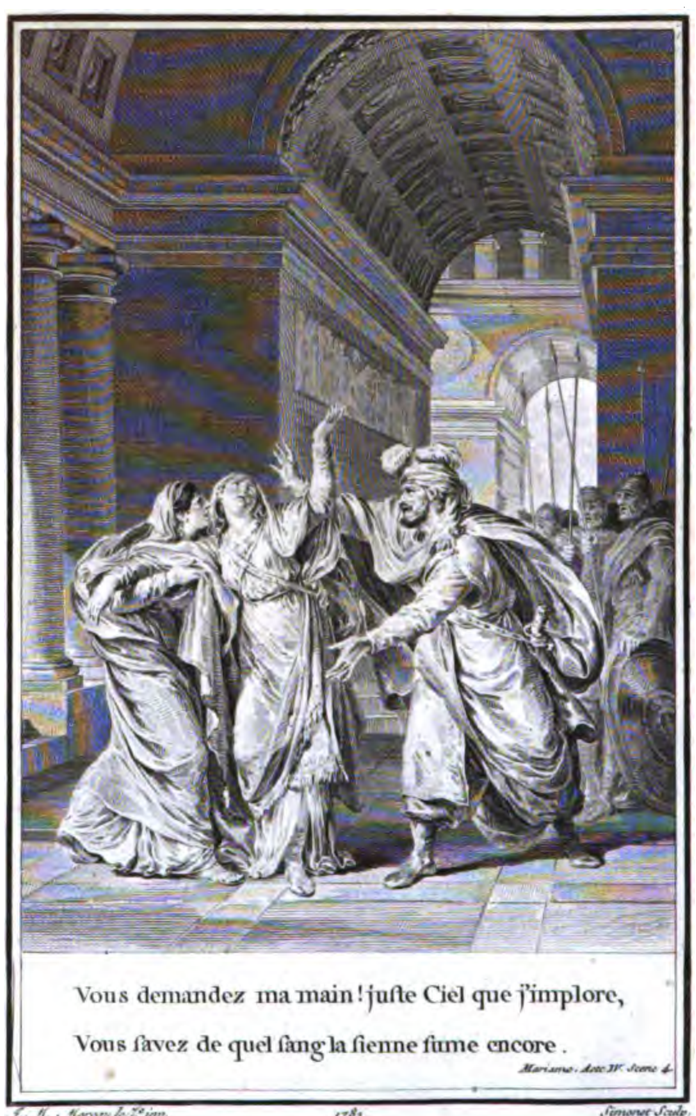
Un garde d'*Hérode*, parlant.

Suite d'*Hérode.*

Suite de *Sohême.*

Une ſuivante de *Mariamne*, perſonnage muet.

La ſcène eſt à Jéruſalem dans le palais d'Hérode.



Vous demandez ma main! juſte Ciel que j'implore,

Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

Mariamne. Acte IV. Scene 4.

J. M. Moreau le J.e inv. 1781 *Simonet Sculp.*

MARIAMNE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Jusques à son retour est du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, et repassé soudain,
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.
Madame, il était temps que du moins ma présence
Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déjà dans ses Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ses rois, toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage était abandonné;
Et que la reine, assise au rang de ses ancêtres,
Ferait régner sur nous le sang de nos grands prêtres.
Je l'avoue à regret : j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, et son nom précieux.

La Judée aime encore avec idolâtrie
Le ſang de ces héros dont elle tient la vie;
Sa beauté, ſa naiſſance, et ſur-tout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs:
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé:
Mais j'ai parlé, Madame, et ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance;
Son nom ſeul a par-tout répandu la terreur;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazaël, il eſt vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples et moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir, dont à peine on me voyait jouir,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe et va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, et ſon bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe et je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh! que deviendrons-nous,
Quand la reine à ſes pieds reverra ſon époux?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un roi ſéduit nous fut toujours fatale:
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée;
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.

Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Hérode impérieux tyrans?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode et de la reine unit la deſtinée,
L'amour prodigieux dont ce prince eſt épris
Se nourrit par la haine et croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce monarque inflexible
Dépoſer à ſes pieds ſa majeſté terrible,
Et chercher dans ſes yeux irrités ou diſtraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, ſoupirer et ſe plaindre;
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre;
Cruel dans ſon amour, ſoumis dans ſes fureurs;
Eſclave en ſon palais, héros par-tout ailleurs.
Que dis-je! en puniſſant une ingrate famille,
Fumant du ſang du père, il adorait la fille:
Le fer encor ſanglant, et que vous excitiez,
Etait levé ſur elle et tombait à ſes pieds.

MAZAEL.

Mais ſongez que dans Rome, éloigné de ſa vue,
Sa chaîne de ſi loin ſemble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, ſon retour en reſſerre les nœuds,
Et ſes trompeurs appas ſont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à ſoi-même inhumaine,
Toujours de ſon époux a recherché la haine:
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.

Hérode en tous les temps, fombre, chagrin, jaloux,
Contre fon amour même aura befoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte et je fuis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Afcalon vous êtes attendue;
Une retraite illuftre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aifément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater fur nos têtes.
Sohême eft d'Afcalon paifible fouverain,
Reconnu, protégé par le peuple romain,
Indépendant d'Hérode, et cher à fa province;
Il fait penfer en fage et gouverner en prince:
Je n'aperçois pour vous que des deftins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur et mon ignominie:
Mariamne en tout temps empoifonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère?
Lui, dont l'efprit rigide et la fageffe auftère
Parut tant méprifer ces folles paffions,
De nos vains courtifans vaines illufions!
Au roi fon allié ferait-il cette offenfe?

SALOME.

Croyez qu'avec la reine il eft d'intelligence.

MAZAEL.

Le fang et l'amitié les uniffent tous deux ;
Mais je n'ai jamais vu. . . .

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux !
Sur mon malheur nouveau je fuis trop éclairée :
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême et fes difcours glacés,
M'ont expliqué ma honte et m'ont inftruite affez.

MAZAEL.

Vous penfez en effet qu'une femme févère,
Qui pleure encore ici fon aïeul et fon frère,
Et dont l'efprit hautain qu'aigriffent fes malheurs,
Se nourrit d'amertume et vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funefte avantage
D'enlever un amant qui fous vos lois s'engage !
L'amour eft-il connu de fon fuperbe cœur ?

SALOME.

Elle l'infpire au moins, et c'eft-là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieufe
Par excès de fierté femble être vertueufe :
A vivre fans reproche elle a mis fon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil fi vanté trouve enfin fon écueil.
Que m'importe, après tout, que fon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie ;
Ou qu'exerçant fur lui fon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens fans même le vouloir ?
Qu'elle chériffe ou non le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il fuffit ; fa fierté s'en élève ;

Ma honte fait sa gloire; elle a dans mes douleurs,
Le plaisir insultant de jouir de mes pleurs.
Enfin c'est trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient : allez, mon sort va s'éclaircir.

SCENE II.

SALOME, SOHEME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'est point né pour trahir,
Et le mien n'est pas fait pour souffrir qu'on l'abuse.
Le roi revient enfin : vous n'avez plus d'excuse.
Ne consultez ici que vos seuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos sentimens secrets.
Parlez : je ne crains point l'aveu d'une inconstance,
Dont je mépriserais la vaine et faible offense.
Je ne sais point descendre à des transports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte est pour vous.

SOHEME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du roi;
Il a voulu, Madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine :
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste :
Je ne crains point Hérode, et l'empereur est juste.

Mais

Mais je ne puis fouffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un roi dont je fuis mécontent.
D'ailleurs vous connaiffez cette cour orageufe;
Sa famille avec lui fut.toujours malheureufe;
De tout ce qui l'approche il craint des trahifons:
Son cœur de toutes parts eft ouvert aux foupçons.
Au frère de la reine il en coûta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut fuivie.
Mariamne a vécu, dans ce trifte féjour,
Entre la barbarie et les tranfports d'amour;
Tantôt fous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée;
Craignant et fon époux, et de vils délateurs,
De leur malheureux roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle!

SOHEME.

Ignorez-vous, Princeffe,
Que fon fang eft le mien, que fon fort m'intéreffe?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHEME.

Apprenez encor plus:
J'ai craint long-temps pour elle, et je ne tremble plus.
Hérode chérira le fang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'empereur fon maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, et votre frère et vous;
Je pars. Ne penfez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre et loin de vous m'entraîne;

Je renonce à la fois à ce prince, à fa cour,
A tout engagement, et fur-tout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon efprit fincère :
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux ni dépit;
J'en favais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il eft vrai, Seigneur, a vu des crimes;
Il en eft quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des temps fe laiffent emporter;
Que la vertu répare, et qu'il faut refpecter.
Il en eft de plus bas, et de qui la faibleffe
Se pare arrogamment du nom de la fageffe.
Vous m'entendez peut-être ? En vain vous déguifez
Pour qui je fuis trahie, et qui vous féduifez;
Votre fauffe vertu ne m'a jamais trompée.
De votre changement mon ame eft peu frappée;
Mais fi de ce palais, qui vous femble odieux,
Les orages paffés ont indigné vos yeux;
Craignez d'en exciter qui vous fuivraient, peut-être,
Jufqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(*elle fort.*)

SCENE III.

SOHEME, AMMON.

SOHEME.

Ou tendait ce difcours? que veut-elle? et pourquoi
Penfe-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je foupire! et que, pour Mariamne,
Mon auftère amitié ne foit qu'un feu profane!
Aux faibleffes d'amour, moi, j'irais me livrer,
Lorfque de tant d'attraits je cours me féparer!

AMMON.

Salome eft outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jaloufie éclaire, et l'amour fe décele.

SOHEME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs:
La fecte dont je fuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Efféniens, ftoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, et nous aux paffions.
Je n'ai point, grâce au ciel, à rougir de moi-même:
Le fang unit de près Mariamne et Sohême;
Je la voyais gémir fous un affreux pouvoir,
J'ai voulu la fervir, j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur et jufte et magnanime,
Il fe plaît à venger la vertu qu'on opprime;

Puiffiez-vous écouter, dans cette affreufe cour,
Votre noble pitié plutôt que votre amour!

SOHEME.

Ah! faut-il donc l'aimer pour prendre fa défenfe?
Qui n'aurait comme moi chéri fon innocence?
Quel cœur indifférent n'irait à fon fecours?
Et qui pour la fauver n'eût prodigué fes jours?
Ami, mon cœur eft pur, et tu connais mon zèle;
Je n'habitais ces lieux que pour veiller fur elle.
Quand Hérode partit incertain de fon fort,
Quand il chercha dans Rome ou le fceptre ou la mort;
Plein de fa paffion forcenée et jaloufe,
Il tremblait qu'après lui fa malheureufe époufe,
Du trône defcendue, efclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe, à tous deux préparée,
Enfermât avec lui cette époufe adorée.
Phérore fut chargé du miniftère affreux
D'immoler cet objet de fes horribles feux.
Phérore m'inftruifit de ces ordres coupables:
J'ai veillé fur des jours fi chers, fi déplorables:
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et fur-tout à fes yeux dérobant fon danger.
J'ai voulu la fervir fans lui caufer d'alarmes,
Ses malheurs me touchaient encor plus que fes charmes.
L'amour ne règne point fur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'eft moi qui l'ai dompté:
Et plein du noble feu que fa vertu m'infpire,
J'ai voulu la venger, et non pas la féduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains;
Le fceptre de Judée eft remis en fes mains;

Il revient triomphant fur ce fanglant théâtre ;
Il revole à l'objet dont il eft idolâtre,
Qu'il opprima fouvent, qu'il adora toujours;
Leurs défaftres communs ont terminé leur cours.
Un nouveau jour va luire à cette cour affreufe :
Je n'ai plus qu'à partir, — Mariamne eft heureufe.
Je ne la verrai plus : — mais à d'autres attraits
Mon cœur, mon trifte cœur eft fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eft horrible et funefte;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le refte.
La retraite a pour moi des charmes affez grands;
J'y vivrai vertueux, loin des yeux des tyrans :
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune et maître de moi-même.

SCENE IV.

SOHEME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la reine, en proie à fes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, et d'y calmer la crainte
Dont pour fa fille encore elle a reçu l'atteinte.

SOHEME.

Quelle horreur jetez-vous dans mon cœur étonné?

ELISE.

Elle a fu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les foins de Salome elle en eft informée.

SOHEME.

Ainfi cette ennemie, au trouble accoutumée,

Par ces troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir.
Quelle odieuſe cour et combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois ſon époux et ſon fils ;
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle ;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas. —
— Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage ;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ce nouveau coup porté, ce terrible myftère
Dont vous faites inftruire et la fille et la mère,
Ce fecret révélé, cet ordre fi cruel
Eft déformais le fceau d'un divorce éternel.
Le roi ne croira point que pour votre ennemie,
Sa confiance en vous foit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans fes perplexités
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous feule aurez fait naître et le calme et l'orage.
Divifez pour régner; c'eft-là votre partage.

SALOME.

Que fert la politique où manque le pouvoir?
Tous mes foins m'ont trahi, tout fait mon défefpoir.
Le roi m'écrit: il veut, par fa lettre fatale,
Que fa fœur fe rabaiffe aux pieds de fa rivale.
J'efpérais de Sohême un noble et sûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler fur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice.
Je vois qu'il eft des temps où tout l'effort humain
Tombe fous la fortune et fe débat en vain,

Où la prudence échoue, où l'art nuit à foi-même;
Et je fens ce pouvoir invincible et fuprême,
Qui fe joue à fon gré, dans nos climats voifins,
De leurs fables mouvans comme de nos deftins.

MAZAEL.

Obéiffez au roi, cédez à la tempête;
Sous fes coups paffagers il faut courber la tête.
Le temps peut tout changer.

SALOME.

Trop vains foulagemens!
Malheureux qui n'attend fon bonheur que du temps!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuie,
Et tu vois cependant les affronts que j'effuie!

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre jufte courroux
Ne craint plus Mariamne, et n'en eft plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eft vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en eft-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux fecrets, et de lâches amis?
Il faut que je combatte et ma chute prochaine,
Et cet affront fecret, et la publique haine.
Déjà, de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma difgrâce infulte avec fureur.
Je verrai tout plier fous fa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipfés devant elle.
Mais c'eft peu que fa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va fignaler ma chute et fon crédit.
Je ne me flatte point: je fais comme en fa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace:

Ce n'eſt qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et ſon juſte courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuyer ſes hauteurs,
Et la féliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

Je viens auprès de vous partager votre joie :
Rome me rend un frère et vous rend un époux
Couronné, tout-puiſſant, et digne enfin de vous.
Ses triomphes paſſés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de Grand, dont l'univers l'honore,
Les droits du ſénat même à ſes ſoins confiés,
Sont autant de préſens qu'il va mettre à vos pieds.
Poſſédez déſormais ſon ame et ſon Empire,
C'eſt ce qu'à vos vertus mon amitié déſire ;
Et je vais par mes ſoins ſerrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur et le ſien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous ni n'attends ce ſervice :
Je vous connais, Madame, et je vous rends juſtice.

Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime et votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, et je vous les pardonne,
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois, après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, et l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déjà dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazaël.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu, ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, et vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au roi les ſecrets de mon ame;

Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie :
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encore à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache et qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah ! c'en eſt trop enfin : vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir :
Vous me voyez tout perdre et croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

Ah ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encore eſt peut-être étendue ;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appelez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,
Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Long-temps de vos tyrans contint la cruauté,

Sohême va partir, nul efpoir ne vous refte.
Augufte à votre époux laiffe un pouvoir funefte.
Qui fait dans quels deffeins il revient aujourd'hui?
Tout, jufqu'à fon amour, eft à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; fa fombre jaloufie
Au-delà du tombeau portait fa frénéfie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diffimuler.
La vertu fans prudence, hélas! eft dangereufe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eft vrai, fut trop impérieufe.
Je n'ai point connu l'art, et j'en avais befoin.
De mon fort à Sohême abandonnons le foin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eft hardi, je frémis de la fuite.
Faites venir Sohême. (*Elife fort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains apaifez les combats.
Vos vertus, votre zèle et votre expérience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous eft connu, vous favez mes deffeins,
Et les maux que j'éprouve, et les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au défefpoir réduite,
Me preffer en pleurant d'accompagner fa fuite.

Son efprit accablé d'une jufte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du fang de fa famille,
Venir à fes yeux même affaffiner fa fille.
Elle veut à mes fils, menacés du tombeau,
Donner Céfar pour père, et Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eft protégée;
Rome eft le tribunal où la terre eft jugée.
Je vais me préfenter aux rois des fouverains.
Je fais qu'il eft permis de fuir fes affaffins,
Que c'eft le feul parti que le deftin me laiffe.
Toutefois en fecret, foit vertu, foit faibleffe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injufte qu'il eft, la vertu vous l'infpire.
Ce cœur indépendant des outrages du fort,
Craint l'ombre d'une faute, et ne craint point la mort.
Banniffez toutefois ces alarmes fecrètes :
Ouvrez les yeux, Madame, et voyez où vous êtes.
C'eft là que, répandu par les mains d'un époux,
Le fang de votre père a rejailli fur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher fa vie;
En vain de fon trépas le roi fe juftifie;
En vain Céfar trompé l'en abfout aujourd'hui;
L'Orient révolté n'en accufe que lui.
Regardez, confultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le fang de votre père,
La cruauté du roi, la haine de fa fœur,
Et (ce que je ne puis prononcer fans horreur,

Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
  Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas;
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi long-temps vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déjà ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte;
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race?
Il eſt temps déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt temps d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, et l'exemple des crimes.
  Nourri dans ce palais, près des rois vos aïeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez, dans Rome même,
Implorer du ſénat la juſtice ſuprême,
Remettre de vos fils la fortune en ſa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu ſi pure aille étonner Auguſte.
Si l'on vante à bon droit ſon règne heureux et juſte,
Si la terre avec joie embraſſe ſes genoux,
S'il mérite ſa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'eſt plus temps que mon cœur délibère;
Je cède à vos conſeils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au ſort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez: quand la nuit ſombre
Dans ces lieux criminels aura porté ſon ombre,
Qu'au fond de ce palais on me vienne avertir:
On le veut, il le faut, je ſuis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE.

SOHEME.

Je viens m'offrir, Madame, à votre ordre ſuprême.
Vos volontés pour moi ſont les lois du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends; parlez, et j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, et dans mon infortune
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de ſolliciter par d'inutiles vœux
Les ſecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lorſqu'Hérode attendait le trône ou l'eſclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le ſuffrage;
Malgré ſes cruautés, malgré mon déſeſpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai ſuivi mon devoir.
J'ai ſervi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;

Il faut que je dérobe à d'inhumaines lois
Les reſtes malheureux du pur ſang de nos rois.
J'aurais dû dès long-temps, loin d'un lieu ſi coupable,
Demander au ſénat un aſile honorable :
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre et les ravages
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Auguſte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand ſes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieuſe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureuſe.
Du haut du Capitole il juge tous les rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ſes bontés plus juſtement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui
Du bout de l'univers implorer ſon appui ?
Pour conſerver le fils, pour conſoler la mère,
Pour finir tous mes maux c'eſt en vous que j'eſpère :
Je m'adreſſe à vous ſeul, à vous, à ce grand cœur,
De la ſimple vertu généreux protecteur :
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien! que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards et de ce long ſilence ?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHEME.

Non, ... je reſpecte trop vos ordres abſolus.

Mes

Mes gardes vous fuivront jufque dans l'Italie;
Difpofez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le roi; rompez vos nœuds infortunés :
Il eft affez puni, fi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grâce à fon injuftice;
Et je fens qu'il n'eft point de fi cruel fupplice...
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon fecret.
J'ai parlé, c'en eft fait : mais malgré ma faibleffe,
Songez que mon refpect égale ma tendreffe.
Sohême en vous aimant, ne veut que vous fervir,
Adorer vos vertus, vous venger et mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, et j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts vous chériffiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé fur mes jours,
J'ai cru qu'à fa pitié je devais fon fecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,
Ni que dans mes périls il me fallût jamais
Rougir de vos bontés, et craindre vos bienfaits.
Ne penfez pas pourtant qu'un difcours qui m'offenfe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiffance :
Tout efpoir m'eft ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublîrai votre flamme, et non pas vos vertus.
Je ne peux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui jufqu'à ce moment mérita mon eftime;
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, et je vous fuis pour vous la conferver.

SOHEME.

Arrêtez, et fachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eft feule écoutée;

A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſacrifîrai tout. Mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encore un reſte de puiſſance;
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois: d'indignes paſſions.
Ne doivent point ſouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expoſe:
Vous courez à la mort, et j'en ſerai la cauſe.
Comment puis-je vous ſuivre? et comment demeurer?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHEMÉ.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ſes alarmes,
Du péril qui vous preſſe, et non de mon danger.
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager:
Il eſt roi, je le ſais; mais Céſar eſt ſon juge.
Tout vous menace ici, Rome eſt votre refuge;
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux;

Que le ſang de nos rois nous unit l'un et l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : et dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur et le devoir.

SOHEME.

C'eſt eux que j'en atteſte ; ils ſont tous trois mes guides ;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHEME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

Le temps eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive :
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déjà par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent ;
Les palmes dans les mains, nos pontifes l'attendent ;
Idamas le devance, et vous le connaiſſez.

SOHEME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la reine eſt demeuré fidèle,
Qui, ſage courtiſan d'un roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, et prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, et, le cœur plein d'alarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.
La reine flotte, héſite, et partira trop tard.

C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie;
Vous avez dans vos mains la fortune et la vie
De l'objet le plus rare et le plus précieux
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHEME.

Oui, j'ai tout ordonné, la reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHEME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des rois ſage et parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau, vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHEME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHEME.

MAIS déjà le roi vient; déjà dans ce ſéjour
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.
Quel retour, juſtes Dieux! Que je crains ſa préſence!
Le cruel peut d'un coup aſſurer ſa vengeance.

Plût au ciel que la reine eût déjà pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits!
Oserai-je moi-même accompagner sa fuite?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas,
De venger sa vertu?.... mais je vois Idamas.

SCENE III.

SOHEME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHEME.

Ami, j'épargne au roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, et que le cœur dément.
Mais parlez; Rome enfin vient de vous rendre un maître:
Hérode est souverain, est-il digne de l'être?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix?
Craint-on des cruautés? attend-on des bienfaits?

IDAMAS.

Veuille le juste ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur et l'imposture!
Salome et Mazaël s'empressent d'écarter
Quiconque a le cœur juste et ne sait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des secrets redoutables;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont sortis de sa bouche; et ses yeux en fureur
A tout ce qui l'entoure inspirent la terreur.
Vous le savez assez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive,

Ainfi ce conquérant qui fit trembler les rois,
Ce roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée alarme encor l'Afie,
Dans fa propre maifon voit fa gloire avilie.
Haï de fon époufe, abufé par fa fœur,
Déchiré de foupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deffein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la reine.
On ne peut pénétrer fes fecrets fentimens,
Et de fon cœur troublé les foudains mouvemens.
Il obferve avec nous un filence farouche,
Le nom de Mariamne échappe de fa bouche,
Il menace, il foupire, il donne en frémiffant
Quelques ordres fecrets qu'il révoque à l'inftant.
D'un fang qu'il déteftait Mariamne eft formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée :
Je tremble encor pour elle.

SOHEME.

Il fuffit, Idamas.
La reine eft en danger; Ammon, fuivez mes pas:
Venez, c'eft à moi feul de fauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainfi du roi vous fuirez la préfence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoferaient filence à la perverfité?

SOHEME.

Un intérêt plus grand, un autre foin m'anime;
Et mon premier devoir eft d'empêcher le crime.
(*il fort.*)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puiffant Dieu des Hébreux, changez le cœur du roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

HERODE.

Eh quoi, Sohême auffi femble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eft par-tout répandue!
Ciel! ne puis-je infpirer que la haine et l'effroi?
Tous les cœurs des humains font-ils fermés pour moi?
En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret fur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a femés fa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuftes alarmes.

HERODE.

Malheureux! qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous verfez des larmes!
Vous, ce roi fortuné, fi fage en fes deffeins!
Vous, la terreur du Parthe, et l'ami des Romains!
Songez, Seigneur, fongez à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnaient jadis Antoine et la victoire.
Songez que près d'Augufte, appelé par fon choix,
Vous marchiez diftingué de la foule des rois.
Revoyez à vos lois Jérufalem rendue,
Jadis par vous conquife et par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui fa première fplendeur

En contemplant fon prince au faîte du bonheur.
Jamais roi plus heureux dans la paix, dans la guerre...

HERODE.

Non, il n'eft plus pour moi de bonheur fur la terre.
Le deftin m'a frappé de fes plus rudes coups,
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eft-il permis de parler fans contrainte?
Ce trône augufte et faint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi s'il l'était par l'amour.
En fefant des heureux, un roi l'eft à fon tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur fource empoifonnée.
Seigneur, ne fouffrez plus que d'indignes difcours
Ofent troubler la paix et l'honneur de vos jours;
Ni que de vils flatteurs écartent de leur maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Ifraël charmé.....

HERODE.

Eh! croyez-vous encor que je puiffe être aimé?
Qu'Hérode eft aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur fuprême.

IDAMAS.

Un feul cœur vous réfifte, et l'on peut le gagner.

HERODE.

Non; je fuis un barbare, indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eft jufte, et fi pour Mariamne....

HERODE.

Et c'eft ce nom fatal, hélas! qui me condamne;

C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe et de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HERODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HERODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine et d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô Cieux! quels combats! quel ſupplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice,
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée:
Vos reſpects dangereux nourriſſent ſa fierté.

HERODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? Eh, Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la reine a fait pour vous juſtifier?

Ses mépris outrageans, sa superbe colère,
Ses desseins contre vous, les complots de son père?
Le sang qui la forma fut un sang ennemi :
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi :
Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'Etat vous n'auriez pu....

HERODE.

N'importe.
Hircan était son père, il fallait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.
Ma politique affreuse a perdu sa famille;
J'ai fait périr le père, et j'ai proscrit la fille;
J'ai voulu la haïr, j'ai trop su l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse :
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang de ses bienfaits.

HERODE.

Hircan, manes sacrés, fureurs que je déteste !

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la reine aussi l'oublier comme vous !

HERODE.

O père infortuné ! plus malheureux époux !
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur, ... si sa foi, ... mais c'est trop différer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.

Va la trouver; dis-lui, que mon ame aſſervie
Met à ſes pieds mon trône, et ma gloire, et ma vie.
Je veux dans ſes enfans choiſir un ſucceſſeur.
Des maux qu'elle a ſoufferts elle accuſe ma ſœur;
C'en eſt aſſez; ma ſœur aujourd'hui renvoyée,
A ce cher intérêt ſera ſacrifiée.
Je laiſſe à Mariamne un pouvoir abſolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez.....

HERODE.

Oui, je l'ai réſolu.
Oui, mon cœur déſormais la voit, la conſidère
Comme un préſent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point ſur moi l'amour qui m'a vaincu!
A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Aſie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, reſpecté du peuple, admiré, mais haï;
J'ai des adorateurs, et n'ai pas un ami.
Ma ſœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma ſœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ſes ſanglans projets,
Sa main feſait couler le ſang de mes ſujets,
Les accablait du poids de mon ſceptre terrible;
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne ſenſible,
S'occupant de leur peine, et s'oubliant pour eux,
Portait à ſon époux les pleurs des malheureux.
C'en eſt fait : je prétends, plus juſte et moins ſévère,
Par le bonheur public eſſayer de lui plaire;
L'Etat va reſpirer ſous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de ſon époux.

Mes mains loin de mon trône écartant les alarmes,
Des peuples opprimés vont effuyer les larmes.
Je veux fur mes fujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le fien.
Va la trouver, te dis-je, et fur-tout à fa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue:
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole et reviens. Que vois-je? c'eft ma fœur.
(*à Mazaël.*)
Sortez... A quels chagrins ma vie eft condamnée!

SCENE V.

HERODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous: mais je fuis étonnée
Que la reine et Sohême évitant votre afpect,
Montrent fi peu de zèle et fi peu de refpect.

HERODE.

L'un m'offenfe, il eft vrai, — mais l'autre eft excufable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la reine allumé le courroux.

HERODE.

Ah! trop d'horreurs enfin fe répandent fur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miférable.

Affez et trop long-temps fur ma trifte maifon
La vengeance et la haine ont verfé leur poifon.
De la reine et de vous les difcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les fources éternelles.
Ma fœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel! qu'entends-je? Ah, fatale ennemie!

HERODE.

Un roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiffe déformais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus fur les fiens de vengeances à prendre,
De foupçons à former, ni de fang à répandre!
Ne perfécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez, plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil et jufte et néceffaire;
A vos moindres défirs inftruite à confentir,
Lorfque vous commandez, je ne fais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, fenfible à mon injure,
Attefter devant vous le fang et la nature;
Sa voix trop rarement fe fait entendre aux rois,
Et près des paffions le fang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié fincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire;
Je rappelle encor moins mes fervices paffés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.

Mais avez-vous penfé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre fa vie ?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, fes fentimens, vous font-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De fon cœur outragé les vengeances faciles?
Quels yeux intéreffés à veiller fur vos jours
Pourront de fes complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et penfez-vous enfin, que lorfque votre tête
Sera par vos foins même expofée à fes coups,
L'amour qui vous féduit lui parlera pour vous?
Quoi donc! tant de mépris, cette horreur inhumaine....

HERODE.

Ah! laiffez-moi douter un moment de fa haine!
Laiffez-moi me flatter de regagner fon cœur,
Ne me détrompez point; refpectez mon erreur.
Je veux croire, et je crois, que votre haine altière
Entre la reine et moi mettait une barrière;
Que par vos cruautés fon cœur s'eft endurci;
Et que fans vous enfin j'euffe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez favoir, fi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non, ma fœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne à fon gré peut menacer mes jours,
Ils me font odieux; qu'elle en tranche le cours;
Je périrai du moins d'une main qui m'eft chère.

SALOME.

Ah! c'eft trop l'épargner, vous tromper et me taire.

Je m'expofe à me perdre et cherche à vous fervir :
Et je vais vous parler, duffiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour furmonte,
Connaiffez Mariamne, et voyez votre honte.
C'eft peu des fiers dédains dont fon cœur eft armé;
C'eft peu de vous haïr; un autre en eft aimé.

HERODE.

Un autre en eft aimé ! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?
Ma fœur, c'eft donc ainfi que vous m'affaffinez ?
Laiffez-vous pour adieux ces traits empoifonnés,
Ces flambeaux de difcorde, et la honte et la rage,
Qui de mon cœur jaloux font l'horrible partage !
Mariamne... mais non, je ne veux rien favoir;
Vos confeils fur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai long-temps crue, et les cieux m'en puniffent.
Mon fort était d'aimer des cœurs qui me haïffent.
Oui, c'eft moi feul ici que vous perfécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HERODE.

Non, Madame, arrêtez.
Un autre en eft aimé ! montrez-moi donc, cruelle,
Le fang que doit verfer ma vengeance nouvelle;
Pourfuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puifque vous le voulez...

HERODE.

Frappe : voilà mon cœur.
Dis-moi qui m'a trahi; mais quoi qu'il en puiffe être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.

Oui,

Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HERODE.

Eh bien!

SALOME.

C'eſt...

SCENE VI.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'achève:
Votre épouſe vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HERODE.

Mariamne! Sohême! où ſuis-je? juſtes Cieux!

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déjà ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite,
Il a près de ces murs une eſcorte ſecrète;
Mariamne l'attend pour ſortir du palais,
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah! le charme eſt rompu; le jour enfin m'éclaire.
Venez; à ſon courroux connaiſſez votre frère,
Surprenons l'infidelle, et vous allez juger
S'il eſt encore Hérode, et s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue;
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger ?
Madame, en ſe vengeant le roi va vous venger:
Sa fureur eſt au comble; et moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la reine évanouie,
Le roi, le bras levé, prêt à trancher ſa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le roi; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer;
Mais qui, toujours douteuſe, et toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.

Quel fruit me revient-il de ses emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux sentimens?
Il me hait encor plus: et mon malheureux frère,
Forcé de se venger d'une femme adultère,
Semble me reprocher sa honte et son malheur.
Il voudrait pardonner, dans le fond de son cœur
Il gémit en secret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il se peut, ne punir que moi-même:
Mon funeste triomphe est encore incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon destin;
Deux fois j'ai vu l'amour succéder à la haine;
Et nous sommes perdus s'il voit encor la reine.

SCÈNE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Il vient: de quelle horreur il paraît agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sureté?

MAZAEL.

Me préserve le ciel que ma voix téméraire,
D'un roi clément et sage irritant la colère,
Ose se faire entendre entre la reine et lui!
Mais, Seigneur, contre vous Sohême est son appui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez sur vous-même:
Redoutez ses complots et la main de Sohême.

HERODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas,
De l'adultère au meurtre il n'eſt ſouvent qu'un pas.

HERODE.

Que dites-vous?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HERODE.

Mariamne me hait, c'eſt-là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié;
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas, plein d'une erreur trop fatale et trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire:
Je vous comptais déjà parmi mes ennemis;
Je puniſſais ſur vous ſa haine et ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſur-tout, je veux dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, et toi, ne crois pas m'échapper.
Avant le coup mortel dont je dois te frapper,
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet qui m'abhorre et qui t'aime,

Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe!
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſur-tout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HERODE.

Je vois quel eſt ſon crime et quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts; ſongez à votre offenſe.

HERODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, et ſes altiers murmures.
Du ſang aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur?

SALOME.

Ecartez cette idée: oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HERODE.

Non, je veux la voir et la confondre;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre;

Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grâce et ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à sa vue?

HE'RODE.

Ah! ne redoutez rien; sa perte est résolue.
Vainement l'infidelle espère en mon amour;
Mon cœur à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop su plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir,
Je ne veux que la voir, l'entendre et la punir.
Ma sœur, pour un moment, souffrez que je respire.
Qu'on appelle la reine : et vous, qu'on se retire.

SCENE III.

HERODE *seul.*

Tu veux la voir, Hérode, à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?
Quoi! son crime à tes yeux n'est-il pas manifeste?
N'es-tu pas outragé? que t'importe le reste?
Quel fruit espères-tu de ce triste entretien?
Ton cœur peut-il douter des sentimens du sien!
Hélas! tu sais assez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger! pourquoi vit-elle encore?
Tu veux la voir! ah! lâche, indigne de régner,
Va soupirer près d'elle, et cours lui pardonner.

Va voir cette beauté ſi long-temps adorée.
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,
Sang des Aſmonéens dans ſes veines tranſmis,
Sang qui me haïſſez, et que mon cœur déteſte.
Mais la voici, grand Dieu! quel ſpectacle funeſte!

SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

Reprenez vos eſprits, Madame, c'eſt le roi.

MARIAMNE.

Où ſuis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à ſon aſpect mes entrailles frémiſſent?

MARIAMNE.

Eliſe, ſoutiens-moi, mes forces s'affaibliſſent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous, de vos mains, m'ôter ce faible reſte
D'une vie à tous deux également funeſte?

Vous le pouvez : frappez, le coup m'en fera doux,
Et c'eft l'unique bien que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oui, je me vengerai, vous ferez fatisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorfque mon cœur fi long-temps offenfé,
Indulgent pour vous feule, oubliait le paffé;
Lorfque vous partagiez mon empire et ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite fi noire?
Quel deffein, quelle haine a pu vous pofféder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, eft-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais fi loin de ces lieux j'ai cherché quelque afyle,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiffant les droits,
A voulu fe fouftraire à fon obéiffance;
Songez à tous ces rois dont je tiens la naiffance,
A mes périls préfens, à mes malheurs paffés,
Et condamnez ma fuite après, fi vous l'ofez.

HERODE.

Quoi! lorfqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez; il fuffit de ma vie.
D'un fi cruel affront ceffez de me couvrir;
Laiffez-moi chez les morts defcendre fans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur, frappez; mais en portant vos coups,
Refpectez Mariamne et même fon époux.

HERODE.

Perfide! il vous fied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne et qui me déshonore!
Vos coupables dédains vous accufent affez,
Et je crois tout de vous, fi vous me haïffez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eft certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreffe ou ma haine?
Et quel droit déformais avez-vous fur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume et d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans infultez à mes larmes,
Qui marquez fans pitié mes jours par mes alarmes?
Vous de tous mes parens deftructeur odieux?
Vous, teint du fang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! fi du moins votre fureur jaloufe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre époufe,
Les cieux me font témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chérirait encore en mourant par vos coups.
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez foin de mes fils, refpectez votre fang;
Ne les puniffez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que feul dans l'univers vous avez foupçonné,
Ce cœur qui n'a point fu, trop fuperbe peut-être,
Déguifer fes douleurs et ménager un maître;
Mais qui jufqu'au tombeau conferva fa vertu,
Et qui vous eût aimé fi vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, et quel pouvoir fuprême
Commande à ma colère et m'arrache à moi-même?
Mariamne. . . .

MARIAMNE.

Cruel!

HERODE.

. . . O faibleffe! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je fuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieufe vie.

HERODE.

Ah! la mienne à la vôtre eft pour jamais unie.
C'en eft fait, je me rends: banniffez votre effroi;
Puifque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus befoin d'excufe et de défenfe.
Ma tendreffe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eft-ce affez, ô Ciel! en eft-ce affez, amour?
C'eft moi qui vous implore, et qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la feule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, ferai-je encor coupable?
Mariamne, ceffons de nous perfécuter,
Nos cœurs ne font-ils faits que pour fe détefter?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un et l'autre?
Finiffons à la fois ma douleur et la vôtre.
Commençons fur nous-même à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Jufte Ciel que j'implore!
Vous favez de quel fang la fienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr et ton père et mon roi;
J'ai répandu fon fang pour régner avec toi.
Ta haine en eft le prix, ta haine eft légitime:
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? fon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode a jufqu'à toi porté fa barbarie;
Durant quelques momens je t'ai même haïe;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te foupçonner;
Et l'effort des vertus eft de me pardonner.
D'un trait fi généreux ton cœur feul eft capable:
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à refpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniffent à toi.
Tu vois où je m'emporte et quelle eft ma faibleffe;
Garde-toi d'abufer du trouble qui me preffe.
Cher et cruel objet d'amour et de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux défordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah barbare!
Un jufte repentir produit-il vos tranfports?
Et pourrai-je en effet compter fur vos remords?

HERODE.

Oui, tu peux tout fur moi, fi j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eft toi qui dans mon cœur as fu la rallumer;
Tu m'as rendu barbare en ceffant de m'aimer.

Que ton crime et le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure....

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, UN GARDE.

LE GARDE.

Seigneur, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaud que Salome a déjà fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HERODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez...

HERODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi... Qu'on la garde, Soldats.

SCENE VI.

HERODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

Ah mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;

De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, et je cours les chercher.
De l'horreur où je fuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma fœur, veillez fur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort; mais j'attefte les cieux....

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis font déjà fous vos yeux.

HERODE.

Courons... Mais quoi! laiffer la coupable impunie!
Ah! je veux dans fon fang laver fa perfidie;
Je veux, j'ordonne,... hélas! dans mon funefte fort,
Je ne puis rien réfoudre et vais chercher la mort.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-VOUS, Soldats, daignez laiſſer du moins
Votre reine un moment reſpirer ſans témoins.
(*Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.*)
Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée!
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours;
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô jeuneſſe! et toi, triſte beauté, (*a*)
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sur ce trône coupable un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir.
Grand Dieu! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'appris de mes aïeux que je fais imiter,
A voir la mort fans crainte et fans la mériter.
Je t'offre tout mon fang, défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menfonge impur n'ofe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eft affez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles alarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en fuis la caufe, et l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eft-ce que je voi!

SCENE II.

MARIAMNE, SOHEME, ELISE, AMMON,
Soldats d'Hérode, Soldats de Sohême.

SOHEME.

Fuyez, vils ennemis qui gardez votre reine,
Lâches, difparaiffez. Soldats, qu'on les enchaîne.
(*Les gardes et les foldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, fecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perfécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans fon perfide fang Mazaël eft plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inftant précieux faififfez l'avantage;
Mettez ce front augufte à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eft plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;

Après l'affront cruel et la tache trop noire
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours et non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHEME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le temps preſſe.
Craignez encore Hérode armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte et je fais mon devoir.

SOHEME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, et mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits...

SOHEME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints...

SOHEME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHEME.

Le crime vous ſépare.
N'arrêtez plus mes pas ; vengez-vous d'un barbare :
Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHEME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHEME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, et ce que je dois faire ;
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHEME.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, et le mien me l'ordonne ;
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce temps que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...

SCENE III.

MARIAMNE, ÉLISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel ! ô Ciel ! épargnez le ſang qu'on va répandre!
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi!
Sauvez le roi lui-même !

SCENE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, et que devient ma mère?

NARBAS.

Le roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique et triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie;
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie:
Déjà même, déjà, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.

Osez paraître, osez vous secourir vous-même;
Jetez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime;
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu;
Vos regards lui rendront son antique vertu.
Appelons à grands cris nos hébreux et nos prêtres;
Tout Juda défendra le pur sang de ses maîtres;
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr:
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage est de savoir souffrir:
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, si, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avaient surpris mon cœur;
Si j'avais un moment souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'espérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon sein
Un désespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le roi, qui me soupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême et du roi j'arrêterai les coups;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin sa vengeance cruelle,
Ses crimes m'exilaient, son danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, et prompte à l'écouter
Je vais sauver au roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas! où courez-vous? dans quel désordre extrême?

MARIAMNE.

Je suis perdue, hélas! c'est Hérode lui-même.

SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

ILS se font vus! Ah Dieu!... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne fouffrez pas...

HERODE.

Sortez... Vous, qu'on la fuive.

NARBAS.

O juftice éternelle!

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

HERODE.

QUE je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'ennemis?

IDAMAS.

Seigneur, ils font défaits; les Hébreux font foumis;
Sohême tout fanglant vous laiffe la victoire:
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HERODE.

Quelle gloire!

IDAMAS.

Elle eſt triſte; et tant de ſang verſé,
Seigneur, doit ſatisfaire à votre honneur bleſſé.
Sohême a de la reine atteſté l'innocence.

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à régner.
J'étais trop aveuglé; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache et ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate; oublions ſes attraits;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais:
Que dans mon cœur ſur-tout ſa mémoire périſſe!
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HERODE.

Quoi! ſi-tôt on a pu m'obéir?
Infortuné monarque! elle va donc périr?
Tout eſt prêt, Idamas?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie;
Votre vengeance, hélas! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas! j'aurais voulu vivre et mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle?

SCENE VII et dernière.

HERODE, IDAMAS, NARBAS.

HERODE.

NARBAS, où courez-vous? juste Ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes sens sont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, sur mes lèvres expire.

HERODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets superflus!

HERODE.

Quoi! c'en est fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HERODE.

Elle n'est plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à sa mémoire,
A sa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce sang par vos mains répandu.

Non, Seigneur, non, ſon cœur n'était point infidelle.
Hélas ! lorſque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouſe, à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Volait pour vous défendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entends-je ? ah malheureux ! ah déſeſpoir extrême !
Narbas, que m'as-tu dit ?

NARBAS.

C'eſt dans ce moment même
Où ſon cœur ſe feſait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice !
Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervés !
Que ton ſang, que le mien... Ah ! Narbas, achevez :
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NARBAS.

Comment pourrai-je, hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leurs pas ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, et ſans montrer de crainte.
La douce majeſté ſur ſon front était peinte.
La modeſte innocence et l'aimable pudeur
Régnaient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur ;
Son malheur ajoutait à l'éclat de ſes charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos ſoldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtés, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même :

On difait hautement, qu'un arrêt fi cruel
Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne fenfible,
Confolait tout ce peuple en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafaud on a conduit fes pas.
C'eft là qu'en foulevant fes mains appefanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
» Cruel, a-t-elle dit, et malheureux époux!
» Mariamne en mourant ne pleure que fur vous.
» Puiffiez-vous par ma mort finir vos injuftices!
» Vivez, régnez heureux fous de meilleurs aufpices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples et mes fils;
» Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix. »
En achevant ces mots, votre époufe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modeftes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber...

HERODE.

Tu meurs, et je refpire encore!
Mânes facrés, chère ombre, époufe que j'adore;
Refte pâle et fanglant de l'objet le plus beau,
Je te fuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

NARBAS.

De fes fens il a perdu l'ufage;
Il fuccombe à fes maux.

HERODE.

Quel funefte nuage
S'eft répandu foudain fur mes efprits troublés?
D'un fombre et noir chagrin mes fens font accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma fœur, je ne vois point la reine.
Vous pleurez! vous n'ofez vous approcher de moi!
Trifte Jérufalem, tu fuis devant ton roi!
Qu'ai-je donc fait? Pourquoi fuis-je en horreur au monde?
Qui me délivrera de ma douleur profonde?
Par qui ce long tourment fera-t-il adouci?
Qu'on cherche Mariamne et qu'on l'amène ici.

NARBAS.

Mariamne, Seigneur?

HERODE.

Oui: je fens que fa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue.
Toujours devant fes yeux que j'aime et que je crains,
Mon cœur eft moins troublé, mes jours font plus fereins.
Déjà même à fon nom mes douleurs s'affaibliffent;
Déjà de mon chagrin les ombres s'éclairciffent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HERODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas!
Avez-vous pu, Seigneur, oublier fon trépas?

HERODE.

Cruel! que dites-vous?

NARBAS.

La douleur le tranſporte;
Il ne ſe connaît plus.

HERODE.

Quoi, Mariamne eſt morte? (*b*)
Ah! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre:
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi! Mariamne eſt morte, et j'en ſuis l'homicide!
Puniſſez, déchirez un monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, Sujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, Cieux qui là poſſédez.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DES PREMIERES EDITIONS DE MARIAMNE.

(*a*) MES yeux n'ont jamais vu le jour qu'avec douleur :
L'inſtant où je naquis commença mon malheur
Mon berceau fut couvert du ſang de ma patrie :
J'ai vu du peuple ſaint la gloire anéantie :
Sur ce trône coupable. . . . .

(*b*) HERODE.

. . . . Quoi ! Mariamne eſt morte ?
Infidelles Hébreux, vous ne la vengez pas !
Cieux qui la poſſédez, tonnez ſur ces ingrats !
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, Palais, tombez en cendre !
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours !
Temple, que pour jamais tes voûtes ſe renverſent ;
Que d'Iſraël détruit les enfans ſe diſperſent :
Que ſans temples, ſans rois, errans, perſécutés,
Fugitifs en tous lieux, et par-tout déteſtés,
Sur leurs fronts égarés, portant, dans leur miſère,
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations tranſmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, et la honte du leur.

SCENES III ET IV

DU TROISIEME ACTE,

Telles qu'elles ont été jouées à la première repréſentation.

VARUS, HERODE, MAZAEL, Suite.

HERODE.

AVANT que ſur mon front je mette la couronne
Que m'ôta la fortune, et que Céſar me donne,
Je viens en rendre hommage au héros dont la voix
De Rome en ma faveur a fait pencher le choix.

De vos lettres, Seigneur, les heureux témoignages,
D'Auguste et du sénat m'ont gagné les suffrages,
Et pour premier tribut, j'apporte à vos genoux
Un sceptre, que ma main n'eût point porté sans vous.
Je vous dois encor plus : vos soins, votre présence,
De mon peuple indocile ont dompté l'insolence;
Vos succès m'ont appris l'art de le gouverner;
Et m'instruire était plus que de me couronner.
Sur vos derniers bienfaits excusez mon silence;
Je fais ce qu'en ces lieux a fait votre prudence;
Et trop plein de mon trouble et de mon repentir,
Je ne puis à vos yeux que me taire et souffrir.

VARUS.

Puisqu'aux yeux du sénat vous avez trouvé grâce,
Sur le trône aujourd'hui reprenez votre place.
Régnez : César le veut. Je remets en vos mains
L'autorité qu'aux rois permettent les Romains.
J'ose espérer de vous qu'un règne heureux et juste
Justifira mes soins et les bontés d'Auguste;
Je ne me flatte pas de savoir enseigner
A des rois tels que vous, le grand art de régner.
On vous a vu long-temps dans la paix, dans la guerre,
En donner des leçons au reste de la terre:
Votre gloire en un mot ne peut aller plus loin,
Mais il est des vertus dont vous avez besoin.
Voici le temps sur-tout, que sur ce qui vous touche
L'austère vérité doit passer par ma bouche;
D'autant plus qu'entouré de flatteurs assidus,
Puisque vous êtes roi, vous ne l'entendrez plus.

On vous a vu long-temps, respecté dans l'Asie,
Régner avec éclat, mais avec barbarie :
Craint de tous vos sujets; admiré, mais haï;
Et par vos flatteurs même à regret obéi.
Jaloux d'une grandeur avec peine achetée,
Du sang de vos parens vous l'avez cimentée.
Je ne dis rien de plus : mais vous devez songer
Qu'il est des attentats que César peut venger :
Qu'il n'a point en vos mains mis son pouvoir suprême,
Pour régner en tyran sur un peuple qu'il aime :

Et que, du haut du trône, un prince en ses Etats
Eſt comptable aux Romains du moindre de ſes pas.
Croyez-moi : la Judée eſt laſſe de ſupplices ;
Vous en fûtes l'effroi ; ſoyez-en les délices.
Vous connaiſſez le peuple : on le change en un jour ;
Il prodigue aiſément ſa haine et ſon amour :
Si la rigueur l'aigrit, la clémence l'attire.
Enfin ſouvenez-vous, en reprenant l'empire,
Que Rome à l'eſclavage a pu vous deſtiner,
Et du moins apprenez de Rome à pardonner.

HERODE.

Oui, Seigneur, il eſt vrai que les deſtins ſévères
M'ont ſouvent arraché des rigueurs néceſſaires.
Souvent, vous le ſavez, l'intérêt des Etats
Dédaigne la juſtice et veut des attentats.
Rome, que l'univers avec frayeur contemple,
Rome, dont vous voulez que je ſuive l'exemple,
Aux rois qu'elle gouverne a pris ſoin d'enſeigner
Comme il faut qu'on la craigne, et comme il faut régner.
De ſes proſcriptions nous gardons la mémoire :
Céſar même, Céſar au comble de la gloire,
N'eût point vu l'univers à ſes pieds proſterné,
Si ſa bonté facile eût toujours pardonné.
Ce peuple de rivaux, d'ennemis et de traîtres,
Ne pouvait.....

VARUS.

Arrêtez, et reſpectez vos maîtres :
Ne leur reprochez point ce qu'ils ont réparé :
Et, du ſceptre aujourd'hui par leurs mains honoré,
Sans rechercher en eux cet exemple funeſte,
Imitez leurs vertus, oubliez tout le reſte.
Sur votre trône aſſis, ne vous ſouvenez plus
Que des biens que ſur vous leurs mains ont répandus.
Gouvernez en bon roi, ſi vous voulez leur plaire.
Commencez par chaſſer ce flatteur mercenaire
Qui, du maſque impoſant d'une feinte bonté,
Cache un cœur ténébreux par le crime infecté.
C'eſt lui qui le premier écarta de ſon maître
Des cœurs infortunés, qui vous cherchaient peut-être :

Le pouvoir odieux dont il eſt revêtu
A fait fuir devant vous la timide vertu.
Il marche accompagné de délateurs perfides,
Qui, des triſtes Hébreux inquiſiteurs avides,
Par cent rapports honteux, par cent détours abjects,
Trafiquent avec lui du ſang de vos ſujets.
Ceſſez ; n'honorez plus leurs bouches criminelles
D'un prix que vous devez à des ſujets fidelles.
De tous ces délateurs le ſecours tant vanté
Fait la honte du trône, et non la ſureté.
Pour Salome, Seigneur, vous devez la connaître :
Et ſi vous aimez tant à gouverner en maître,
Confiez à des cœurs plus fidelles pour vous,
Ce pouvoir ſouverain dont vous êtes jaloux.
Après cela, Seigneur, je n'ai rien à vous dire ;
Reprenez déſormais les rènes de l'Empire ;
De Tyr à Samarie allez donner la loi :
Je vous parle en romain, ſongez à vivre en roi.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL.

MAZAEL.

VOUS avez entendu ce ſuperbe langage,
Seigneur ; ſouffrirez-vous qu'un préteur vous outrage,
Et que dans votre cour il oſe impunément.....

HERODE *à ſa ſuite.*

Sortez, et qu'en ces lieux on nous laiſſe un moment.
(*à Mazaël.*)
Tu vois ce qu'il m'en coûte, et ſans doute on peut croire
Que le joug des Romains offenſe aſſez ma gloire ;
Mais je règne à ce prix. Leur orgueil faſtueux
Se plaît à voir les rois s'abaiſſer devant eux.
Leurs dédaigneuſes mains jamais ne nous couronnent
Que pour mieux avilir les ſceptres qu'ils nous donnent ;
Pour avoir des ſujets qu'ils nomment ſouverains ;
Et ſur des fronts ſacrés ſignaler leurs dédains.
Il m'a fallu dans Rome, avec ignominie,
Oublier cet éclat tant vanté dans l'Aſie :

Tel qu'un vil courtisan, dans la foule jeté,
J'allais des affranchis caresser la fierté;
J'attendais leurs momens, je briguais leurs suffrages;
Tandis qu'accoutumés à de pareils hommages,
Au milieu de vingt rois à leur cour assidus,
A peine ils remarquaient un monarque de plus.
Je vis César enfin: je sus que son courage
Méprisait tous ces rois qui briguaient l'esclavage.
Je changeai ma conduite: une noble fierté,
De mon rang avec lui soutint la dignité.
Je fus grand sans audace, et soumis sans bassesse;
César m'en estima; j'en acquis sa tendresse;
Et bientôt, dans sa cour appelé par son choix,
Je marchai distingué dans la foule des rois.
Ainsi, selon les temps, il faut qu'avec souplesse
Mon courage docile ou s'élève ou s'abaisse.
Je sais dissimuler, me venger et souffrir:
Tantôt parler en maître, et tantôt obéir.
Ainsi j'ai subjugué Solime et l'Idumée,
Ainsi j'ai fléchi Rome à ma perte animée;
Et toujours enchaînant la fortune à mon char,
J'étais ami d'Antoine, et le suis de César.
Heureux, après avoir avec tant d'artifice,
Des destins ennemis corrigé l'injustice;
Quand je reviens en maître, à l'Hébreu consterné
Montrer encor le front que Rome a couronné;
Heureux, si de mon cœur la faiblesse immortelle
Ne mêlait à ma gloire une honte éternelle!
Si mon fatal penchant n'aveuglait pas mes yeux;
Si Mariamne enfin n'était point en ces lieux!

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, se peut-il que votre ame abusée
De ce feu malheureux soit encore embrasée?

HERODE.

Que me demandes-tu! ma main, ma faible main
A signé son arrêt, et l'a changé soudain.
Je cherche à la punir; je m'empresse à l'absoudre;
Je lance en même temps et je retiens la foudre;
Je mêle malgré moi son nom dans mes discours;
Et tu peux demander si je l'aime toujours!

MAZAEL.

Seigneur, a-t-elle au moins cherché votre présence ?

HERODE.

Non... j'ai cherché la fienne...

MAZAEL.

Eh quoi ! son arrogance !...
A-t-elle en son palais dédaigné de vous voir ?

HERODE.

Mazaël, je l'ai vue ; et c'est mon désespoir.
Honteux, plein de regret de ma rigueur cruelle,
Interdit et tremblant j'ai paru devant elle.
Ses regards, il est vrai, n'étaient point enflammés
Du courroux dont souvent je les ai vus armés.
. . . .
. . . .
Ces cris désespérés, ces mouvemens d'horreur
Dont il fallut long-temps essuyer la fureur,
Quand par un coup d'Etat, peut-être trop sévère,
J'eus fait assassiner et son père et son frère.
De ses propres périls son cœur moins agité
M'a surpris aujourd'hui par sa tranquillité.
Ses beaux yeux, dont l'éclat n'eut jamais tant de charmes,
S'efforçaient devant moi de me cacher leurs larmes.
J'admirais en secret sa modeste douleur :
Qu'en cet état, ô Ciel, elle a touché mon cœur !
Combien je détestais ma fureur homicide !
Je ne le cèle point : plein d'un zèle timide,
Sans rougir, à ses pieds je me suis prosterné :
J'adorais cet objet que j'avais condamné.
Hélas ! mon désespoir la fatiguait encore ;
Elle se détournait d'un époux qu'elle abhorre ;
Ses regards inquiets n'osaient tomber sur moi ;
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentait son effroi.

MAZAEL.

Sans doute elle vous hait ; sa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne sera désarmée :
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! Ah Dieu ! je l'ai trop mérité ;

Je n'en murmure point : ma jalouſe furie
A de malheurs ſans nombre empoiſonné ſa vie.
J'ai dans le ſein d'un père enfoncé le couteau,
Je ſuis ſon ennemi, ſon tyran, ſon bourreau.
Je lui pardonne, hélas ! dans le ſort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux ſi coupable.

MAZAEL.

Etouffez les remords dont vous êtes preſſé ;
Le ſang de ſes parens fut juſtement verſé.
Les rois ſont affranchis de ces règles auſtères
Que le devoir inſpire aux ames ordinaires.

HERODE.

Mariamne me hait ! Cependant autrefois,
Quand ce fatal hymen te rangea ſous mes lois,
O Reine ! s'il ſe peut, que ton cœur s'en ſouvienne,
Ta tendreſſe en ce temps fut égale à la mienne.
Au milieu des périls, ſon généreux amour
Aux murs de Maſſada me conſerva le jour.
Mazaël, ſe peut-il que d'une ardeur ſi ſainte
La flamme ſans retour ſoit pour jamais éteinte !
Le cœur de Mariamne eſt-il fermé pour moi !

MAZAEL.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler à mon roi ?

HERODE.

Ne me déguiſe rien, parle ; que faut-il faire ?
Comment puis-je adoucir ſa trop juſte colère ?
Par quel charme, à quel prix puis-je enfin l'apaiſer ?

MAZAEL.

Pour la fléchir, Seigneur, il la faut mépriſer :
Des ſuperbes beautés tel eſt le caractère.
Sa rigueur ſe nourrit de l'orgueil de vous plaire ;
Sa main qui vous enchaîne et que vous careſſez
Appeſantit le joug ſous qui vous gémiſſez.
Oſez humilier ſon imprudente audace,
Forcez cette ame altière à vous demander grâce ;
Par un juſte dédain ſongez à l'accabler,
Et que devant ſon maître elle apprenne à trembler.

Quoi donc ! ignorez-vous tout ce que l'on publie ?
Cet Hérode, dit-on, si vanté dans l'Asie,
Si grand dans ses exploits, si grand dans ses desseins,
Qui sut dompter l'Arabe et fléchir les Romains,
Aux pieds de son épouse, esclave sur son trône,
Reçoit d'elle en tremblant les ordres qu'il nous donne !

HERODE.

Malheureux, à mon cœur cesse de retracer
Ce que de tout mon sang je voudrais effacer :
Ne me parle jamais de ces temps déplorables.
Mes rigueurs n'ont été que trop impitoyables,
Je n'ai que trop bien mis mes soins à l'opprimer ;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.
Ses chagrins, sa prison, la perte de son père,
Les maux que je lui fais, me la rendent plus chère.
Enfin, c'est trop vous craindre et trop vous déchirer,
Mariamne, en un mot je veux tout réparer.
Va la trouver : dis-lui que mon ame asservie
Met à ses pieds mon sceptre, et ma gloire, et ma vie.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur ;
Je sais qu'elle a pour elle une invincible horreur ;
C'en est assez : ma sœur aujourd'hui renvoyée,
A ses chers intérêts sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu. . . .

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez. . . .

HERODE.

Oui je l'ai résolu.
Va la trouver, te dis-je : et sur-tout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue ;
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur :
Va, cours, vole et reviens. . . . . Juste Ciel ! c'est ma sœur.

VARIANTES

Contenant les changemens occaſionnés par la ſubſtitution du rôle de Sohême à celui de Varus.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . .
. . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître :
L'indocile Sion va trembler ſous ſon maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar.
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chute imprévue a réparé l'outrage.
Le ſénat le couronne.

MAZAEL.

. . . .
. . . .
Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas.
Ces yeux toujours puiſſans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis, bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus....

SALOME.

Il eſt d'autres moyens de ne la craindre plus.

S 2

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein ? Que prétendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux oſez-vous vous charger,
Sans que le roi . . .

SALOME.

Le roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime;
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime;
Le lieu, le temps, le bras, tout eſt choiſi par lui:
Il vint hier de Rome, et nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré ſon amour, Hérode a pu vous croire ?
Il vous la ſacrifie ! il prend de vous des lois !

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a fallu choiſir le temps de ſon abſence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait expoſé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyranniſé,
Mazaël, tu m'as vue, avec inquiétude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſurant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès;
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule rendue;
Il voyait Mariamne, et j'étais confondue:
Un coup d'œil renverſait ma brigue et mes deſſeins.
La reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence:
Elle a voulu ſe perdre, et je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.

Tu te fouviens affez de ce temps plein d'alarmes,
Lorfqu'un bruit fi funefte à l'efpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de fon fort,
Qu'Augufte était vainqueur, et qu'Antoine était mort.
Tu fais, comme à ce bruit nos peuples fe troublèrent;
De l'Orient vaincu les monarques tremblèrent:
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre fa couronne avec fon protecteur.
Il fallut, fans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grâce.
Rappelle en ton efprit ce jour infortuné;
Songe à quel défefpoir Hérode abandonné,
Vit fon époufe altière, abhorrant fes approches,
Déteftant fes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encore, en ce moment cruel,
Et le fang de fon frère, et le fang paternel.
Hérode auprès de moi vint déplorer fa peine;
Je faifis cet inftant précieux à ma haine;
Dans fon cœur déchiré je repris mon pouvoir;
J'enflammai fon courroux, j'aigris fon défefpoir;
J'empoifonnai le trait dont il fentait l'atteinte.
Tu le vis, plein de trouble, et d'horreur et de crainte,
Jurer d'exterminer les reftes dangereux
D'un fang toujours trop cher aux perfides Hébreux:
Et dès ce même inftant, fa facile colère
Déshérita les fils et condamna la mère.

Mais fa fureur encor flattait peu mes fouhaits;
L'amour qui la caufait en repouffait les traits:
De ce fatal objet telle était la puiffance,
Un regard de l'ingrate arrêtait fa vengeance.
Je preffai fon départ; il partit, et depuis,
Mes lettres chaque jour ont nourri fes ennuis.
Ne voyant plus la reine, il vit mieux fon outrage:
Il eut honte en fecret de fon peu de courage:
De moment en moment fes yeux fe font ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à fon efprit cette reine implacable,

Son crédit, ses amis, ces juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé sa jalousie :
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès long-temps, en butte aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons :
Il croit ce qu'il redoute, et dans sa défiance,
Il confond quelquefois le crime et l'innocence.
Enfin j'ai su fixer son courroux incertain,
Il a signé l'arrêt, et j'ai conduit sa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire :
Mais avez-vous prévu, si ce Préteur austère
Qui sous les lois d'Auguste a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le savez, est ici votre maître.
En vain le peuple hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor sous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'est rien, si Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité suprême ;
Il ne peut, sans blesser l'orgueil du nom romain,
Dans ses Etats encore agir en souverain.
Varus souffrira-t-il, que l'on ose à sa vue
Immoler une reine en sa garde reçue ?
Je connais les Romains ; leur esprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez sur Hérode attirer la tempête,
Dans leurs superbes mains la foudre est toujours prête ;
Ces vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs droits,
Et sur-tout leur orgueil aime à punir les rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à César a su plaire ;
Varus en est instruit, Varus le considère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
Mais, quoi qu'il fasse enfin, songeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, et je crains ma disgrace :
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.

Qui fait même, qui fait, ſi, paſſé ce moment,
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en ſa colère,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſévère?
Je connais ſa tendreſſe, il la faut prévenir
Et ne lui point laiſſer le temps du repentir.
Qu'après, Rome menace et que Varus foudroie;
Leur courroux paſſager troublera peu ma joie:
Mes plus grands ennemis ne ſont pas les Romains:
Mariamne en ces lieux eſt tout ce que je crains.
Il faut que je périſſe, ou que je la prévienne;
Et ſi je n'ai ſa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait ſe préſenter;
Je vais l'attendre: allez, et qu'aux moindres alarmes
Mes ſoldats en ſecret puiſſent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, Suite de Varus.

VARUS.

SALOME et Mazaël ſemblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juſte effroi:
Le crime à mes regards doit craindre de paraitre.
Mazaël, demeurez. Mandez à votre maître
Que ſes cruels deſſeins ſont déjà découverts;
Que ſon miniſtre infame eſt ici dans les fers;
Et que Varus, peut-être, au milieu des ſupplices,
Eût dû faire expirer ce monſtre,.. et ſes complices.
Mais je reſpecte Hérode aſſez pour me flatter,
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abuſent,
Et vengera ſur eux la vertu qu'ils accuſent.
Vous, ſi vous m'en croyez, pour lui, pour ſon honneur,
Calmez de ſes chagrins la honteuſe fureur:
Ne l'empoiſonnez plus de vos lâches maximes.
Songez que les Romains ſont les vengeurs des crimes;

Que Varus vous connaît : qu'il commande en ces lieux ;
Et que ſur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez : que Mariamne en reine ſoit ſervie,
Et reſpectez ſes lois ſi vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres abſolus ;
Obéiſſez, vous dis-je, et ne répliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AINSI donc, ſans tes ſoins, ſans ton avis fidelle,
Mariamne expirait ſous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop ſuſpect :
Le ſoin myſtérieux d'éviter votre aſpect,
Son trouble, ſon effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux :
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux,
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour, &c.

. . . .
. . . .

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur dont vous ſentez la flamme,
Se déguiſe en vertu pour mieux vaincre votre ame;
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas:
L'infortuné Varus adore ſes appas:
Je l'aime, il eſt trop vrai; mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue:
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe!

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé!
Je ne reconnais plus ce romain, ſi ſévère,
Qui, parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus, ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés;
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, et régner tour à tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête;
A leur joug odieux je dérobais ma tête:
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi gouverneur,

J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguste abandonné la terre;
Et qu'Hérode à ses pieds, au milieu de cent rois,
De son sort incertain vint attendre des lois.
Lieu funeste à mon cœur! malheureuse contrée!
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée.
L'univers était plein du bruit de ses malheurs;
Son parricide époux fesait couler ses pleurs.
Ce roi si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses exploits et par sa jalousie,
Prudent, mais soupçonneux; vaillant, mais inhumain;
Au sang de son beau-père avait trempé sa main.
Sur ce trône sanglant, il laissait en partage
A la fille des rois la honte et l'esclavage.
Du sort qui la poursuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, surpasse son malheur.
Loin de la cour des rois, la vérité proscrite,
L'aimable vérité sur ses lèvres habite,
Son unique artifice est le soin généreux
D'assurer des secours aux jours des malheureux;
Son devoir est sa loi, sa tranquille innocence
Pardonne à son tyran, méprise sa vengeance;
Et près d'Auguste encore implore mon appui
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs et de charmes,
Contre ma liberté font de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour
Que le caprice enfante et détruise en un jour;
Non d'une passion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les sens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, sans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'est point avili;
Et plein du noble feu que sa vertu m'inspire,
Je prétends la venger, et non pas la séduire.

ALBIN.

Mais si le roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ses Etats?...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.

Hélas ! près du fénat je l'ai fervi moi-même !
Sans doute il a déjà reçu fon diadême ;
Et cet indigne arrêt que fa bouche a dicté
Eft le premier effai de fon autorité.
Ah ! fon retour ici lui peut être funefte :
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me refte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, et je dois vous fervir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez, ma haine eft confondue :
Mariamne triomphe, et Salome eft perdue.
Zarès fut fur les eaux trop long-temps arrêté ;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode, en partant pour fon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire ;
Et les mers, et l'amour, et Varus, et le roi,
Le ciel, les élémens, fons armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abyme affreux m'as-tu précipitée !
Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le roi fe repentait de fa jufte rigueur.
De fon fatal penchant l'afcendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans fa colère.
J'en ai déjà reçu les funeftes avis ;
Et Zarès à fon roi renvoyé par mépris,
Ne me laiffe en ces lieux qu'une douleur ftérile.
Et le danger qui fuit un éclat inutile.

. . . .

MAZAEL.

Contre elle encor, Madame, il vous refte des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de fes charmes,

J'ai toujours craint du roi les ſentimens ſecrets;
Mais, ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode, autrefois peu durable,
Eſt enfin devenue une haine implacable :
Il déteſte la reine, il a juré ſa mort;
Et s'il ſuſpend le coup qui terminait ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance;
Et lui-même en ces lieux aſſurer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur, en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine ou fléchi par l'amour;
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête :
Mariamne aiſément groſſira la tempête;
La foudre gronde encore : un arrêt ſi cruel
Va mettre entre eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à ſoi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer ſa haine;
Irriter ſon époux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De ſa perte, en un mot, repoſez-vous ſur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude eſt pour moi trop cruelle;
Non, c'eſt par d'autres coups que je veux la frapper;
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus obſervé la colère,
Ce tranſport violent de ſon cœur agité
N'eſt point un ſimple effet de généroſité :
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce c'eſt pas que mon cœur, injuſte en ſon dépit,
Diſpute à ſa beauté cet éclat qui la ſuit;
Que j'envie à ſes yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ſes charmes;
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux :
Et ſoit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que ſa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiſcrétement un frivole avantage,
Il ſuffit; c'eſt par-là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, et qu'il faut retenir.

Faites veiller fur-tout les regards mercénaires
De tous ces délateurs aujourd'hui néceffaires,
Qui vendent les fecrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .
Son amour méprifé, fon trop de défiance,
Avaient contre vos jours allumé fa vengeance;
Mais ce feu violent s'eft bientôt confumé:
L'amour arma fon bras, l'amour l'a défarmé.
. . . .
. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil!

SALOME.

Il aura fa jufte récompenfe:
Viens, c'eft à l'artifice à punir l'imprudence.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perfécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment fufpendue,
Sur votre tête encore eft peut-être étendue:
. . . .
Varus, aux nations qui bornent cet Etat
Ira porter bientôt les ordres du fénat.

Hélas ! grâce à ſes ſoins, grâce à vos bontés même,
Rome à votre tyran donne un pouvoir ſuprême ;
Il revient plus terrible et plus fier que jamais.
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce ſuperbe maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus. . . .

MARIAMNE.

Chère Eliſe, en ces lieux faites venir Varus ;
Je conçois vos raiſons, j'en demeure frappée ;
Mais d'un autre intérêt mon ame eſt occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux ſont attirés :
Que Varus vienne ici. Vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .
Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte et des Romains.
. . . .
. . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . .
. . . .
Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône ;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,

Que fur mes ennemis fon bras s'appefantiffe ;
C'eft affez que mes fils, témoins de fa juftice,
Formés par fon exemple, et devenus Romains,
Apprennent à régner des maîtres des humains.
. . . .
. . . .
Donnez-moi dans la nuit des guides affurés,
Jufque fur vos vaiffeaux dans Sidon préparés.
. . . .
. . . .
Je ne m'attendais pas que vous duffiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.
. . . .
Ma conftante amitié refpecte encor Varus.
. . . .

SCENE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez, Seigneur, et changez de vifage.

VARUS.

J'ai fenti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu dont je fuis confumé
Ces faibleffes d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaiffais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la fens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impofait filence à ma témérité !
Sans trouble et fans courroux, fa tranquille fageffe
M'apprenait mon devoir, et plaignait ma faibleffe ;
J'adorais, cher Albin, jufques à fes refus :
J'ai perdu l'efpérance, et je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux ! ma conftance eft réduite !

ALBIN.

Etes-vous réfolu de préparer fa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous refpecter fes rigueurs,
Jufques à vous charger du foin de vos malheurs ?
Quel eft votre deffein ?

VARUS.

Moi ! que je l'abandonne !
Que je défobéiffe aux lois qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encore eft trop digne du fien;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de fes tyrans elle aille auprès d'Augufte;
Sa fuite eft raifonnable, et ma douleur injufte;
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir :
Je fervirai la reine, et même fans la voir.
Elle me laiffe, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brife fes liens, je lui fauve le jour;
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour :
Et fuyant fa beauté, qui me féduit encore,
Egaler, s'il fe peut, fa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, Suite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le facré diadême,
Et vous foumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, fouffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le roi peut s'épargner ces frivoles hommages.

. . . .

La reine en ce moment eft-elle en fureté ?
Et le fang innocent fera-t-il refpecté ?

IDAMAS.

IDAMAS.

. . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude et de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazaël en secret leur prête son secours,
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours;

. . . .

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir;
Le sénat me l'ordonne, et tel est mon devoir.

SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS, Suite d'Hérode.

. . . .
. . . .

MAZAEL.

Seigneur, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, et plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monstre ne paraisse.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laisse.
Ciel! qui pourra calmer un trouble si cruel?...
Demeurez, Idamas, demeurez, Mazaël.

SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

He bien! voilà ce roi si fier et si terrible!
Ce roi dont on craignait le courage inflexible,

ACTE V.

SCENE VI.

HERODE, IDAMAS, Gardes.

. . . .

IDAMAS.

Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, et qu'une telle offenſe...

BRUTUS,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 11 décembre 1730.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de l'auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, et c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, et que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.

DISCOURS

SUR

LA TRAGEDIE.

A

MILORD BOLINGBROKE.

Si je dédie à un anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Milord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très-éclairés, et d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage; mais vous ſavez que la tragédie de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Falkener*, ce digne et vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe anglaiſe le premier acte de cette pièce, à peu-près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers français. Je vous en parlais quelquefois, et nous nous étonnions qu'aucun anglais n'eût traité ce ſujet qui, de tous, eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre (*a*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente Brutus, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de français auſſi-

(*a*) Il y a un Brutus d'un auteur nommé *Lée*; mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

bien que d'anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force et cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage; et qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, Milord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée : il me fallut du temps et de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

De la rime et de la difficulté de la verſification françaiſe.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poëſie, et l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés; d'alonger et ſur-tout d'accourcir preſque tous vos mots; de faire enjamber les vers les uns ſur les autres; et de créer dans le beſoin des termes nouveaux qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles et néceſſaires. Un poëte anglais, diſais-je, eſt un homme libre qui aſſervit ſa langue à ſon génie; le français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers pour exprimer une penſée qu'un anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'anglais dit tout ce qu'il veut, le français

ne dit que ce qu'il peut; l'un court dans une carrière vaste, et l'autre marche avec des entraves dans un chemin glissant et étroit.

Malgré toutes ces réflexions et toutes ces plaintes, nous ne pourrons jamais secouer le joug de la rime; elle est essentielle à la poësie française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions : nos vers ne souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très-rare : nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves : nos césures et un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification; la rime est donc nécessaire aux vers français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneille*, les *Racine*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres; et je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir : qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public : Je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul-Véronèse*, quelqu'un venait placer ses dessins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres? On est accoutumé

Tragédies en prose.

dans les fêtes, à des danſes et à des chants, ſerait-ce aſſez de marcher et de parler, ſous prétexte qu'on marcherait et qu'on parlerait bien, et que cela ſerait plus aiſé et plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers ſur tous les théâtres tragiques, et de plus, toujours des rimes ſur le nôtre. C'eſt même à cette contrainte de la rime, et à cette ſévérité extrême de notre verſification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux penſées, qu'elle ne ſoit ni triviale, ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureuſement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la proſe. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte ſans diſcontinuer toutes ces chaînes, et cependant qu'il paraiſſe toujours libre : et nous ne reconnaiſſons pour poëtes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Exemples de la difficulté des vers français.

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en français. L'exemple de notre abbé *Regnier-Deſmarais*, de l'académie françaiſe et de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit Anacréon en italien avec ſuccès ; et ſes vers français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers latins, et n'ont pu être ſupportables en leur langue !

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre

verſification en Angleterre, et quels reproches me fait ſouvent le ſavant évêque de Rocheſter, ſur cette contrainte puérile qu'il prétend que nous nous impoſons de gaieté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, Milord, que plus un étranger connaîtra notre langue, et plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraie d'abord. Non-ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément : les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en vers qu'en proſe, et qui dit *vers*, en français, dit néceſſairement des vers rimés: en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, et qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

La rime plaît aux français, même dans les comédies.

Ne pouvant, Milord, haſarder ſur le théâtre français des vers non rimés, tels qu'ils ſont en uſage en Italie et en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, et je l'avoue, que le théâtre anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie : mais en récompenſe, dans ces pièces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action et du ſtyle, cette élégance, et toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre français depuis le grand *Corneille* : mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Caractère du théâtre anglais.

Défaut du théâtre français.

Nous avons en France des tragédies estimées qui sont plutôt des conversations, qu'elles ne sont la représentation d'un événement. Un auteur italien m'écrivait dans une lettre sur les théâtres : *Un Critico del nostro Pastor-fido disse, che quel componimento era un riassunto di bellissimi Madrigali ; credo, se vivesse, che direbbe delle tragedie Francese, che sono un riassunto di belle elegie e sontuosi epitalami.* J'ai bien peur que cet italien n'ait trop raison. Notre délicatesse excessive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions exposer aux yeux. Nous craignons de hasarder sur la scène des spectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'est pas *d'usage*.

L'endroit où l'on joue la comédie, et les abus qui s'y sont glissés, sont encore une cause de cette sécheresse qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui sont sur le théâtre destinés aux spectateurs, rétrécissent la scène, et rendent toute action presque impraticable. (*b*) Ce défaut est cause que les décorations, tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la pièce. Il empêche sur-tout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient sagement, pour conserver à la fois l'unité de lieu et la vraisemblance.

Exemple du *Caton* anglais.

Comment oserions-nous sur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie

(*b*) Enfin ces plaintes réitérées de M. de *Voltaire* ont opéré la réforme du théâtre en France, et ces abus ne subsistent plus.

de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les chofes les plus férieufes que comme l'occafion de dire un bon mot ? Comment apporter au milieu d'eux fur la fcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* fon père, qui s'écrie : „Heureux „ jeune homme, tu es mort pour ton pays! O mes „ amis, laiffez-moi compter ces glorieufes bleffures ! „ Qui ne voudrait mourir ainfi pour la patrie ? „ Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui facrifier?..... „ Mes amis, ne pleurez point ma perte, ne regrettez „ point mon fils; pleurez Rome; la maîtreffe du monde „ n'eft plus : ô liberté! ô ma patrie! ô vertu! &c. „ Voilà ce que feu M. *Addiffon* ne craignit point de faire repréfenter à Londres; voilà ce qui fut joué, traduit en italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais fi nous hafardions à Paris un tel fpectacle, n'entendez-vous pas déjà le parterre qui fe récrie? et ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête?

Comparaifon du Manlius de M. de *la Foffe*, avec la Venife de M. *Otway*.

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicateffe. L'auteur de notre tragédie de Manlius prit fon fujet de la pièce anglaife de M. *Otway*, intitulée Venife fauvée. Le fujet eft tiré de l'hiftoire de la conjuration du marquis de *Bedmar*, écrite par l'abbé de *Saint-Réal;* et permettez-moi de dire en paffant, que ce morceau d'hiftoire, égal peut-être à *Sallufte*, eft fort au-deffus de la pièce d'*Otway* et de notre Manlius. Premièrement, vous remarquez le préjugé qui a forcé l'auteur français à déguifer fous des noms romains une aventure connue que l'anglais a traitée naturellement fous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un

ambaſſadeur eſpagnol, s'appelât *Bedmar*, et que des conjurés euſſent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot;* cela ſeul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'aſſembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur ſerment, aſſigne à chacun ſon poſte, preſcrit l'heure du carnage, et jette de temps en temps des regards inquiets et ſoupçonneux ſur *Jaffier* dont il ſe défie. Il leur fait à tous ce diſcours pathétique, traduit mot pour mot de l'abbé de *Saint-Réal: Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, et notre vie ſera bientôt funeſte aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur français ? Il a craint de haſarder tant de perſonnages ſur la ſcène; il ſe contente de faire réciter par *Renaud* ſous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même diſcours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne ſentez-vous pas, par ce ſeul expoſé, combien cette ſcène angIaiſe eſt au-deſſus de la françaiſe, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monſtrueuſe !

Examen du Jules-Ceſar de *Shakeſpeare.*

Avec quel plaiſir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de Jules-Céſar, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation? Je ne prétends pas aſſurément approuver les irrégularités barbares dont elle eſt remplie : il eſt ſeulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage

composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le latin, et qui n'eut de maître que son génie. Mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple romain, et lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues !

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, qu'il sache que Brutus ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains; et si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir César vivant, et mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort? César était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé : Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est romain? Qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi.

CHOEUR DES ROMAINS.

Personne, non, Brutus, personne.

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine, par cet Antoine, qui n'ayant point eu de part au châtiment de César, en retirera le même avantage que moi : et que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour

le ſalut de Rome; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.

LE CHOEUR.

Vivez, Brutus, vivez à jamais.

Après cette ſcène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains à qui *Brutus* avait inſpiré ſa rigueur et ſa barbarie. *Antoine*, par un diſcours artificieux, ramène inſenſiblement ces eſprits ſuperbes; et quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *Céſar*; et ſe ſervant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte et à la vengeance. Peut-être les Français ne ſouffriraient pas que l'on fît paraître ſur leurs théâtres un chœur compoſé d'artiſans et de plébéïens romains; que le corps ſanglant de *Céſar* y fût expoſé aux yeux du peuple, et qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues : c'eſt à la coutume, qui eſt la reine de ce monde, à changer le goût des nations, et à tourner en plaiſir les objets de notre averſion.

Les Grecs ont haſardé des ſpectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* briſé par ſa chute, vient compter ſes bleſſures, et pouſſer des cris douloureux. *Philoctete* tombe dans ſes accès de ſouffrance; un ſang noir coule de ſa plaie. *Oedipe* couvert du ſang qui dégoutte encore des reſtes de ſes yeux qu'il vient d'arracher, ſe plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de *Clytemneſtre* que ſon propre fils égorge; et *Electre* crie ſur le théâtre : *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. Prométhée* eſt attaché ſur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'eſtomac et dans les bras. Les Furies

répondent

répondent à l'ombre sanglante de *Clytemnestre* par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sais bien que les tragiques grecs, d'ailleurs supérieurs aux anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, et le dégoûtant et l'incroyable pour le tragique et le merveilleux. L'art était dans son enfance du temps d'*Eschyle*, comme à Londres du temps de *Shakespeare ;* mais parmi les grandes fautes des poëtes grecs, et même des vôtres, on trouve un vrai pathétique et de singulières beautés; et si quelques français qui ne connaissent les tragédies et les mœurs étrangères que par des traductions, et sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction; ils sont, ce me semble, comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs et vous, vous passez les bornes de la bienséance, et si les Anglais sur-tout ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner de terribles; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop de peur de nous emporter, et quelquefois nous n'arrivons pas au tragique dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans *Shakespeare*, et dans ses successeurs qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes

et horribles aux Français, et qui, bien ménagées, repréſentées avec art, et ſur-tout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une ſorte de plaiſir dont nous ne nous doutons pas.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.

Bienſéances et unités.

Du moins que l'on me diſe pourquoi il eſt permis à nos héros et à nos héroïnes de théâtre de ſe tuer, et qu'il leur eſt défendu de tuer perſonne? La ſcène eſt-elle moins enſanglantée par la mort d'*Atalide* qui ſe poignarde pour ſon amant, qu'elle ne le ſerait par le meurtre de *Céſar*? Et ſi le ſpectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de ſon père, eſt l'occaſion d'un diſcours admirable de ce vieux romain; ſi ce morceau a été applaudi en Angleterre et en Italie par ceux qui ſont les plus grands partiſans de la bienſéance françaiſe; ſi les femmes les plus délicates n'en ont point été choquées; pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas? La nature n'eſt-elle pas la même dans tous les hommes?

Toutes ces lois, de ne point enſanglanter la ſcène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. ſont des lois qui, ce me ſemble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en eſt pas des règles de la bienſéance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui ſont les trois unités. Il y aurait de la faibleſſe et de la ſtérilité à étendre une action au-delà de l'eſpace de temps et du lieu convenable. Demandez à quiconque aura

inféré dans une pièce trop d'événemens, la raifon de cette faute : s'il eft de bonne foi, il vous dira qu'il n'a pas eu affez de génie pour remplir fa pièce d'un feul fait ; et s'il prend deux jours et deux villes pour fon action, croyez que c'eft parce qu'il n'aurait pas eu l'adreffe de la refferrer dans l'efpace de trois heures et dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraifemblance. Il en eft tout autrement de celui qui hafarderait un fpectacle horrible fur le théâtre. Il ne choquerait point la vraifemblance; et cette hardieffe, loin de fuppofer de la faibleffe dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie pour mettre par fes vers de la véritable grandeur dans une action qui, fans un ftyle fublime, ne ferait qu'atroce et dégoûtante.

Voilà ce qu'a ofé tenter une fois notre grand *Corneille*, dans fa Rodogune. Il fait paraître une mère qui, en préfence de la cour et d'un ambaffadeur, veut empoifonner fon fils et fa belle-fille, après avoir tué fon autre fils de fa propre main. Elle leur préfente la coupe empoifonnée, et fur leur refus et leurs foupçons, elle la boit elle-même, et meurt du poifon qu'elle leur deftinait. Des coups auffi terribles ne doivent pas être prodigués, et il n'appartient pas à tout le monde d'ofer les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonfpection, et une exécution de maître. Les Anglais eux-mêmes avouent que *Shakefpeare*, par exemple, a été le feul parmi eux qui ait fu évoquer et faire parler des ombres avec fuccès. Cinquième acte de Rodogune.

Within that circle none durft move hut he.

Plus une action théâtrale eft majeftueufe ou effrayante, plus elle deviendrait infipide, fi elle était Pompe et dignite du fpectacle dans la tragedie.

ſouvent répétée ; à peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids et ennuyeux, à force de reparaître ſouvent dans les hiſtoires. La ſeule pièce où M. *Racine* ait mis du ſpectacle, c'eſt ſon chef-d'œuvre d'Athalie. On y voit un enfant ſur un trône, ſa nourrice et des prêtres qui l'environnent, une reine qui commande à ſes ſoldats de le maſſacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action eſt pathétique; mais ſi le ſtyle ne l'était pas auſſi, elle ne ſerait que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impoſe la néceſſité de dire de grandes choſes; autrement on ne ſerait qu'un décorateur, et non un poëte tragique. Il y a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de Montezume à Paris; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau; c'était un palais d'un goût magnifique et barbare; *Montezume* paraiſſait avec un habit ſingulier; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond; autour de lui étaient huit grands de ſa cour, proſternés le viſage contre terre : *Montezume* commençait la pièce en leur diſant :

Levez-vous, votre roi vous permet aujourd'hui
Et de l'enviſager, et de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène françaiſe le ſénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions.

Je me fouvenais que lorfque j'introduifis autrefois dans Oedipe un chœur de Thébains qui difait :

O Mort, nous implorons ton funefte fecours!
O Mort, viens nous fauver, viens terminer nos jours!

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne fentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, et il fit un éclat de rire. C'eft ce qui m'a empêché dans Brutus de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eft accufé devant eux, et d'augmenter la terreur de la fituation, en exprimant l'étonnement et la douleur de ces pères de Rome, qui fans doute devaient marquer leur furprife autrement que par un jeu muet qui même n'a pas été exécuté. (*)

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eft certain qu'il eft plus difficile de bien écrire, que de mettre fur le théâtre des affaffinats, des roues, des potences, des forciers et des revenans. Auffi la tragédie de Caton, qui fait tant d'honneur à M. *Addiffon*, votre fucceffeur dans le miniftère; cette tragédie, la feule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit fa grande réputation qu'à fes beaux vers, c'eft-à-dire, à des penfées fortes et vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce font les beautés de détail qui foutiennent les ouvrages en vers, et qui

(*) Voyez les variantes à la fin de la tragédie.

les font paſſer à la poſtérité. C'eſt ſouvent la manière ſingulière de dire des choſes communes; c'eſt cet art d'embellir par la diction ce que penſent et ce que ſentent tous les hommes, qui fait les grands poëtes. Il n'y a ni ſentimens recherchés, ni aventure romaneſque dans le quatrième livre de *Virgile;* il eſt tout naturel, et c'eſt l'effort de l'eſprit humain. M. *Racine* n'eſt ſi au-deſſus des autres qui ont tous dit les mêmes choſes que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'eſt véritablement grand, que quand il s'exprime auſſi bien qu'il penſe. Souvenons-nous de ce précepte de *Deſpréaux :*

Conſeil d'un excellent critique.

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, et la figure et la voix d'une actrice ont fait valoir ſur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de repréſentations que Cinna et Britannicus? Mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poëmes, au lieu qu'on ſait une partie de Britannicus et de Cinna par cœur. En vain le Regulus de *Pradon* a fait verſer des larmes par quelques ſituations touchantes ; cet ouvrage et tous ceux qui lui reſſemblent ſont mépriſés, tandis que leurs auteurs s'applaudiſſent dans leurs préfaces.

De l'amour.

Des critiques judicieux pourraient me demander, pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre eſt JUNIUS-BRUTUS; pourquoi j'ai mêlé cette paſſion avec l'auſtère vertu du ſénat romain et la politique d'un ambaſſadeur.

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendreſſe; et les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un ſiècle ; car vous avez toujours un peu pris nos modes et nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon ſentiment ſur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies, me paraît un goût efféminé; l'en proſcrire toujours, eſt une mauvaiſe humeur bien déraiſonnable.

Le théâtre, ſoit tragique, ſoit comique, eſt la peinture vivante des paſſions humaines. L'ambition d'un prince eſt repréſentée dans la tragédie; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie et des intrigues d'une citoyenne; là vous pleurez la malheureuſe paſſion de *Phèdre :* de même, l'amour vous amuſe dans un roman; et il vous tranſporte dans la Didon de *Virgile.* L'amour dans une tragédie n'eſt pas plus un défaut eſſentiel que dans l'Enéide; il n'eſt à reprendre que quand il eſt amené mal à propos, ou traité ſans art.

Les Grecs ont rarement haſardé cette paſſion ſur le théâtre d'Athènes; premièrement parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que ſur des ſujets terribles, l'eſprit des ſpectateurs était plié à ce genre de ſpectacle; ſecondement parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres; et qu'ainſi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le ſujet de toutes les converſations, les poëtes en étaient moins invités à traiter cette paſſion, qui de toutes eſt la plus difficile à

repréfenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troifième raifon qui me paraît affez forte, c'eft que l'on n'avait point de comédiennes. Les rôles des femmes étaient joués par des hommes mafqués; il femble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'eft tout le contraire à Londres et à Paris; et il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos* et les *le Couvreurs*, que d'ambition et de politique.

Le mal eft que l'amour n'eft fouvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, et que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre Alcibiade, pièce très-fuivie, mais faiblement écrite, et ainfi peu eftimée, on a admiré long-temps ces mauvais vers que récitait d'un ton féduifant l'*Efopus* (*c*) du dernier fiècle.

Ah! lorfque pénétré d'un amour véritable,
Et gémiffant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans fes yeux, timides ou diftraits,
Que mes foins de fon cœur ont pu troubler la paix;
Que par l'aveu fecret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encore une force nouvelle:
Dans ces momens fi doux, j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre Venife fauvée, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, et elle s'en plaint en

(*c*) Le comédien *Baron*.

termes affez indécens, jufqu'à dire qu'il eft venu à elle *vn' buton' d*, déboutonné.

Pour que l'amour foit digne du théâtre tragique, il faut qu'il foit le nœud néceffaire de la pièce, et non qu'il foit amené par force pour remplir le vide de vos tragédies et des nôtres qui font toutes trop longues; il faut que ce foit une paffion véritablement tragique, regardée comme une faibleffe, et combattue par des remords. Il faut ou que l'amour conduife aux malheurs et aux crimes, pour faire voir combien il eft dangereux; ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'eft pas invincible : fans cela ce n'eft plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'eft à vous, Milord, à décider fi j'ai rempli quelques-unes de ces conditions ; mais que vos amis daignent fur-tout ne point juger du génie et du goût de notre nation par ce difcours, et par cette tragédie que je vous envoie. Je fuis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de fuccès ; et fi les fentimens que je foumets ici à votre cenfure font défapprouvés, c'eft à moi feul qu'en appartient le blâme.

PERSONNAGES.

JUNIUS BRUTUS, } conſuls.
VALERIUS-PUBLICOLA, }

TITUS, fils de *Brutus*.

TULLIE, fille de *Tarquin*.

ALGINE, confidente de *Tullie*.

ARONS, ambaſſadeur de *Porſenna*.

MESSALA, ami de *Titus*.

PROCULUS, tribun militaire.

ALBIN, confident d'*Arons*.

Sénateurs.

Licteurs.

La ſcène eſt à Rome.



Pardonnez-nous, grands Dieux ! ſi le Peuple Romain
A tardé ſi longtems à condamner Tarquin *Brutus, acte I. Scene 2.*

J. M. Moreau le J.ne inv. 1783. *De Launay le J.ne sculp.*

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, LES SENATEURS.

Le théâtre représente une partie de la maison des consuls, sur le mont Tarpéien; le temple du capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus et Valerius-Publicola, consuls, président à cette assemblée: les sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les sénateurs.

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos lois;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le Sénat et craint un peuple libre.

Aujourd'hui, devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un ambaſſadeur.
Arons qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience:
Il attend dans ce temple, et c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS-PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon roi renvoyer ſans l'entendre:
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis, que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains;
Mais ce n'eſt point aſſez: Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos lois, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu vous vaincre, il cherche à vous tromper.
L'ambaſſadeur d'un roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable;
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome! n'écoute point leur ſéduiſant langage,
Tout art t'eſt étranger; combattre eſt ton partage.
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois; ce ſont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome fait à quel point fa liberté m'eft chère:
Mais, plein du même efprit, mon fentiment diffère.
Je vois cette ambaffade, au nom des fouverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté defpotique
A traiter en égale avec la république;
Attendant que du ciel rempliffant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en fujets.
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les refforts de fa grandeur naiffante,
Epier fon génie, obferver fon pouvoir;
Romains, c'eft pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous fommes:
Et l'efclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loifir il porte fes regards;
Il la verra dans vous: vous êtes fes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous raffemble;
Qu'il paraiffe au Sénat, qu'il écoute, et qu'il tremble.

(*Les Sénateurs fe lèvent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALERIUS-PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paffer à votre avis;
Rome et vous l'ordonnez: à regret j'y foufcris.
Licteurs, qu'on l'introduife; et puiffe fa préfence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenfe.

(*à Brutus.*)

C'eft fur vous feul ici que nos yeux font ouverts:
C'eft vous qui le premier avez rompu nos fers:
De notre liberté foutenez la querelle;
Brutus en eft le père, et doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux Licteurs et d'*Albin *fon confident; il paffe devant les Confuls et le Sénat qu'il falue; et il va s'affeoir fur un fiége préparé pour lui fur le devant du théâtre.*)

ARONS.

Consuls et vous Sénat, qu'il m'eft doux d'être admis
Dans ce Confeil facré de fages ennemis,
De voir tous ces héros dont l'équité févère
N'eut, jufques aujourd'hui, qu'un reproche à fe faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus.
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare,
Que la fureur conduit, réunit et fépare,
Aveugle dans fa haine, aveugle en fon amour,
Qui menace et qui craint, règne et fert en un jour;
Dont l'audace...

BRUTUS.

Arrêtez, fachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de refpect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat eft de repréfenter
Ce peuple vertueux que l'on ofe infulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poifon qu'on prépare à la cour d'Etrurie
N'eft point encor connu dans le Sénat romain.
Pourfuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un difcours fi hautain,

Que touché des malheurs où cet Etat s'expofe;
Comme un de fes enfans j'embraffe ici fa caufe.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eft en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret fa valeur et fon zèle
N'affurer aux Romains qu'une chute plus belle.
Sa victoire affaiblit vos remparts défolés;
Du fang qui les inonde ils femblent ébranlés.
Ah! ne refufez plus une paix néceffaire:
Si du peuple Romain le Sénat eft le père,
Porfenna l'eft des rois que vous perfécutez.

Mais vous, du nom romain vengeurs fi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, et ces mêmes autels,
Où jadis, atteftant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des fouverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis fi faints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos fermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiffance et non point d'efclavage;
Et puifqu'il vous fouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à fes pieds, fefant pour lui des vœux;

Songez qu'en ce lieu même, à cet autel augufte,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être jufte.
De fon peuple et de lui tel était le lien ;
Il nous rend nos fermens lorfqu'il trahit le fien :
Et dès qu'aux lois de Rome il ofe être infidelle,
Rome n'eft plus fujette et lui feul eft rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ferait vrai que l'abfolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà fon devoir;
Qu'il en eût trop fuivi l'amorce enchantereffe;
Quel homme eft fans erreur? et quel roi fans faibleffe?
Eft-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous, nés tous fes fujets; vous, faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
Les droits des fouverains font-ils moins précieux?
Nous fommes leurs enfans; leurs juges font les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en fa colère,
N'allez pas mériter un préfent plus févère;
Trahir toutes les lois en voulant les venger;
Et renverfer l'Etat au lieu de le changer.
Inftruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin fera plus jufte, et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage facré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eft plus temps : chaque Etat a fes lois, (1)
Qu'il tient de fa nature, ou qu'il change à fon choix.

Efclaves

Efclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Tofcans femblent nés pour fervir fous des maîtres:
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût efclave comme eux.
La Gréce entière eft libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit affujettie.
Rome eut fes fouverains, mais jamais abfolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de fa grandeur fuprême.
Numa qui fit nos lois, y fut foumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Tofcans, chez vous, elle a choifi fes rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour avec la tyrannie.

(*il fe lève.*)

Pardonnez-nous, grands Dieux! fi le peuple romain
A tardé fi long-temps à condamner Tarquin.
Le fang qui régorgea fous fes mains meurtrières,
De notre obéiffance a rompu les barrières.
Sous un fceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris fa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public eft né de l'excès de fes crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Tofcans,
S'ils pouvaient à leur tour être las des tyrans.

(*Les Confuls defcendent vers l'autel, et le Sénat fe lève.*)

O Mars! dieu des héros, de Rome et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton autel facré, Mars, reçois nos fermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.

Si dans le ſein de Rome il ſe trouvait un traître,
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens :
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, ſur cet autel qu'ainſi vous profanez,
Je jure au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porſenna, vengeur de ſa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

(*Les Sénateurs ſont un pas vers le Capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous ſéparez pas;
Je ne me ſuis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eſt-elle une victime à Rome conſacrée?
Et donnez-vous des fers à ſes royales mains,
Pour mieux braver ſon père et tous les ſouverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréſors, ces richeſſes
Que des Tarquins dans Rome épuiſaient les largeſſes,
Sont-ils votre conquête, ou vous ſont-ils donnés?
Eſt-ce pour les ravir que vous le détrônez?
Sénat, ſi vous l'oſez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *ſe tournant vers Arons.*

Vous connaiſſez bien mal, et Rome et ſon génie.
Ces pères des Romains vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté;
Au-deſſus des tréſors que ſans peine ils vous cèdent,
Leur gloire eſt de dompter les rois qui les poſsèdent. (2)
Prenez cet or, Arons, il eſt vil à nos yeux.
Quant au malheureux ſang d'un tyran odieux,

Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le Sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs,
Qui des enfans des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe et la mollesse
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse;
Mais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur,
A son sexe, à son âge, et sur-tout au malheur.
Dès ce jour, en son camp, que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie.
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux,
Que la haine de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce temps doit vous suffire.
Ma maison cependant est votre sureté;
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse:
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat romain.

(*aux Sénateurs.*)

Et nous du Capitole allons orner le faîte,
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, et ces dards tout sanglans
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi, puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux! protégez ainsi contre nos ennemis
Le consulat du père, et les armes du fils!

SCENE III.

ARONS, ALBIN.

(Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.)

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le temps
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage
Amollissaient leurs mœurs, énervaient leur courage,
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix;
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde.
Affranchissons la terre : et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il?...

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre;

A toute heure il y vient : Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter ſur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire ;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur ;
Maître de ſon ſecret, et maître de lui-même,
Impénétrable et calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux ;
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCENE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GENEREUX Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon roi,
Des Sénateurs romains n'ont pu tenter la foi ?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?
Ces fiers Patriciens ſont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils ſans paſſions, ſans intérêt, ſans vice ?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter ; mais leur feinte juſtice,

Leur âpre auſtérité que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner :
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême,
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-même.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de Patrons et de Pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; et ſous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage,
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

Peu ſentent leur état : leurs eſprits égarés,
De ce grand changement ſont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les rois penſe être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête et les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire:
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.

Ils ne fe piquent point du pouvoir fanatique (3)
De fervir de victime au devoir defpotique,
Ni du zèle infenfé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis.
Nous fommes de leur gloire un inftrument fervile,
Rejeté par dédain dès qu'il eft inutile,
Et brifé fans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter fur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom feul impofe à ce peuple volage,
Un chef affez puiffant pour obliger le roi,
Même après le fuccès, à nous tenir fa foi;
Ou fi de nos deffeins la trame eft découverte,
Un chef affez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus....

MESSALA.

Il eft l'appui de Rome, il eft fils de Brutus;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuftices,
Dont ce Sénat fuperbe a payé fes fervices?
Lui feul a fauvé Rome, et toute fa valeur
En vain du confulat lui mérita l'honneur;
Je fais qu'on le refufe.

MESSALA.

Et je fais qu'il murmure :
Son cœur altier et prompt eft plein de cette injure :
Pour toute récompenfe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obferve d'affez près fon ame impérieufe,
Et de fon fier courroux la fougue impétueufe;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer,
Il y marche en aveugle; on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneffe eft facile à féduire :
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!
Rome, un conful, un père, et la haine des rois,
Et l'horreur de la honte, et fur-tout fes exploits.
Connaiffez donc Titus, voyez toute fon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poifon qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait!

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce fecret de fon cœur;
Il en rougit lui-même : et cette ame inflexible
N'ofe avouer qu'elle aime, et craint d'être fenfible.
Parmi les paffions dont il eft agité,
Sa plus grande fureur eft pour la liberté.

ARONS.

C'eft donc des fentimens et du cœur d'un feul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le fort de Rome!

(*à Albin.*)

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

(*à Meſſala.*)

Entrons chez la princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience :
Je lirai dans ſon ame, et peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter un appartement du palais des Conſuls.)

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offenſe et me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer ſi long-temps
Une douleur plus tendre, et des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?

Le haïffez-vous plus que vous n'aimiez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec tranfport : je hais avec furie :
Je fuis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout fe vaincre, et connaît fon erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos bleffures,
Déguifer votre amour et non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Meffala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon fang pour ce Sénat jaloux.
Tu le fais, ton courage eut part à ma victoire.
Je fentais du plaifir à parler de ma gloire,
Mon cœur, énorgueilli des fuccès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats;
On confie aifément des malheurs qu'on furmonte:
Mais qu'il eft accablant de parler de fa honte!

MESSALA.

Quelle eft donc cette honte, et ce grand repentir?
Et de quels fentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour et fes fureurs,
Sont-ce des paffions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce confeil de rois l'orgueil infupportable

Méprife ma jeuneffe, et me refufe un rang
Brigué par ma valeur, et payé par mon fang.
Au milieu du dépit dont mon ame eft faifie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'ofais y prétendre, et ton cœur eft jaloux.
Je l'avoûrai, ce feu, que j'avais fu contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait; elle partait : mon cœur
De fa funefte flamme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits : je fortais d'efclavage. (*b*)
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des rois, (*c*)
C'eft du fang de Tarquin que j'attendrais des lois!
Elle refufe encor de m'en donner, l'ingrate!
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte, et l'amour,
De mes fens foulevés difpofent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes confeils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos reffentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorife
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrife?
Non; s'il vous faut rougir, rougiffez en ce jour
De votre patience, et non de votre amour.

Quoi! pour prix de vos feux, et de tant de vaillance,
Citoyen ſans pouvoir, amant ſans eſpérance,
Je vous verrais languir victime de l'Etat,
Oublié de Tullie, et bravé du Sénat?
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et ſe venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon eſprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir ſa haine ou ſa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrières (d)
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères:
Sa haine déſormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend juſtice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui deſtinait peut-être un empire plus doux;
Et ſans ce fier Sénat, ſans la guerre, ſans vous.....
Pardonnez; vous ſavez quel eſt ſon héritage?
Son frère ne vit plus, Rome était ſon partage.
Je m'emporte, Seigneur, mais ſi pour vous ſervir,
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon ſang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir eſt le maître.
Non, crois-moi, l'homme eſt libre au moment qu'il veut l'être.

Je l'avoue, il eſt vrai, ce dangereux poiſon
A pour quelques momens égaré ma raiſon;
Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'ambaſſadeur;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, et ſoutient ſon pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, et d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, et d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,

Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome éprise, et le Sénat jaloux.
Je vous plains de servir sous ce maître farouche,
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur;
Lui qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grâce à vos soins, Seigneur, et mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert et n'a rien qu'il déguise.
Outragé du Sénat j'ai droit de le haïr;
Je le hais : mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle;
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis;
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis et ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé, peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour et le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chère;
Quoique né ſous un roi j'en goûte les appas;
Vous vous perdez pour elle et n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre nous, rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République?
Vos lois ſont vos tyrans: leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur,
Le Sénat vous opprime, et le peuple vous brave,
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire,
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
Je ſais bien que la cour, Seigneur, a ſes naufrages;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du ſouverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, et le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat qu'il reſpecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères lois ſe taiſent devant nous.
Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!

Je

Je vous l'ai déjà dit ; il vous aimait, Seigneur ;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur ;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait. . . .

TITUS.

J'ai vu ſa cour, et je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui ;
Grâce au ciel ! je n'ai point cette indigne faibleſſe :
Je veux de la grandeur, et la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir ;
Je combattrai vos rois, retournez les ſervir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance,
Mais ſongez que lui-même éleva votre enfance ;
Il s'en ſouvient toujours : hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils et ſon malheur ;
Titus, me diſait-il, ſoutiendrait ma famille,
Et lui ſeul méritait mon Empire et ma fille.

TITUS *en ſe détournant.*

Sa fille ! Dieux ! Tullie ? O vœux infortunés !

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez :
Elle va, loin de vous et loin de ſa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous cependant ici ſervez votre Sénat,
Perſécutez ſon père, opprimez ſon Etat ;
J'eſpère que bientôt ces voûtes embraſées,
Ce Capitole en cendre, et ces tours écraſées,
Du Sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont ſervir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah ! mon cher Meſſala, dans quel trouble il me laiſſe !
Tarquin me l'eût donnée ! ô douleur qui me preſſe !
Moi, j'aurais pu ! . . . mais non, miniſtre dangereux,
Tu venais épier le ſecret de mes feux.
Hélas ! en me voyant ſe peut-il qu'on l'ignore !
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faibleſſe, il retourne à ſa cour
Inſulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouſer ! lui conſacrer ma vie !
Le ciel à mes déſirs eût deſtiné Tullie !
Malheureux que je ſuis !

MESSALA.

Vous pourriez être heureux ;
Arons pourrait ſervir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Banniſſons un eſpoir ſi frivole :
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple raſſemblé ſous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, et pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garans inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;
Oui, tel eſt mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant!

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MESSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis;
Enfonçons dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCENE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRETEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.

Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déjà ſa jalouſe colère ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, et je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître ;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui ;
Allez lui commander de partir aujourd'hui :
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout : mon fils avec vous eſt lié ;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié.
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance,
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage ;
Le rendre ambitieux et corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome et lui plaire ;
Il aime aveuglément ſa patrie et ſon père.

BRUTUS.

Il le doit ; mais fur-tout il doit aimer les lois :
Il doit en être efclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point fa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux fi fon bras l'a fervie.

BRUTUS.

Il a fait fon devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le fien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non : le confulat n'eft point fait pour fon âge ;
J'ai moi-même à mon fils refufé mon fuffrage.
Croyez-moi, le fuccès de fon ambition
Serait le premier pas vers la corruption.
Le prix de la vertu ferait héréditaire ;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop affuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oifiveté.
Le dernier des Tarquins en eft la preuve infigne.
Qui naquit dans la pourpre en eft rarement digne.
Nous préfervent les cieux d'un fi funefte abus,
Berceau de la molleffe et tombeau des vertus !
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Repréfentez-lui mieux fa véritable gloire ;
Etouffez dans fon cœur un orgueil infenfé :
C'eft en fervant l'Etat qu'il eft récompenfé.
De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'eft l'appui des Romains que dans lui je contemple ;

Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiffez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui;
Tempérez cette ardeur de l'efprit d'un jeune homme:
Le flatter c'eft le perdre, et c'eft outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le fuivre aux combats;
J'imitais fa valeur, et ne l'inftruifais pas.
J'ai peu d'autorité; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encenfez fes erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA *feul.*

Il n'eft point de tyran plus dur, plus haïffable,
Que la févérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil infultant de ta fauffe vertu.
Coloffe qu'un vil peuple éleva fur nos têtes,
Je pourrai t'écrafer, et les foudres font prêtes.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance ;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence ;
Tout succède à mes voeux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? Crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux, ennemis d'un prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux ;
Ou demain sous ses lois Rome sera rangée :
Rome en cendre, peut-être, et dans son sang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi, ſur le trône remis,
Commande à des ſujets malheureux et ſoumis;
Que d'avoir à dompter au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

(*à Albin.*)

Allez, j'attends ici la princeſſe en ſecret.

(*à Meſſala.*)

Meſſala, demeurez.

SCENE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

Hé bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

Je vous l'avais prédit: l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, et tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie;
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge et de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte:
Son amour eſt au comble, et Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté, par degrés, d'effacer cette horreur
Que pour le nom de roi, Rome imprime en ſon cœur.

En vain j'ai combattu ce préjugé févère;
Le feul nom des Tarquins irritait fa colère;
De fon entretien même il m'a foudain privé,
Et je hafardais trop fi j'avais achevé.

ARONS.

Ainfi de le fléchir Meffala défefpère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obftacle à vous donner fon frère:
Et j'ai du moins féduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi! vous auriez déjà gagné Tiberinus?
Par quels refforts fecrets, par quelle heureufe intrigue?

MESSALA.

Son ambition feule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit, depuis long-temps,
De fon frère et de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux fufpendus à ces voûtes fatales,
Ces feftons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains et celui de Brutus
Dans ces folemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts qui, dans fon ame aigrie,
Echauffent le poifon de fa fecrète envie.
Et cependant, Titus, fans haine et fans courroux,
Trop au-deffus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de fon char de victoire,
Et femble en l'embraffant l'accabler de fa gloire.
J'ai faifi ces momens, j'ai fu peindre à fes yeux,
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.
J'ai preffé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome après le rang fuprême;

Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler;
Il eſt à vous, Seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, et ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Et Tullie, et le trône offerts à ſon courage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.

La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des ſénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille ſe ſoumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui....

ARONS.

Puiſqu'il eſt amoureux, je compte encor ſur lui.
Un regard de Tullie, un ſeul mot de ſa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les ſubtils détours et tout l'art ſéducteur
D'un chef de conjurés et d'un ambaſſadeur.
N'eſpérons des humains rien que par leur faibleſſe.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendreſſe,
Voilà des conjurés qui ſerviront mon roi;
C'eſt d'eux que j'attends tout; ils ſont plus forts que moi.

(*Tullie entre, Meſſala ſe retire.*)

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre
Qu'en vos auguſtes mains mon ordre eſt de remettre,
Et que juſqu'en la mienne a fait paſſer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, et changez ſon deſtin.

(*elle lit.*)

» Le trône des Romains peut fortir de fa cendre :
» Le vainqueur de fon roi peut en être l'appui :
» Titus eft un héros ; c'eft à lui de défendre
» Un fceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, fongez que Tarquin vous a donné la vie ;
» Songez que mon deftin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refufer le roi de Ligurie ;
» Si Titus vous eft cher, il fera votre époux. »
Ai-je bien lu ?... Titus ?... Seigneur... eft-il poffible ?
Tarquin, dans fes malheurs jufqu'alors inflexible,
Pourrait ?... mais d'où fait-il ?... et comment ?... Ah ! Seigneur !
Ne veut-on qu'arracher les fecrets de mon cœur ?
Epargnez les chagrins d'une trifte Princeffe ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeuneffe.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne fais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire et vous fervir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des fecrets, qu'en mon fein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil préfomptueux
Vers le voile facré que vous jetez fur eux.
Mon devoir feulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet Empire,
Que ce trône eft un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je fervirais mon père, et ferais à Titus !
Seigneur, il fe pourrait....

ARONS.

N'en doutez point, Princeſſe.
Pour le ſang de ſes rois ce héros s'intéreſſe.
De ces républicains la triſte auſtérité,
De ſon cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri ſon courage;
Il penche vers ſon prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans ſon cœur prétendu pénétrer;
Mais puiſqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des rois, triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome et ſon dieu tutélaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, et le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIEL! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont déſarmé, tout change: et ta juſtice;
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.
(*à Algine.*)
Va le chercher, va, cours. Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas! et qu'il l'ignore?

Mais.... n'écoutai-je point un eſpoir trop flatteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je? hélas! devrais-je au dépit qui le preſſe
Ce que j'aurais voulu devoir à ſa tendreſſe?

ALGINE.

Je ſais que le Sénat alluma ſon courroux,
Qu'il eſt ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi; n'en doute point : il m'aime.
Va, dis-je....

(*Algine ſort.*)

Cependant, ce changement extrême....
Ce billet!... De quels ſoins mon cœur eſt combattu!
Eclatez mon amour, ainſi que ma vertu!
La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir ſa couronne!
De Titus et de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis: Rome, je te pardonne:
Rome, tu vas ſervir ſi Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble, et reconnais ton roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet.... Titus.... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime et de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop, cet empire funeſte:
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Titus tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ferais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE *en donnant la lettre.*

Lifez, rendez heureux, vous, Tullie, et mon père.
(*tandis qu'il lit.*)
Je puis donc me flatter.... mais quel regard févère!
D'où vient ce morne accueil, et ce front consterné?
Dieux!...

TITUS.

Je fuis des mortels le plus infortuné,
Le fort dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur et foudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome ou vous; et je n'ai déformais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime!
Je ne m'en cache plus: un trop juste pouvoir,
Autorifant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de fes fentimens s'expliquer fans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir!
Que m'ofes-tu parler de malheur et de crime?
Ah! fervir des ingrats contre un roi légitime,

M'opprimer,

M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits;
Ce sont-là mes malheurs, et voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du Sénat, et la toute-puissance.
Choisis de recevoir ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands Dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Hé bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ose mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel sera ton destin?...

TITUS.

D'être digne de vous;
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle;
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais....

TITUS.

Ah! pardonnez, Princesse:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter ni vous suivre.
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;

Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encore à toi.

TITUS.

Eh bien, ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, et ſoyez plus que reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays, et l'amour de mes lois.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi j'irais trahir?...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare;
Non, toute trahiſon eſt indigne et barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père, et ſes droits abſolus;
Je ſais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon ſang et ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en eſt-il donc ſans moi?

TITUS.

Nous ſommes ennemis... La nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

Madame, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques;
Tarquin même en ce temps, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un père, et dus vous en servir.
Allez, et que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux lois;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice;
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, et songez à Tarquin:

Et que ce grand exemple, où mon efpoir fe fonde,
Soit la leçon des rois et le bonheur du monde.
(*à Arons.*)
Le Sénat vous la rend, Seigneur, et c'eft à vous
De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
Proculus va vous fuivre à la porte facrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paffion fureur défefpérée!
(*il va vers Arons.*)
Je ne fouffrirai point, non... permettez, Seigneur...
(*Brutus et Tullie fortent avec leur fuite.*)
(*Arons et Meffala reftent.*)
Dieux! ne mourrai-je point de honte et de douleur?
(*à Arons.*)
Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le temps me preffe;
Il me faut fuivre ici Brutus et la Princeffe;
Je puis d'une heure encor retarder fon départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans fon appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de fes deftins, et peut-être du vôtre.
(*il fort.*)

SCENE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SORT qui nous as rejoints et qui nous défunis!
Sort! ne nous as-tu faits que pour être ennemis?

Ah! cache, fi tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes;
Un cœur tel que le fien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en eft fait; Titus n'en fera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain fcrupule à vos défirs s'oppofe?

TITUS.

Abominables lois que la cruelle impofe!
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrais vous fervir!
Peuples que j'ai fauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai fix mois vaincu la violence,
L'amour aurait fur moi cette affreufe puiffance!
J'expoferais mon père à fes tyrans cruels!
Et quel père! un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de fon pays, qui m'inftruifit à l'être,
Que j'imitai; qu'un jour j'euffe égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible deftin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain,
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître;
Seigneur, vous ferez roi dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'Empire, et l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce conful, ce héros que l'on nomme
Le père, le foutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrafé par vos mains;

S'il eût mal foutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous ; il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliffez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres. mais fous des maîtres,
Pefaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, fi vous régnez fur elle.
Ce pouvoir fouverain que j'ai vu tour à tour
Attirer de ce peuple et la haine et l'amour,
Qu'on craint en des Etats, et qu'ailleurs on défire,
Eft des gouvernemens le meilleur ou le pire;
Affreux fous un tyran, divin fous un bon roi.

TITUS.

Meffala, fongez-vous que vous parlez à moi?
Que déformais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc que l'on va vous ravir
L'ineftimable honneur dont vous n'ofez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre! arrête; Dieux! parle... qui?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi:

TITUS.

Mon frère trahit Rome?

MESSALA.

Il sert Rome et son roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel!... perfide!... écoutez: mon cœur long-temps séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère:
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami, que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère et d'une amante;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR tofcan peut maintenant vous voir,
Il eft chez la princeffe.

TITUS.

...Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome! O Dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de fa honte alarmé,
Qui ferait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eft donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!... allons...
(*à Meffala.*)
Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eft rempli d'un Sénat détefté.

TITUS.

Je le fais. Mais... du ciel qui tonne fur ma tête
J'entends la voix qui crie; arrête, ingrat, arrête:
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me fecourez, je fuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courfe;
Je n'ai point de mon fang déshonoré la fource;
Votre victime eft pure; et s'il faut qu'aujourd'hui
Titus foit aux forfaits entraîné malgré lui;
S'il faut que je fuccombe au deftin qui m'opprime;
Dieux! fauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

Oui, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, je l'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux! (e)
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte et mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.

Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses :
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous. (4)
Mais ajoutez au moins, que parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ses pleurs, et ses charmes ;
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin ;
Que rien ne me surmonte, et que je jure encore
Une guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés ;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire :
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O Ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir :
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.

Rome l'emportera, je le fais; mais enfin
Je ne puis féparer Tullie et mon deftin.
Je refpire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, raffemble nos foldats.
En dépit du Sénat, je retiendrai fes pas;
Je prétends que dans Rome elle refte en otage:
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels foins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer fans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eft au Sénat qu'il faut que je m'adreffe.
Va de ces rois de Rome adoucir la rudeffe;
Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus....
Hélas! que je m'emporte en deffeins fuperflus!

MESSALA.

Dans la jufte douleur où votre ame eft en proie,
Il faut pour vous fervir....

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle paffe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je fuis perdu, c'eft elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ! ſentence cruelle !
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare ?
Me tromper, me braver ?

TITUS.

Ah ! dans ce jour affreux,
Je fais ce que je dois, et non ce que je veux ;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie ;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus ;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens qu'a ſauvés mon courage ;
Qu'un père abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin. . .

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux !

La nature te parle, et fa voix m'eft trop chère,
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Raffure-toi; Brutus eft déformais le mien,
Tout mon fang eft à toi, qui te répond du fien;
Notre amour, mon hymen, mes jours en font le gage:
Je ferai dans tes mains, fa fille, fon otage.
Peux-tu délibérer? Penfes-tu qu'en fecret
Brutus te vît au trône avec tant de regret?
Il n'a point fur fon front placé le diadême;
Mais fous un autre nom n'eft-il pas roi lui-même?
Son règne eft d'une année, et bientôt... mais hélas!
Que de faibles raifons, fi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eft temps encore;
Achève, parle, ingrat! que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eft trop effuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour dont le mien eft confus,
Et tes trompeurs fermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te facrifie;
Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai fenti pour toi.
J'ai réglé mon deftin; Romain dont la rudeffe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreffe,
Héros pour m'accabler, timide à me fervir;
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.

Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprifable,
Dans fes projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont fon cœur eft armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'ofes trahir, et m'outrager comme eux;
Où ma foi fut féduite, où tu trompas mes feux,
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras, dans mon fang effaçant mes injures,
Plus jufte que le tien, mais moins irréfolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais...

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame, il faut vous fatisfaire.
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma paffion,
Mon cœur n'a pour excufe aucune illufion;
Que je ne goûte point dans mon défordre extrême,
Le trifte et vain plaifir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu fans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraffe le crime.
Haïffez-moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous et détefte fes feux;
Qui va s'unir à vous, fous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre et les parjures.

TULLIE.

Vous infultez, Titus, à ma funefte ardeur;
Vous fentez à quel point vous régnez dans mon cœur.

Oui, je vis pour toi feul, oui, je te le confeffe;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faibleffe;
Sois sûr que le trépas m'infpire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi;
Qui fe repentirait d'avoir fervi fon maître;
Que je fais fouverain; et qui rougit de l'être.
Voici l'inftant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'Ambaffadeur m'attend; confulte, délibère:
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens fous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête;
En me fuivant plus loin, tu hafardes ta tête;
On peut te foupçonner: demeure, adieu, réfous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *feul.*

Tu l'emportes, cruelle, et Rome eft affervie,
Reviens régner fur elle, ainfi que fur ma vie.
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits eft de t'abandonner.
Qu'on cherche Meffala: ma fougueufe imprudence
A de fon amitié laffé la patience.
Maîtreffe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sers ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Viens; ſuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, et livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de temps, déjà la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jeté.

(*le fond du théâtre s'ouvre.*)

Que vois-je? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

Viens, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit,
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.

J'ai

J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une ſeconde fois, va ſauver ton pays;
Pour notre liberté, va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!...

BRUTUS.

Mon fils!...

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat et le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur!

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré,
Des refus du Sénat eſt encore ulcéré?
De vos prétentions je vois les injuſtices.
Ah! mon fils, eſt-il temps d'écouter vos caprices?
Vous avez ſauvé Rome, et n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les lois permettent de l'attendre?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur;
La place où je t'envoie eſt ton poſte d'honneur.

Va, ce n'eſt qu'aux tyrans, que tu dois ta colère :
De l'Etat et de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, et n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, ſois plus ; ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais, ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore, et ſans roi.

TITUS.

Ah ! Meſſala !

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(*Titus et Meſſala ſortent.*)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah ! qu'entends-je ?

VALERIUS.

On conſpire,

Je n'en faurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de fe faire entendre,
Et d'indignes romains ont parlé de fe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les fuit. Je foupçonne et Ménas et Lélie,
Ces partifans des rois et de la tyrannie,
Ces fecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à défunir le peuple et le Sénat.
Meffala les protége; et dans ce trouble extrême,
J'oferais foupçonner jufqu'à Meffala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obfervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi dont nous fommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceffaires.
Arrêter un romain fur de fimples foupçons,
C'eft agir en tyrans, nous qui les puniffons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome et de la liberté
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage?
Dieux! donnez-nous la mort plutôt que l'efclavage.
Que le Sénat nous fuive.

SCENE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un efclave, Seigneur,
D'un entretien fecret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit? à cette heure?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la preffante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le falut en dépend:
Allons, c'eft les trahir que tarder un moment.
(*à Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils; qu'à cette heure fatale
Il défende fur-tout la porte Quirinale;
Et que la terre avoue, au bruit de fes exploits,
Que le fort de mon fang eft de vaincre les rois.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SENATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'esclave VINDEX.

BRUTUS.

OUI, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait: Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main.
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contre elle et servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome et sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.

(*en montrant l'esclave.*)

Il a prévu le crime, et son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit;
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard qu'il cachait dans son sein,

Et qu'à vous, Sénateurs, il deftinait peut-être;
Mes fecrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'eft dans ce cœur fanglant qu'il faut les découvrir :
Et qui fait confpirer, fait fe taire et mourir.
On s'écrie, on s'avance, il fe frappe, et le traître
Meurt encore en romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Affez loin vers le camp nos gardes l'ont fuivi;
On arrête à l'inftant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides :
Fuffent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos fermens.
Rome, la liberté, demandent leur fupplice;
Et qui pardonne au crime, en devient le complice.

(*à l'efclave.*)

Et toi dont la naiffance et l'aveugle deftin
N'avait fait qu'un efclave, et dut faire un romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome eft fauvée,
Reçois la liberté que tu m'as confervée;
Et prenant déformais des fentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils et l'effroi des tyrans.
Mais qu'eft-ce que j'entends? quelle rumeur foudaine?

PROCULUS.

Arons eft arrêté, Seigneur, et je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il?...

SCENE II.

BRUTUS, les SENATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté confeils vraiment finiftres,
Penfez-vous abaiffer les rois dans leurs miniftres ?
Vos licteurs infolens viennent de m'arrêter ;
Eft-ce mon maître, ou moi que l'on veut infulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang eft facré, plus il te rend coupable ;
Ceffe ici d'attefter des titres fuperflus.

ARONS.

L'ambaffadeur d'un roi !...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom fublime,
Que l'impunité feule enhardiffait au crime.
Les vrais ambaffadeurs, interprètes des lois,
Sans les déshonorer favent fervir leurs rois ;
De la foi des humains difcrets dépofitaires,
La paix feule eft le fruit de leurs faints miniftères ;
Des fouverains du monde ils font les nœuds facrés,
Et par-tout bienfefans, font par-tout révérés.
A ces traits, fi tu peux, ofe te reconnaître ;
Mais fi tu veux au moins rendre compte à ton maître

Des resſorts, des vertus, des lois de cet Etat,
Comprends l'eſprit de Rome, et connais le Sénat.
Ce peuple auguſte et ſaint fait reſpecter encore
Les lois des nations que ta main déshonore,
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les citoyens perfides
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton roi;
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie
La ſainteté de Rome et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, Licteurs.

SCENE III.

Les SENATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis, ſans doute, ils ſont au moins connus?
Quel ſombre et noir chagrin, couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, lifez; connaiffez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide eft-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'eft ofé défendre;
Ils ont choifi la mort plutôt que de fe rendre;
Percé de coups, Seigneur, il eft tombé près d'eux;
Mais il refte à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière et pour moi plus fenfible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALERIUS.

Reprenez cette lifte terrible
Que chez Meffala même a faifi Proculus.

BRUTUS.

Lifons donc... je frémis, je tremble: Ciel! Titus!

(*il fe laiffe tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Affez près de ces lieux je l'ai trouvé fans armes,
Errant, défefpéré, plein d'horreur et d'alarmes:
Peut-être il déteftait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, Pères confcrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'ofer y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.

Puniſſez-en le père, et juſque dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRANDS Dieux! à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis!
Dieux vengeurs de nos lois, vengeurs de mon pays!
C'eſt vous qui par mes mains fondiez ſur la juſtice
De notre liberté l'éternel édifice:
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus, en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie;
Le coup en eſt affreux, le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros! l'amour de ſon pays!
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire
A vu par un triomphe honorer ſa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'eſpoir de ma vieilleſſe, et celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS.

Vous feul.

BRUTUS.

Et du refte en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le refte eft condamné ;
Au moment où je parle, ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du fort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O Patrie !

VALERIUS,

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce infigne,
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'eft rendu fans daigner réfifter ;
Il pourrait... pardonnez fi je cherche à douter ;
C'était l'appui de Rome, et je fens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même,

N'a que trop confirmé ces ſoupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des ſupplices ;
Que ſa main conſommant ces triſtes ſacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos lois
Ce reſte infortuné de nos indignes rois.
Si l'on nous trahiſſait, Seigneur, c'était pour elle.
Je reſpecte en Brutus la douleur paternelle ;
Mais tournant vers ces lieux ſes yeux appeſantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Juſtes Dieux !

VALERIUS.

C'eſt à vous à juger de ſon crime,
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire ;
Mon eſprit étonné vous plaint, et vous admire ;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame et de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Non, plus j'y penfe encore, et moins je m'imagine,
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine :
Pour fon père et pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penfer, mon fils n'eft point coupable.

PROCULUS.

Meffala qui forma ce complot déteftable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu fe couvrir;
Peut-être on hait fa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au Ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'eft le feul qui vous refte;
Qu'il foit coupable ou non de ce complot funefte,
Le Sénat indulgent vous remet fes deftins;
Ses jours font affurés, puifqu'ils font dans vos mains.
Vous faurez à l'Etat conferver ce grand homme,
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je fuis conful de Rome.

SCENE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus ! ô douloureux momens !
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans !
Seigneur, ſouffrez qu'un fils....

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avaient fait père ;
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus !
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*il s'aſſied.*)
Avais-tu réſolu d'opprimer ta patrie ?
D'abandonner ton père au pouvoir abſolu ?
De trahir tes ſermens ?

TITUS.

Je n'ai rien réſolu.
Plein d'un mortel poiſon dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même et je me cherche encore ;

Mon cœur encor furpris de fon égarement,
Emporté loin de foi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle:
Mais ce moment paffé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A befoin de ma perte et veut un grand exemple.
Par mon jufte fupplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en eft qui puiffent m'imiter.
Ma mort fervira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce fang en tout temps utile à fa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui fouillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage!
De crimes, de vertus, quel horrible affemblage!
Quoi! fous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que ton fang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'infpira cette horrible inconftance?

TITUS.

Toutes les paffions, la foif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inftant de fureur....

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes fens eft même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.

C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,

(*il ſe jette à genoux.*)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins: Mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je ſuis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encore, et que malgré ſon crime
Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus........... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triſte objet d'horreur et de tendreſſe:
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Viens embraſſer ton père: il t'a dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, porte à ton ſupplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, ſois plus romain que moi;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

(*on l'emmène.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat, dans fa douleur fincère,
En frémiffant du coup qui doit vous accabler....

BRUTUS.

Vous connaiffez Brutus, et l'ofez confoler ?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome feule a mes foins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons: que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finiffe au moins ma déplorable vie
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCENE IX *et dernière.*

BRUTUS, PROCULUS, UN SENATEUR.

LE SENATEUR.

SEIGNEUR....

BRUTUS.

Mon fils n'eft plus ?

LE SENATEUR.

C'en eft fait... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome eft libre : il fuffit... Rendons grâces aux dieux.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE LA TRAGEDIE DE BRUTUS.

(*a*) NOUS joindrons ici ce morceau que M. de *Voltaire* a retranché dans les éditions poſtérieures à 1738.

„ Au reſte, Milord, s'il y a quelques endroits paſſables dans cet ouvrage, il faut que j'avoue que j'en ai l'obligation à des amis qui penſent comme vous. Ils m'encourageaient à tempérer l'auſtérité de *Brutus* par l'amour paternel, afin qu'on admirât et qu'on plaignît l'effort qu'il ſe fait en condamnant ſon fils. Ils m'exhortaient à donner à la jeune *Tullie* un caractère de tendreſſe et d'innocence, parce que ſi j'en avais fait une héroïne altière qui n'eût parlé à *Titus*, que comme à un ſujet qui devait ſervir ſon prince; alors *Titus* aurait été avili, et l'ambaſſadeur eût été inutile. Ils voulaient que *Titus* fût un jeune homme furieux dans ſes paſſions, aimant Rome et ſon père, adorant *Tullie*, ſe feſant un devoir d'être fidelle au Sénat même dont il ſe plaignait, et emporté loin de ſon devoir par une paſſion dont il avait cru être le maître. En effet, ſi *Titus* avait été de l'avis de ſa maîtreſſe, et s'était dit à lui-même de bonnes raiſons en faveur des rois; *Brutus* alors n'eût été regardé que comme un chef de rebelles; *Titus* n'aurait plus eu de remords; ſon père n'eût plus excité la pitié.

„ Gardez, me diſaient-ils, que les deux enfans de *Brutus* paraiſſent ſur la ſcène; vous ſavez que l'intérêt eſt perdu quand il ſe partage. Mais ſur-tout, que votre pièce ſoit ſimple; imitez cette beauté des Grecs, croyez que la

multiplicité des événemens et des intérêts compliqués, n'eſt que la reſſource des génies ſtériles qui ne ſavent pas tirer d'une ſeule paſſion de quoi faire cinq actes. Tâchez de travailler chaque ſcène, comme ſi c'était la ſeule que vous euſſiez à écrire. Ce ſont les beautés de détail, &c. &c.

(*b*) Edition de 1738.

* Je devenais romain, je ſortais d'eſclavage.

(*c*) *Ibid.*

* Quoi! le fils de Brutus, un ſoldat, un romain
* Aime, idolâtre ici la fille de Tarquin!
* Coupable envers Tullie, envers Rome et moi-même,
* Le Sénat que je hais, ce fier objet que j'aime,
* Le dépit, *&c.*

(*d*) *Ibid.*

* Hélas! ne vois-tu pas les fatales barrières,

(*e*) *Ibid.*

* J'attendais un deſtin plus digne et plus heureux.

NOTES.

(1) IMITATION de ces vers de Cinna.

. . . . et par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'Etats.
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique.
Les Parthes, les Persans veulent des souverains,
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

(2) *Curius* répond aux ambassadeurs des Samnites qui lui offraient des richesses :

J'aime mieux commander à ceux qui les possèdent.

(3) Imitation de ces vers d'*Acomat* dans Bajazet:

Je sais rendre aux sultans de fidelles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas, quand ils l'ont prononcé.

(4) Ces vers ont été imités dans Warwick, par M. de *la Harpe*.

Et s'il faut encor plus pour réveiller leur foi,
Dis que le fier Warwick a pleuré devant toi.

E R Y P H I L E,

T R A G E D I E.

Repréſentée, pour la première fois, le 7 mars 1732.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE pièce fut jouée avec ſuccès en 1732, quoique l'ombre d'*Amphiaraüs* et les cris d'*Eryphile* immolée par ſon fils, ne puſſent produire d'effet ſur un théâtre alors rempli de ſpectateurs. Malgré ce ſuccès, M. de *Voltaire*, plus difficile que ſes critiques, vit tous les défauts d'Eryphile; il retira la pièce, ne voulut point la donner au public, et fit Sémiramis.

Nous donnons Eryphile d'après un manuſcrit trouvé dans les papiers de M. de *Voltaire*. Il ne peut y avoir d'autres variantes dans cette tragédie, que les changemens faits par l'auteur entre les repréſentations. Nous en avons raſſemblé les principales, d'après les copies les plus correctes.

On a indiqué par des aſtériſques * les vers d'Eryphile que M. de *Voltaire* a placés dans d'autres tragédies.

DISCOURS

Prononcé avant la repréſentation d'Eryphile.

JUGES plus éclairés que ceux qui dans Athène
Firent naître et fleurir les lois de Melpomène,
Daignez encourager des jeux et des écrits
Qui de votre ſuffrage attendent tout leur prix.
De vos déciſions le flambeau ſalutaire
Eſt le guide aſſuré qui mène à l'art de plaire.
En vain contre ſon juge un auteur mutiné
Vous accuſe ou ſe plaint quand il eſt condamné ;
Un peu tumultueux, mais juſte et reſpectable,
Ce tribunal eſt libre et toujours équitable.

Si l'on vit quelquefois des écrits ennuyeux
Trouver, par d'heureux traits, grâce devant vos yeux,
Ils n'obtinrent jamais grâce en votre mémoire :
Applaudis ſans mérite, ils ſont reſtés ſans gloire ;
Et vous vous empreſſez ſeulement à cueillir
Ces fleurs que vous ſentez qu'un moment va flétrir.
D'un acteur quelquefois la ſéduiſante adreſſe,
D'un vers dur et ſans grâce adoucit la rudeſſe ;
Des défauts embellis ne vous révoltent plus :
C'eſt *Baron* qu'on aimait, ce n'eſt pas *Régulus.*
Sous le nom de *Couvreur*, *Conſtance* a pu paraître ;
Le public eſt ſéduit, mais alors il doit l'être :
Et ſe livrant lui-même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaiſir ce qu'il lit à regret.

Souvent vous démêlez, dans un nouvel ouvrage
De l'or faux et du vrai le trompeur aſſemblage :

On vous voit tour à tour applaudir, réprouver,
Et pardonner sa chute à qui peut s'élever.

Des sons fiers et hardis du théâtre tragique,
Paris court avec joie aux grâces du comique.
C'est là qu'il veut qu'on change et d'esprit et de ton:
Il se plaît au naïf; il s'égaie au bouffon;
Mais il aime sur-tout qu'une main libre et sûre
Trace des mœurs du temps la riante peinture.
Ainsi dans ce sentier, avant lui peu battu,
Molière en se jouant conduit à la vertu.

Folâtrant quelquefois sous un habit grotesque,
Une muse descend au faux goût du burlesque:
On peut à ce caprice en passant s'abaisser,
Moins pour être applaudi que pour se délasser.
Heureux ces purs écrits que la sagesse anime,
Qui font rire l'esprit, qu'on aime et qu'on estime!
Tel est du Glorieux le chaste et sage auteur:
Dans ses vers épurés la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche;
Et non ces froids bons mots dont l'honneur s'effarouche,
Insipide entretien des plus grossiers esprits,
Qui font naître à la fois le rire et le mépris.
Ah! qu'à jamais la scène, ou sublime, ou plaisante,
Soit des vertus du monde une école charmante!

Français, c'est dans ces lieux qu'on vous peint tour à tour
La grandeur des héros, les dangers de l'amour.
Souffrez que la terreur aujourd'hui reparaisse;
Que d'Eschyle au tombeau l'audace ici renaisse.
Si l'on a trop osé, si dans nos faibles chants,
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,

Ne découragez point un effort téméraire.
Eh ! peut-on trop ofer, quand on cherche à vous plaire ?
Daignez vous tranfporter dans ces temps, dans ces lieux,
Chez ces premiers humains vivans avec les dieux :
Et que votre raifon fe ramène à des fables
Que Sophocle et la Gréce ont rendu vénérables.
Vous n'aurez point ici ce poifon fi flatteur
Que la main de l'Amour apprête avec douceur.

Souvent dans l'art d'aimer Melpomène avilie,
Farda fes nobles traits du pinceau de Thalie.
On vit des courtifans, des héros déguifés
Pouffer de froids foupirs en madrigaux ufés.
Non, ce n'eft point ainfi qu'il eft permis qu'on aime;
L'amour n'eft excufé, que quand il eft extrême.
Mais ne vous plairez-vous qu'aux fureurs des amans,
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens ?
N'eft-il point d'autres coups pour ébranler une ame ?
Sans les flambeaux d'Amour, il eft des traits de flamme;
Il eft des fentimens, des vertus, des malheurs
Qui d'un cœur élevé favent tirer des pleurs.
Aux fublimes accens des chantres de la Gréce
On s'attendrit en homme, on pleure fans faibleffe ;
Mais pour fuivre les pas de ces premiers auteurs,
De ce fpectacle utile, illuftres inventeurs,
Il faudrait pouvoir joindre en fa fougue tragique,
L'élégance moderne avec la force antique.
D'un œil critique et jufte il faut s'examiner,
Se corriger cent fois, ne fe rien pardonner ;
Et foi-même avec fruit fe jugeant par avance,
Par fes févérités gagner votre indulgence.

PERSONNAGES.

ERYPHILE, reine d'Argos.

ALCMEON, fils inconnu d'*Amphiaraüs* et d'*Eryphile.*

HERMOGIDE, prince du ſang d'Argos.

LE GRAND PRETRE de Jupiter.

POLEMON, officier de la maiſon de la reine.

THEANDRE, cru père d'*Alcméon.*

ZELONIDE, confidente d'*Eryphile.*

EUPHORBE, confident d'*Hermogide.*

L'ombre d'*Amphiaraüs.*

Suite de la reine.

Suite du grand prêtre.

Soldats de la ſuite d'*Alcméon.*

Soldats de la ſuite d'*Hermogide.*

Chœur d'Argiens.

La ſcène eſt à Argos.



Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un pere ;
Reconnois-moi, mon fils: frappe & punis ta mere .

Eryphile acte 4. Sc. 5.

J. M. Moreau le Je inv. 1787 *Triere Sculp.*

ERYPHILE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND PRETRE, THEANDRE,
Suite du Grand Prêtre.

LE GRAND PRETRE.

ALLEZ, Miniſtres ſaints, annoncez à la terre
La juſtice du ciel et la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs ſoient parés.
Quelle paix ! Dieux vengeurs !... Théandre, demeurez.
Le ſort va s'accomplir : la ſageſſe éternelle
A béni de vos ſoins la piété fidelle. (*a*)
Alcméon déſormais eſt le ſoutien d'Argos ;
La victoire a ſuivi le char de ce héros ;
Et lorſque devant lui deux rois vaincus fléchiſſent,
De ſa gloire ſur vous les rayons rejailliſſent :
Alcméon dans Argos paſſe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut remis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en ſecret de ſon deſtin ſévère ;
J'oſe accuſer des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître eſclave avec l'ame d'un roi ;
Qui ſe plut à produire au ſein de la baſſeſſe
Le plus grand des héros dont s'honora la Gréce.

LE GRAND PRETRE.

Aux yeux des immortels et devant leur ſplendeur,
Il n'eſt point de baſſeſſe, il n'eſt point de grandeur.
Le plus vil des humains, le roi le plus auguſte,
Tout eſt égal pour eux; rien n'eſt grand que le juſte.
Quels que ſoient ſes aïeux, les deſtins aujourd'hui
De leurs ordres ſacrés ſe repoſent ſur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi ſuprême
Que la reine autrefois a reçu des dieux même:
" Lorſqu'en un même jour deux rois ſeront vaincus,
" Tes mains prépareront un ſecond hyménée:
" Ces temps, ce jour affreux feront la deſtinée
" Et des peuples d'Argos, et du ſang d'Inachus. "
Ce jour eſt arrivé. Votre élève intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos et d'Elide.
Tous vos chefs diviſés qui déſolaient Argos,
Ce puiſſant Hermogide et tous ces rois rivaux,
Dans une ombre de paix ont aſſoupi leur haine;
Ils ont remis leur ſort à la voix de la reine;
Et l'hymen d'Eryphile eſt bientôt déclaré.
Vous, ſi du dernier roi le nom vous eſt ſacré;
D'Amphiaraüs encor ſi vous aimez la gloire,
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le cœur d'Alcméon gravez ces ſentimens:
Conduiſez ſa vertu.... mais tremblez....

THEANDRE.

Dieux puiſſans!
Que nous annoncez-vous!

LE GRAND PRETRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le ſang de votre maître.

La Vengeance implacable et qui marche à pas lents
Defcend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protége Eryphile.

THEANDRE.

Quoi! ce jour qui femblait marqué par leurs bienfaits...

LE GRAND PRETRE.

Jamais jour ne fera plus terrible aux forfaits,
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funefte ;
Dans une obfcure nuit les dieux cachent le refte.

THEANDRE.

Il n'eft donc que trop vrai : ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs eft mort affaffiné.
Quoi! fa femme elle-même aurait pu..... la barbare!
Hélas! quand de bons rois le ciel toujours avare
A fes triftes fujets ravit Amphiaraüs,
Il m'en fouvient affez ; un murmure confus,
Quelques fecrètes voix que je croyais à peine,
De cette mort funefte ofaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce myftère odieux.
Nos timides foupçons ont tremblé de paraître;
Ce bruit s'eft diffipé.

LE GRAND PRETRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La Vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient fur l'aile du Temps et lit au fond des cœurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché le crime. (1)

THEANDRE.

O mon maître! ô grand Roi lâchement égorgé,
Je mourrai fatisfait fi vous êtes vengé! (*b*)
Comment dois-tu finir, folennelle journée
Que le deftin fixa pour ce grand hyménée?
Ah! pour ce nouveau choix quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du foleil,
La reine était en pleurs, interdite, éperdue;
Elle a d'Amphiaraüs embraffé la ftatue;
Dans fon appartement elle n'ofait rentrer;
Une fecrète horreur femblait la pénétrer.
Tel eft des criminels le partage effroyable:
Ciel! qu'elle doit fouffrir fi fon cœur eft coupable!

LE GRAND PRETRE.

Bientôt de ces horreurs vous ferez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple:

THEANDRE.

Ah, Seigneur, la voici!

SCENE II.

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND PRETRE, THEANDRE, Suite de la reine.

(*Eryphile paraît accablée de trifteffe.*)

ZELONIDE *à la Reine.*

* PRINCESSE, rappelez votre force première:
* Que vos yeux fans frémir s'ouvrent à la lumière.

ERYPHILE.

Ah Dieux!

ZELONIDE.

Puiſſent ces Dieux diſſiper votre effroi !

ERYPHILE *au Grand Prêtre.*

* Eh quoi, Miniſtre ſaint, vous fuyez devant moi !
Demeurez; ſecourez votre reine éperdue.
Ecartez cette main ſur ma tête étendue.
* Un ſpectre épouvantable en tous lieux me pourſuit;
* Les dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
* Je l'ai vu, ce n'eſt point une erreur paſſagère
* Que produit du ſommeil la vapeur menſongère :
Le ſommeil à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mon eſprit répandu ſes erreurs.
Je l'ai vu, je le vois... Cette image effrayante
A mes ſens égarés demeure encor préſente.
Du ſein de ces tombeaux de cent rois mes aïeux,
Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.
Ces voiles malheureux qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglans et déchirés ſemblaient couvrir ſa tête,
Et cachaient ſon viſage à mon œil alarmé :
D'un glaive étincelant ſon bras était armé.
J'entends encor ſes cris et ſes plaintes funeſtes.
Vous, confident ſacré des volontés céleſtes,
Répondez : quel eſt donc ce fantôme cruel?
Eſt-ce un dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel?
* Quel pouvoir a briſé l'éternelle barrière
* Dont le ciel ſépara l'enfer et la lumière ?
* Les manes des humains, malgré l'arrêt du ſort
* Peuvent-ils revenir du ſéjour de la mort ?

LE GRAND PRETRE.

* Oui : du ciel quelquefois la juſtice ſuprême
* Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même.

* Il permet à la mort d'interrompre fes lois,
* Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

ERYPHILE.

Hélas ! lorfque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un fecond hymen me fait fubir la chaîne,
M'annonce-t-il la mort, ou défend-il mes jours ?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon fecours ?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme ?
Que vient-il m'annoncer ?

LE GRAND PRETRE.

Il vient punir le crime.
(*il fort.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ERYPHILE.

QUELLE réponfe, ô Ciel ! et quel préfage affreux !

ZELONIDE.

Ce jour femblait pour vous des jours le plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace eft confondue ;
Par les mains d'Alcméon la paix vous eft rendue ; (*c*)
Ces princes qui briguaient l'empire et votre main,
D'un mot de votre bouche attendent leur deftin.

ERYPHILE.

Le bras d'Alcméon feul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les deftins à vos vœux ne mettront plus d'obftacles.

Songez

Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux :
A l'hymen qui pour vous rallume ses flambeaux.

ERYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées !
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées !
Moi, choisir un époux ! ce nom cher et sacré
Par ma faiblesse horrible est trop déshonoré :
Qu'on détruise à jamais ces pompes solennelles.
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles !
Je ne puis...

ZELONIDE.

Rassurez votre cœur éperdu :
Hermogide bientôt....

ERYPHILE.

Quel nom prononces-tu ?
Hermogide, grands Dieux ! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie.
Hermogide ! ah, sans lui, sans ses coupables feux,
Mon cœur, mon triste cœur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit : quel remords vous tourmente ?

ERYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs, pardonne, Ombre sanglante !
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau :
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau :
Je n'ai point consenti... que dis-je ? misérable !

ZELONIDE.

Quoi, vous ! de quels forfaits seriez-vous donc coupable ?

ERYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs.
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs,

Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer sa honte! (*s*)

ZELONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous dompte;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins:
Votre cœur n'aime qu'elle.

ERYPHILE.

Il le voudrait du moins.
Tu n'étais pas à moi, lorsqu'un triste hyménée
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.

ZELONIDE.

Vous sortiez de l'enfance, et de vos heureux jours
Seize printemps à peine avaient marqué le cours.

ERYPHILE.

C'est cet âge fatal et sans expérience,
Ouvert aux passions, faible, plein d'imprudence,
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon cœur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, issu du sang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour si tendre, si flatteur,
Des plus noirs sentimens cachât la profondeur.
On lui promit ma main: mon cœur faible et sincère,
Dans ses rapides vœux soumis aux lois d'un père,
Trompé par son devoir et trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorsqu'à l'oublier on voulut me contraindre,
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre. (*d*)
Amphiaraüs parut et changea mon destin;
Il obtint de mon père et l'Empire et ma main.
Il régna: je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer sacré des rois, dont une main coupable

Osa depuis... enfin je lui donnai ma foi;
Je lui devais mon cœur, il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire,
Je portais dans ses bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor? Trop faible que je suis,
Mon front mal déguisé fit parler mes ennuis.
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De son fatal amour empoisonna la flamme;
Il entrevit le trône ouvert à ses désirs;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes soupirs,
Comme un ordre secret que ma timide bouche
Hésitait de prescrire à sa rage farouche.
Je t'en ai dit assez; et mon époux est mort.

ZELONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer son sort.

ERYPHILE.

Argos le croit ainsi; mais une main impie,
Ou plutôt ma faiblesse a terminé sa vie.
Hermogide en secret l'immola sous ses coups.
Le cruel, tout couvert du sang de mon époux,
Vint armé de ce fer, instrument de sa rage,
Qui des droits à l'Empire était l'auguste gage:
Et d'un assassinat pour moi seule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands Dieux! qui m'inspirez des remords légitimes,
Mon cœur, vous le savez, n'est point fait pour les crimes;

Il eſt né vertueux : je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon ſéducteur;
Je déteſtai l'amour et le trône et la vie.

ZELONIDE.

Eh! ne pouviez-vous point punir ſa barbarie?
Etiez-vous ſourde aux cris de ce ſang innocent?

ERYPHILE.

Celui qui le verſa fut toujours trop puiſſant;
Et ſon habileté ſecondant ſon audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne pus que pleurer, me taire et le haïr.
Le ciel en même-temps s'arma pour me punir;
La main des dieux ſur moi toujours appeſantie,
Opprima mes ſujets, perſécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide et de Pylos,
Se diſputaient mon cœur et l'empire d'Argos.
De nos chefs diviſés les brigues et les haines
De l'Etat qui chancelle embarraſſaient les rènes, (e)
Le barbare Hermogide a diſputé contre eux
Et le prix de ſon crime et l'objet de ſes feux.
Et moi, ſur mon hymen, ſur le ſort de la guerre,
Je conſultai la voix du maître du tonnerre :
A ſa divinité, dont ces lieux ſont remplis,
J'offris en frémiſſant mon encens et mes cris.
Sans doute tu l'appris : cet oracle funeſte,
Ce triſte avant-coureur du châtiment céleſte,
Cet oracle me dit de ne choiſir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient ſous ma loi;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le ſang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Jufte Ciel! Eh! que faire en cette extrémité?

ÉRYPHILE.

O mon fils! que de pleurs ton deftin m'a coûté! (*f*)
Trop de crainte peut-être, et trop de prévoyance
M'ont fait injuftement éloigner fon enfance.
Je n'ofais ni trancher, ni fauver fes deftins;
J'abandonnai fon fort à d'étrangères mains;
Il mourut pour fa mère: et ma bouche infidelle
De fon trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands Dieux! et quels deftins cruels!
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie;
Et ma feule faibleffe a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce déteftable hymen dont tu m'ofes parler.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERYPHILE.

Eh bien! cher Polémon, que venez-vous me dire?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les vœux de cet empire;
Son fort dépend de vous: le don de votre foi
Fait la paix de la Gréce et le bonheur d'un roi.
Ce long retardement à vous-même funefte,
De nos divifions peut ranimer le refte.

Euryale, Tydée, et ces rois repouffés,
Vaincus par Alcméon ne font point terraffés.
Dans Argos incertain leur partì peut renaître;
Hermogide eft puiffant, le peuple veut un maître:
Il fe plaint, il murmure, et prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, et digne de ce titre,
De ces grands différends et la caufe et l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les fouhaits.
Que le droit de régner foit un de vos bienfaits!
Que votre voix décide, et que cet hyménée
De la Gréce et de vous règle la deftinée!

ERYPHILE.

Pour qui penche ce peuple?

POLEMON.

Il attend votre choix:
Mais on fait qu'Hermogide eft du fang de nos rois.
Du fouverain pouvoir il eft dépofitaire;
Cet hymen à l'Etat femble être néceffaire.

ERYPHILE.

On veut que je l'époufe et qu'il foit votre roi.

POLEMON.

Madame, avec refpect on fuivra votre loi.
Prononcez: un feul mot réglera nos hommages.

ERYPHILE.

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les fuffrages?

POLEMON.

S'il faut parler, Madame, avec fincérité,
Ce prince eft dans ces lieux moins cher que redouté.
On croit qu'à fon hymen il vous faudra foufcrire,
Mais, Madame on le croit plus qu'on ne le défire.

ERYPHILE.

Alcméon ne vient point! l'a-t-on fait avertir?

POLEMON.

Déjà du camp, Madame, il aura dû partir.

ERYPHILE.

Ce n'eſt qu'en ſa vertu que j'ai quelque eſpérance.
Puiſſe-t-il de ſa reine embraſſer la défenſe!
Puiſſe-t-il me ſauver de tous mes ennemis!
O Dieux de mon époux! et vous, Dieux de mon fils!
Prenez de cet Etat les rênes languiſſantes;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes:
Ou ſi dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduiſez donc mon cœur, et daignez l'inſpirer.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

ALCMEON, j'ai pitié de voir tant de faibleſſe.
L'erreur qui vous ſéduit, la douleur qui vous preſſe,
De vos déſirs ſecrets l'orgueil préſomptueux,
Eclatent malgré vous et parlent dans vos yeux;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offenſée
Ne punît de vos vœux la fureur inſenſée.
Qui? vous! jeter ſur elle un œil audacieux?
Vous cherchez à vous perdre. Ah! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos ſervices,
Le prix de tant de ſang verſé dans les combats!

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez: je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, ſa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards diſcrets
L'erreur de mon jeune âge et mes troubles ſecrets.
Je vous dirai bien plus: l'aſpect du diadême
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé:
Mais preſſé d'un dépit avec peine étouffé,

A mon cœur étonné c'eſt un ſecret outrage
Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage.
Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup d'œil, ou ſe donne au haſard.
Que dis-je? Hélas! peut-être il eſt le prix du crime!
Mais non, n'écoutons point le tranſport qui m'anime;
Banniſſons loin de moi le funeſte ſoupçon
Qui règne en mon eſprit et trouble ma raiſon.
Ah! ſi la vertu ſeule, et non pas la naiſſance....

THEANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance;
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père auſſi-bien que le nom.
Vous paſſez pour mon fils, la fortune ſévère,
Inégale en ſes dons, pour vous marâtre et mère,
De vos jours conſervés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand, et du ſort le plus vil.
J'ai d'un profond ſecret couvert votre origine;
Mais vous la connaiſſez; et cette ame divine,
Du haut de ſa fortune et parmi tant d'éclat,
Devrait baiſſer les yeux ſur ſon premier état.
Gardez que quelque jour, cet orgueil téméraire
N'attire ſur vous-même une triſte lumière;
N'éclaire enfin l'envie, et montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'eſt ce qui m'accable et qui me déſeſpère.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un père:
Me cacher par faibleſſe aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.

Préjugé malheureux! éclatante chimère
Que l'orgueil inventa, que le faible révère,
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand ſans vertu.
* Les mortels ſont égaux : ce n'eſt point la naiſſance,
* C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence..
C'eſt elle qui met l'homme au rang des demi-dieux ;
* Et qui ſert ſon pays n'a pas beſoin d'aïeux.
Princes, Rois, la fortune a fait votre partage,
Mes grandeurs ſont à moi ; mon ſort eſt mon ouvrage :
Et ces fers ſi honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie ;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie ;
* Je vois ce que je ſuis et non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inſpire,
Que je dois condamner, et que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant ſi grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui d'un brave guerrier ferait un téméraire :
C'eſt un des ennemis qu'il vous faut ſubjuguer.
Né pour ſervir le trône et non pour le briguer ;
Sachez vous contenter de votre deſtinée ;
D'une gloire aſſez haute elle eſt environnée :
N'en recherchez point d'autre. Eh! qui ſait ſi les dieux
Qui toujours ſur vos pas ont attaché les yeux,
Qui pour venger Argos, et pour calmer la Gréce,
Ont voulu vous tirer du ſein de la baſſeſſe,

N'ont point encor fur vous quelques fecrets deffeins ?
Peut-être leur vengeance eft mife entre vos mains.
Le fang de votre roi dont la terre eft fumante,
Elève encore au ciel une voix gémiffante ;
Sa voix eft entendue : et les dieux aujourd'hui
Contre fes affaffins fe déclarent pour lui.
Le grand prêtre déjà voit la foudre allumée,
Qui fe cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin, que feriez-vous fi les arrêts du ciel
Vous preffaient de punir un meurtre fi cruel ?
Si, chargé malgré vous de leur ordre fuprême,
Vous vous trouviez entre eux, et la reine elle-même ?
S'il vous fallait choifir...

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLÉMON.

La reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient : il s'agit du falut de l'Empire.

THEANDRE *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire ?
D'Amphiaraüs, ô Dieux, daignez vous fouvenir !

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERYPHILE.

C'EST à vous, Alcméon, c'eſt à votre victoire
Qu'Argos doit ſon bonheur, Eryphile ſa gloire.
C'eſt par vous que, maîtreſſe et du trône et de moi,
Dans ces murs relevés je puis choiſir un roi.
Mais prête à le nommer, ma juſte prévoyance
Veut s'aſſurer ici de votre obéiſſance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur:
Faites plus, Alcméon, ſoyez ſon défenſeur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie eſt honorée:
A vous ſervir, Madame, elle fut conſacrée.
* Je vous devais mon ſang, et quand je l'ai verſé,
* Puiſqu'il coulait pour vous, je fus récompenſé.
Mais telle eſt de mon ſort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offenſe.
Reine, je vais parler: Des rois humiliés
Briguent votre ſuffrage et tombent à vos pieds.
Tout vous rit; que pourrais-je, en ce ſéjour tranquille,
Vous offrir qu'un vain zèle, et qu'un bras inutile?
Laiſſez-moi fuir des lieux où le deſtin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERYPHILE.

Vous me quittez! ô Dieux, dans quels temps!

ALCMEON.

Les orages
Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages.
Ma main les écarta : la Gréce en ce grand jour
Va voir enfin l'Hymen, et peut-être l'Amour,
Par votre auguste voix nommer un nouveau maître.
Reine, jusqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos lois;
Quel zèle inaltérable échauffait mes exploits.
J'espérais à jamais vivre sous votre empire :
Mes vœux pourraient changer, et j'ose ici vous dire
Que cet heureux époux, sur ce trône monté,
Eprouverait en moi moins de fidélité;
Et qu'un sujet soumis, dévoué, plein de zèle,
Peut-être à d'autres lois deviendrait un rebelle.

ERYPHILE.

Vous me quittez! eh quoi! pourriez-vous donc penser
Qu'Eryphile hésitât à vous récompenser?
Que craignez-vous? parlez : il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les secrets du trône, et sur ces nouveaux nœuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux;
Mais de ce jour enfin la pompe solennelle,
De votre choix au peuple annonce la nouvelle.
Ce secret dans Argos est déjà répandu :
Princesse, à cet hymen on s'était attendu. (*g*)
Ce choix sans doute est juste, et la raison le guide;
Mais je ne serai point le sujet d'Hermogide.
Voilà mes sentimens : et mon bras aujourd'hui
Ayant vaincu pour vous, ne peut servir sous lui.

Puniffez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant ofé paraître, elle eft inébranlable.

ERYPHILE.

Alcméon, demeurez; j'attefte ici les dieux,
Ces dieux qui fur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne fera votre maître;
Sachez que c'eft à vous à l'empêcher de l'être :
Et contre fes rivaux, et fur-tout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je! ah! difpofez de mon fang, de ma vie.
Que je meure à vos pieds en vous ayant fervie!
Que ma mort foit utile au bonheur de vos jours!

ERYPHILE.

C'eft de vous feul ici que j'attends du fecours.
Allez : affurez-vous des foldats dont le zèle
Se montre à me fervir auffi prompt que fidèle.
Que de tous vos amis ces murs foient entourés,
Qu'à tout événement leurs bras foient préparés.
Dans l'horreur où je fuis, fachez que je fuis prête
A marcher s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

QUE faites-vous? Quel eft votre deffein?
Que veut cet ordre affreux?

ERYPHILE.

Ah! je fuccombe enfin.

Dieux! comme en lui parlant, mon ame déchirée
Par des nœuds inconnus se sentait attirée!
De quels charmes secrets mon cœur est combattu!
Quel état!.. Achevons ce que j'ai résolu.
Je le veux: étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon, et vous versez des larmes!
Que je crains qu'en secret une fatale erreur...

ERYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon cœur!
Il m'en a trop coûté: que ce poison funeste
De mes jours languissans n'accable point le reste!
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils!
* Leur souvenir fatal a toutes mes tendresses.
* Malheureuse! est-ce à toi d'éprouver des faiblesses?
Pénétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce cœur plein d'amertume est-il fait pour aimer?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à son nom redoublez-vous vos plaintes?
Pardonnez à mon zèle, et permettez mes craintes:
Songez que si l'amour décidait aujourd'hui...

ERYPHILE.

* Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui;
Non, un dieu plus puissant me contraint à me rendre.
L'amour n'est pas si pur, l'amour n'est pas si tendre.
Non, plus je m'examine, et plus j'ose approuver
Les sentimens secrets qui m'ont su captiver.
* Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,

* Ecoutant de mes ſens le charme empoiſonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je chéris ſa vertu, j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah, Dieux! oſeriez-vous le nommer à l'Empire? (*h*)

ERYPHILE.

En de ſi pures mains ce ſceptre enfin remis
Deviendrait reſpectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus ſainte et m'éclaire et me guide;
Je chéris Alcméon, je déteſte Hermogide.
Et je vais rejeter, en ce funeſte jour,
Les conſeils de la haine et la voix de l'amour.
Nature, dans mon cœur ſi long-temps combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre reſſouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez ſur mon ame un abſolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce ſceptre enſanglanté pèſe à ma main coupable.
Réparons tout: allons; et vous, Dieux dont je ſors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

MADAME, je vois trop le tranſport qui vous guide;
Je vois que votre cœur ſait peu diſſimuler;
Mais les momens ſont chers, et je dois vous parler.

Souffrez

Souffrez de mon refpect un confeil falutaire,
Votre deftin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des fermens
Dictés par votre père, effacés par le temps;
Mon cœur ainfi que vous doit oublier, Madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop, et pour vous et pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un fentiment plus digne, et de l'un et de l'autre,
Doit gouverner mon fort et commander au vôtre.
Vos aïeux et les miens, les dieux dont nous fortons,
Cet Etat périffant fi nous nous divifons,
Le fang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce font-là les confeils qu'il vous faut écouter.
Banniffez pour jamais un fouvenir funefte;
Le préfent nous appelle, oublions tout le refte.
Le paffé n'eft plus rien : maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit feul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les vœux font inutiles :
C'eft par la fermeté qu'on rend les dieux faciles. (*i*)
Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
Qui naquit de la crainte, et l'enfante à fon tour,
Doit-il nous alarmer par tous fes vains preftiges?
Pour qui ne les craint point, il n'eft point de prodiges :
Ils font l'appât groffier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Penfez en roi, Madame, et laiffez au vulgaire
Des fuperftitions le joug imaginaire.

ERYPHILE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, Madame, et je me tais.
Le feul bien de l'Etat doit remplir vos fouhaits:
Vous n'avez plus les noms, et d'époufe, et de mère;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère.
Vous régnez; mais fongez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choifir: vos ennemis, ou moi.
Moi, né près de ce trône, et dont la main fanglante
A foutenu quinze ans fa grandeur chancelante:
Moi, dis-je, ou l'un des rois, fans force et fans appui,
Que mon lieutenant feul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je fais que blanchi fous les armes,
* Ce front trifte et févère a pour vous peu de charmes.
* Je fais que vos appas, encor dans leur printemps,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
* Mais la raifon d'Etat connaît peu ces caprices;
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent fe couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaiffez mon rang, mes attentats, mes droits;
Sachant ce que j'ai fait, et voyant où j'afpire,
Vous me devez, Madame, ou la mort, ou l'Empire.
Quoi! vos yeux font en pleurs; et vos efprits troublés...

ERYPHILE.

Non, Seigneur, je me rends; mes deftins font réglés.
On le veut; il le faut; ce peuple me l'ordonne;
C'en eft fait: à mon fort, Seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorfque le foleil defcendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes aïeux, à vous, je vais rendre juftice:
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudiffe;

Et vous pourrez juger ſi ce cœur abattu
Sait conſerver ſa gloire, et connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, Madame, voyez...

ERYPHILE.

Dans mon inquiétude,
Mon eſprit a beſoin d'un peu de ſolitude;
Mais juſqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je ſuis reine encor, Seigneur, obéiſſez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

DEMEURE : ce n'eſt pas au gré de ſon caprice
Qu'il faut que mon courage et que mon ſort fléchiſſe;
Et je n'ai pas verſé tout le ſang de mes rois,
Pour dépendre aujourd'hui du haſard de ſon choix.
Parle : as-tu diſpoſé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du deſtin d'Hermogide?
Contre la reine même oſent-ils me ſervir?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts ſeuls ils ſont prêts à périr.

HERMOGIDE.

Je ſaurai me ſauver du reproche et du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans ſans maître, et ne puis obéir.
Le fruit de tant de ſoins eſt lent à recueillir.

Argos n'a plus de rois, et c'était trop attendre
Pour les fuivre aux enfers, ou régner fur leur cendre.
Je n'ai plus, il eft vrâi, ce fer fi révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage affuré;
Mais je conferve au moins, de cette augufte place
Des gages plus certains, la conftance et l'audace.
Mon deftin fe décide, et fi le premier pas
Ne m'élève à l'Empire, il m'entraîne au trépas.
Entre l'Empire et moi tu vois le précipice :
* Allons, que ma fortune y tombe ou le franchiffe !

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

Enfin donc, voici l'heure où dans ce temple même,
La reine avec ſa main donne ſon diadême.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens ſont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de ſa part flatte votre eſpérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh ! qui choiſir que vous ? Cet Empire aujourd'hui
Demande un bras puiſſant qui lui ſerve d'appui.
Que dis-je ? Vous l'aimiez, Seigneur, et tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi ! que cette faibleſſe ait amolli mon ame !
Hermogide amoureux ! Ah ! qui veut être roi,
Ou n'eſt pas fait pour l'être, ou ſait régner ſur ſoi.
* A la reine engagé, je pris ſur ſa jeuneſſe
* Cet heureux aſcendant que les ſoins, la ſoupleſſe,
* L'attention, le temps, ſavent ſi bien donner
* Sur un cœur ſans deſſeins, facile à gouverner.
Le bandeau de l'amour, et l'art trompeur de plaire,
De mes vaſtes deſſeins ont voilé le myſtère.

Mais de tout temps, crois-moi, la ſoif de la grandeur
Fut le ſeul ſentiment qui régna dans mon cœur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône, et les vœux de l'armée,
Et la voix de ce peuple, et de la renommée,
Et celle de la reine en qui vous eſpériez.

HERMOGIDE.

Par quels funeſtes nœuds mes deſtins ſont liés !
* Son époux et ſon fils, privés de la lumière,
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
* Quand la main de nos dieux la ferma ſous mes pas.
Je ſais que j'eus les vœux du peuple et des ſoldats ;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut ſuccomber aux ſuperſtitions,
* Qui ſont, bien plus que nous, les rois des nations ; (k)
Et le zèle aveuglé d'un peuple fanatique
Fut plus fort que mon bras et que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit ;
Du trône devant vous le chemin s'applanit ;
Argos, par votre main fait à la ſervitude,
Long-temps de votre joug prit l'heureuſe habitude :
Nos chefs feront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte ſur leur foi,
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.
L'un d'eux, je l'avoûrai, me trouble et m'importune ;
Son deſtin qui s'élève, étonne ma fortune.
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce foldat qui vous doit fa grandeur et fon nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, et qui fut mon ouvrage,
Qui fous moi de la guerre a fait l'apprentiffage,
Maître de trop de cœurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le fuit les a tous attachés.
Par fes heureux exploits ma grandeur eft ternie;
Son afcendant vainqueur impofe à mon génie:
Son feul afpect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il fait fe faire aimer,
Que des peuples féduits l'eftime eft fon partage;
Sa gloire m'avilit et fa vertu m'outrage.
Je ne fais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obfcur qu'il était, femble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois feul prétendre,
* J'ai laffé ma fortune à force de l'attendre.
Mon crédit, mon pouvoir adoré fi long-temps,
N'eft qu'un coloffe énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers fa chute, et dont le poids immenfe
Veut, pour fe foutenir, la fuprême puiffance; (3)
Mais du moins en tombant je faurai me venger. (*l*)

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager.
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux et fombre
Qui couvrit mes forfaits du fecret de fon ombre:
Les juftifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands fuccès, ou la plus belle mort;

Et dans le déſeſpoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, et j'aperçois la reine.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON, EUPHORBE, Chœur d'Argiens.

ALCMEON.

OUI, ce peuple, Madame, et les chefs, et les rois,
Sont prêts à confirmer, à chérir votre choix;
Et je viens, en leur nom, préſenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître et votre ouvrage.
Ce jour va de la Gréce aſſurer le repos.

ERYPHILE.

Vous, Chefs qui m'écoutez, et vous, Peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau ſouverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choiſir: je n'ai plus qu'à quitter
Un ſceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.
Votre maître eſt vivant, mon fils reſpire encore.
Ce fils infortuné, qu'à ſa première aurore
Par un trépas ſoudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de ſa mère en ſecret élevé, (*m*)
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte ſacrée
Dont le ciel à mon ſexe a défendu l'entrée.
Celui que je chargeai de ſes triſtes deſtins,
Ignorait quel dépôt fut mis entre ſes mains.
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de ſes parens n'eût jamais connaiſſance.
Mon amour maternel, timide et curieux,
A cent fois ſur ſa vie interrogé les cieux;

Aujourd'hui même encore, ils m'ont dit qu'il respire.
Je vais mettre en ses mains mes jours et mon Empire.
Je sais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter dont l'oracle est présent en ces lieux,
Me prédit, m'assura que ce fils sanguinaire
Porterait le poignard dans le sein de sa mère.
Puisse aujourd'hui, grand Dieu, l'effort que je me fais
Vaincre l'affreux destin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, Peuple, je le veux : oui, le roi va paraître :
Je vais à le montrer obliger le grand prêtre.
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor sur lui;
Ce secret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils désormais il n'est rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, et qu'il règne.

HERMOGIDE.

Peuple, Chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour :
L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,
Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, et dont la cruauté
Devait verser le sang du sein qui l'a porté :
Il n'est plus. Son supplice a prévenu son crime.

ERYPHILE.

Ciel!

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime.
Celui qui l'enlevait le suivit au tombeau. (*n*)
Il fallait étouffer ce monstre en son berceau;
A la reine, à l'Etat son sang fut nécessaire;
Les dieux le demandaient : je servis leur colère.
Peuple, n'en doutez point : Euphorbe, Nicétas,
Sont les secrets témoins de ce juste trépas.

J'attefte mes aïeux et ce jour qui m'éclaire,
Que j'immolai le fils, que j'ai fauvé la mère;
Que fi ce fang coupable a coulé fous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Gréce et pour vous.
Vous m'en devez le prix; vous voulez tous un maître;
L'oracle en promet un, je vais périr, ou l'être;
Je vais venger mes droits contre un roi fuppofé,
Je vais rompre un vain charme à moi feul oppofé.
Soldat par mes travaux, et roi par ma naiffance,
De vingt ans de combats j'attends la récompenfe.
Je vous ai tous fervis. Ce rang des demi-dieux
Défendu par mon bras, fondé par mes aïeux,
Cimenté de mon fang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je fors, et qui feront pour moi.
Amis, fuivez mes pas, et fervez votre roi.

(*il fort fuivi des fiens.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, Chœur d'Argiens.

ERYPHILE.

OU fuis-je? De quels traits le cruel m'a frappée?
Mon fils ne ferait plus! Dieux, m'auriez-vous trompée!
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher fon fort....

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, et fans doute il eft mort.

ALCMEON.

Reine, c'eſt trop ſouffrir qu'un monſtre vous outrage :
Confondez ſon orgueil et puniſſez ſa rage.
Tous vos guerriers ſont prêts, permettez que mon bras...

ERYPHILE.

Es-tu laſſe, Fortune ? Eſt-ce aſſez d'attentats ?
Ah! trop malheureux fils, et toi, cendre ſacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Manes ſanglans, faut-il que votre meurtrier
Règne ſur votre tombe et ſoit votre héritier!
Le temps, le péril preſſe, il faut donner l'Empire.
Un dieu dans ce moment, un dieu parle et m'inſpire;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,
Réſiſter à la voix qui s'explique à mon cœur.
C'eſt vous, maître des rois et de la deſtinée;
C'eſt vous qui me forcez à ce grand hyménée.
Alcméon, ſi mon fils eſt tombé ſous ſes coups....
Seigneur..... vengez mon fils, et le trône eſt à vous.

ALCMEON.

Grande Reine, eſt-ce à moi que ces honneurs inſignes....

ERYPHILE.

Ah! quels rois dans la Gréce en feraient auſſi dignes ? (*o*)
Ils n'ont que des aïeux, vous avez des vertus.
Ils ſont rois, mais c'eſt vous qui les avez vaincus.
C'eſt vous que le ciel nomme et qui m'allez défendre :
C'eſt vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuple, voilà ce roi ſi long-temps attendu,
Qui ſeul vous a fait vaincre, et ſeul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il ſoit digne à jamais de ce ſaint diadême!

Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux et mon fils!

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, Chœur d'Argiens.

THEANDRE.

Que faites-vous, Madame? Et qu'allez-vous résoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde: entendez-vous la foudre?
De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que sur l'autel ses mains ont consacré.
Sur l'autel à l'instant ont paru les furies:
Les flambeaux de l'Hymen sont dans leurs mains impies.
Tout le peuple tremblant, d'un saint respect touché,
Baisse un front immobile, à la terre attaché.

ERYPHILE.

Jusqu'où veux-tu pousser ta fureur vengeresse,
O Ciel! Peuples, rentrez: Théandre, qu'on me laisse.
Quel juste effroi saisit mes esprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

SCENE V.

ERYPHILE, ALCMEON.

ERYPHILE.

Ah! Seigneur, demeurez.
Eh! quoi! je vois les dieux, les enfers et la terre
S'élever tous ensemble et m'apporter la guerre:

Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés;
Tout l'univers m'outrage, et vous m'abandonnez!

ALCMEON,

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide:
Vous fervir, vous venger, vous fauver d'un perfide.

ERYPHILE.

Je vous fefais fon roi: mais, hélas! mais, Seigneur,
Arrêtez; connaiffez mon trouble et ma douleur.
Le défefpoir, la mort, le crime m'environne;
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône.
J'ai cru même apaifer ces manes en courroux,
Ces manes foulevés de mon premier époux.
Hélas! combien de fois de mes douleurs preffée,
Quand le fort de mon fils accablait ma penfée,
Et qu'un léger fommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs et laffés de s'ouvrir;
Combien de fois ces dieux ont femblé me prefcrire
De vous donner ma main, mon cœur et mon Empire.
Cependant, quand je touche au moment fortuné
Où vous montez au trône à mon fils deftiné,
Le ciel et les enfers alarment mon courage;
Je vois les dieux armés condamner leur ouvrage;
* Et vous feul m'infpirez plus de trouble et d'effroi
* Que le ciel et ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce facré diadême;
* Ma bouche en frémiffant prononce, je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible afcendant
* M'entraîne ici vers vous, m'en repouffe à l'inftant;
* Et par un fentiment que je ne puis comprendre
* Mêle une horreur affreufe à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens! quel mélange, ô Dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, et de félicités!
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleste colère,
Tant de biens, tant de maux me pressent à la fois,
Que mes sens accablés succombent sous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'est sur vos seuls dangers que mes regards s'arrêtent.
C'est pour vous délivrer de ce péril nouveau,
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace;
Où ne peut point aller sa criminelle audace?
Souffrez qu'au palais même assemblant vos soldats,
J'assure au moins vos jours contre ses attentats;
Que du peuple étonné j'apaise les alarmes;
Que prêts au moindre bruit, mes amis soient en armes.
C'est en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERYPHILE.

Allez: je vais au temple, où d'autres sacrifices
Pourront rendre les dieux à mes vœux plus propices.
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

Tout eſt en ſureté : ce palais eſt tranquille,
Et je réponds du peuple, et ſur-tout d'Eryphile.

THEANDRE.

Penſez plus au péril dont vous êtes preſſé ;
Il eſt rival et prince, et de plus offenſé.
Il ſonge à la vengeance : il la jure : il l'apprête :
J'entends gronder l'orage autour de votre tête :
Son rang lui donne ici des ſoutiens trop puiſſans,
Et ſes heureux forfaits lui font des partiſans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injuſtices....

ALCMEON.

Lui, des amis! Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger;
Des cœurs nés pour le crime, et non pour le danger.
Je compte ſur les miens : la guerre et la victoire
Nous ont long-temps unis par les nœuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs ſur ma tête amaſſés,
Traînaſſent après moi des cœurs intéreſſés.
Ils ſont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles ;
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles;
Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.

Mon courage a franchi cet intervalle immenſe
Que mit du trône à moi mon indigne naiſſance;
L'Hymen va me payer le prix de ma valeur;
Je ne vois qu'Eryphile, un ſceptre et mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funeſtes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances céleſtes?
Ces tremblemens ſoudains, ces ſpectres menaçans,
Ces morts dont le retour eſt l'effroi des vivans? (*p*)
Du ciel qui nous pourſuit la vengeance obſtinée,
Semble ſe déclarer contre votre hyménée.

ALCMEON.

Mon cœur fut toujours pur; il honora les dieux:
J'eſpère en leur juſtice, et je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame eſt-elle atteinte?
Ah! les cœurs vertueux ſont-ils nés pour la crainte?
Mon orgueilleux rival ne ſaurait me troubler,
Tout chargé de forfaits c'eſt à lui de trembler.
C'eſt ſur ſes attentats que mon eſpoir ſe fonde;
C'eſt lui qu'un dieu menace; et ſi la foudre gronde,
La foudre me raſſure; et le ciel que tu crains
Pour l'en mieux écraſer la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes;
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiaraüs fut juſte, et vous ne ſavez pas
Par quelles mains ce ciel a permis ſon trépas.

ALCMEON.

Hermogide!

THEANDRE.

THEANDRE.

Souffrez que, laiſſant la contrainte,
Seigneur, un vieux ſoldat vous parle ici ſans feinte.

ALCMEON.

Tu ſais combien mon cœur chérit la vérité.

THEANDRE.

Je connais de ce cœur toute la pureté.
Des héros de la Gréce imitateur fidelle,
Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle;
Vous vous croyez, Seigneur, armé pour les venger,
Gardez de les défendre et de les partager.

ALCMEON.

Comment! que dites-vous?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore:
A peine aviez-vous vu votre première aurore,
Quand ce roi malheureux deſcendit chez les morts.
Peut-être ignorez-vous ce qu'on diſait alors,
Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Eh bien?

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop ſenſible outrage;
Mais je vous trahirais à le diſſimuler:
Je vous tiens lieu de père, et je dois vous parler.

ALCMEON.

Eh bien! que diſait-on? achève.

THEANDRE.

Que la reine
Avait lié ſon cœur d'une coupable chaîne;

Qu'au barbare Hermogide elle promit sa main;
Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

ALCMEON.

Rends grâce à l'amitié qui pour toi m'intéresse;
Si tout autre que toi soupçonnait la princesse,
Si quelque audacieux avait pu l'offenser...
Mais que dis-je? toi-même, as-tu pu le penser?
Peux-tu me présenter ce poison que l'envie
Répand aveuglément sur la plus belle vie?
J'ai peu connu la cour, mais la crédulité
Aiguise ici les traits de la malignité.
Vos oisifs courtisans que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent.
Là, si vous en croyez leur coup d'œil pénétrant,
Tout ministre est un traître, et tout prince un tyran;
L'hymen n'est entouré que de feux adultères,
Le frère à ses rivaux est vendu par ses frères;
Et sitôt qu'un grand roi penche vers son déclin,
Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin.
Je hais de ces soupçons la barbare imprudence,
Je crois que sur la terre il est quelque innocence;
Et mon cœur, repoussant ces sentimens cruels,
Aime à juger par lui du reste des mortels.
Qui croit toujours le crime, en paraît trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide est coupable;
Lui seul a pu commettre un meurtre si fatal.
Lui seul est parricide.

THEANDRE.

Il est votre rival:
Vous écoutez sur lui vos soupçons légitimes;
Vous trouvez du plaisir à détester ses crimes.

Mais un objet trop cher...

ALCMEON.

Ah! ne l'outragez plus;
Et gardez le ſilence ou vantez ſes vertus.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, Suite de la Reine.

ERYPHILE.

Roi d'Argos, paraiſſez et portez la couronne;
Vos mains l'ont défendue, et mon cœur vous la donne.
Je ne balance plus: je mets ſous votre loi
L'empire d'Inachus, et vos rivaux, et moi.
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines;
Leurs vertus ſont en vous, leur ſang coule en mes veines,
Et jamais ſur la terre on n'a formé de nœuds
Plus chers aux immortels, et plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils liſent dans mon cœur: ils ſavent que l'empire
Eſt le moindre des biens où mon courage aſpire.
Puiſſent tomber ſur moi leurs plus funeſtes traits,
Si ce cœur infidelle oubliait vos bienfaits!
Ce peuple qui m'entend, et qui m'appelle au temple,
Me verra commander pour lui donner l'exemple;
Et, déjà par mes mains inſtruit à vous ſervir,
N'apprendra de ſon roi qu'à vous mieux obéir.

ERYPHILE.

Enfin la douce paix vient raſſurer mon ame:
Dieux! vous favoriſez une ſi pure flamme!

Vous ne rejetez plus mon encens et mes vœux !
Suivez mes pas : entrons...

Le temple s'ouvre; l'ombre d'Amphiaraüs paraît dans une posture menaçante.

L'OMBRE.

Arrête, malheureux !

ERYPHILE.

Amphiaraüs lui-même ! Où suis-je ?

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale ?
Quel est ce sang qui coule ? et quel es-tu ?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends régner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Eh bien, mon bras est prêt; parle, que faut-il faire ?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe.

ALCMEON.

Eh ! de qui ?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMEON.

Ma mère ! que dis-tu ? quel oracle confus !
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.

(*le temple se referme.*)

Les dieux ferment leur temple !

THEANDRE.

O prodige effroyable !

ALCMEON.

O d'un pouvoir funefte oracle impénétrable !

ERYPHILE.

A peine ai-je repris l'ufage de mes fens !
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens ?
De qui demandent-ils le fanglant facrifice?

ALCMEON.

Ciel ! peux-tu commander que ma mère périffe !
Que prétendez-vous donc, manes trop irrités?
Je commence à percer dans ces obfcurités :
Je commence à fentir que les deftins font juftes,
Que mon fort eft trop loin de ces grandeurs auguftes.
J'euffe été trop heureux; mais les manes jaloux
Du fein de leurs tombeaux s'élèvent contre nous,
Préviennent votre honte et rompent l'hyménée,
Dont s'offenfaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERYPHILE.

Ah! que me dites-vous? hélas!

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puiffe un moment vous parler fans témoins.
Pour la dernière fois, vous m'entendez peut-être,
Je vous avais trompée et vous m'allez connaître.

ERYPHILE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMEON.

Il n'eſt plus de ſecrets que je doive céler.
Théandre juſqu'ici m'a tenu lieu de père;
Je ne ſuis point ſon fils, et je n'ai point de mère.
Madame, le deſtin qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune et par ma ſeule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race. (*q*)
J'ai cru qu'un ſang trop vil, en mes veines tranſmis,
Plus pur par mes travaux était d'aſſez grand prix;
Et que lui préparant une plus digne courſe,
En le verſant pour vous j'anobliſſais ſa ſource.
Je fis plus: juſqu'à vous l'on me vit aſpirer,
Et, rival de vingt rois, j'oſais vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître;
Il veut confondre en moi le ſang qui m'a fait naître,
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ſes tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.
Sous les obſcurités d'un oracle ſévère,
Les dieux m'ont reproché juſqu'au ſang de ma mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles lois;
Alcméon n'eſt point fait pour ſuccéder aux rois.
Victime d'un deſtin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je ſuis fils d'un eſclave.

ERYPHILE.

Vous, Seigneur?

ALCMEON.

Oui, Madame, et dans un rang si bas,
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas;
Que j'eus l'ame assez forte, assez inébranlable,
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable;
Que ce sang, dont les dieux ont voulu me former,
Me fit un cœur trop haut pour ne vous point aimer.

ERYPHILE.

Un esclave!

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naissance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.
J'aspirais jusqu'à vous dans mon indigne sort.
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort. (*r*)
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre?

ERYPHILE.

Quels soupçons! quelle horreur vient ici me confondre! (*s*)
Dans les mains d'un esclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, Destins trop ennemis!
Voulez-vous ou finir, ou combler ma misère?
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut son nom? Parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte et ma confusion.

ERYPHILE.

Mais comment mourut-il? où perdit-il la vie?
En quel temps?

ALCMEON.

C'est ici qu'elle lui fut ravie,

Après qu'aux champs thébains le céleste courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERYPHILE.

O crime !

ALCMEON.

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enleva, dit-on, l'auteur de ma naissance.
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où jusque sur son fils vous abaissiez les yeux,
Là, près du corps sanglant de mon malheureux père,
Je fus laissé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triste rebut du sort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux sauva mes destinées;
Il renoua le fil de mes faibles années.
Théandre m'éleva : le reste vous est dû.
J'osai trop m'élever, et je me suis perdu.

ERYPHILE.

M'alarmerais-je en vain ? Mais cet oracle horrible...
Le lieu, le temps, l'esclave... ô Ciel, est-il possible !
Qu'on cherche le Grand Prêtre. Hélas ! déjà les dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND PRETRE *une épée à la main.*

LE GRAND PRETRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre sang un traître l'a trempée.

Allez : vengez Argos, Amphiaraüs, et vous.

ERYPHILE.

Que vois-je? c'eſt le fer que portait mon époux,
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide.
Tout me retrace ici le crime et l'homicide;
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle; qui t'a remis ce dépôt malheureux?
Quel dieu te l'a donné?

LE GRAND PRETRE.

Le dieu de la vengeance.
(*à Alcméon.*)
Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui miniſtre du deſtin,
Troublé par ſes forfaits, laiſſa dans votre ſein.
Ce dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler ſa main, qui ſauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre et ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, et le ſang par le ſang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeſte,
Juſqu'à l'inſtant marqué par le courroux céleſte.
La voix, l'affreuſe voix qui vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ERYPHILE.

Achève : romps le voile; éclaircis le myſtère.
Son père, cet eſclave?

LE GRAND PRETRE.

Il n'était point ſon père;
Un ſang plus noble crie.

ERYPHILE.

Ah! Seigneur: ah! mon roi!
Fils d'un héros...

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi !

ERYPHILE *se jetant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever, je me meurs, Zélonide.

LE GRAND PRETRE, *à Alcméon en lui donnant l'épée.*

Je laiſſe entre vos mains ce glaive parricide :
C'eſt un don dangereux ; puiſſe-t-il déſormais
Ne point ſervir, grands Dieux, à de nouveaux forfaits!

SCENE V.

ALCMEON, ERYPHILE.

ERYPHILE.

* Eh bien ! ne tarde plus, remplis ta deſtinée :
* Porte ce fer ſanglant ſur cette infortunée.
* Etouffe dans mon ſang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux ;
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père,
* Reconnais-moi, mon fils : frappe et punis ta mère.

ALCMEON.

Moi, votre fils : grands Dieux !

ERYPHILE.

C'eſt toi dont, au berceau,
Mon indigne faibleſſe a creuſé le tombeau ;
C'eſt toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide,
C'eſt toi qui m'es rendu, mais pour le parricide :
Toi mon ſang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raifon vient d'être confondue!
Dieux! fur elle et fur moi puis-je arrêter la vue?
Je ne fais où je fuis: Dieux, qui m'avez fauvé,
Reprenez tout ce fang, par vos mains confervé.
Eft-il bien vrai, Madame? on a tué mon père!
Il veut votre fupplice, et vous êtes ma mère!

ERYPHILE.

* Oui, je fus fans pitié: fois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe... Mais quoi? tes pleurs fe mêlent à mes larmes?
* O mon cher fils! ô jour plein d'horreur et de charmes!
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laiffe parler la voix:
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arrofent une main fi fatale et fi chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiaraüs! abominable loi!
La nature me parle et l'emporte fur toi.
O ma mère!

ERYPHILE, *en l'embraffant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une fi pure joie.
J'oublie, et mes malheurs, et jufqu'à mes forfaits;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, et tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

MADAME, en ce moment l'infolent Hermogide,
Suivi jufqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains affiége ce palais.
Déjà tout eft armé, déjà volent les traits.
Nos gardes raffemblés courent pour vous défendre;
Le fang de tous côtés commence à fe répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empreffe ou qui fuit,
Ne fait fi l'on vous fert, ou fi l'on vous trahit.

ALCMEON.

O Ciel! voilà le fang que ta voix me demande;
La mort de ce barbare eft ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs ceffez de vous plonger;
Je fuis l'ordre des dieux, mais c'eft pour vous venger.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous ſépare, et ce monſtre odieux
Partage encor l'armée, et ce peuple, et les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane
* Il me brave : il jouit du ciel qui le condamne! (*t*)
(*à Polémon.*)
Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, Seigneur, à ménager?
Tous les lieux ſont égaux, quand il faut ſe venger;
Vous régnez ſur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en eſt plus chère;
Avec le nom de roi, je prends un cœur de père.
Me faudrait-il verſer dans mon règne naiſſant,
Pour un ſeul ennemi tant de ſang innocent?
Eſt-ce à moi de donner le ſacrilége exemple
D'attaquer les dieux même et de ſouiller leur temple?
Ils pourſuivent déjà ce cœur infortuné
Qui protége contre eux ce ſang dont je ſuis né.

Va, dis-je, Polémon, va, c'eſt de ta prudence
Que ton maître et ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets, que ſur-tout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahiſon;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeſte.
Rends-moi mon ennemi, mon bras fera le reſte.

(*Polémon ſort.*)

(*à Théandre.*)

Et vous, de cette enceinte, et de ces vaſtes tours
Avez-vous parcouru les plus ſecrets détours?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes?

THEANDRE.

J'ai tout vu; j'ai par-tout diſpoſé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on ſoin de ſes jours?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur ſecours;
Elle a repris ſes ſens; ſon ame déſolée,
Sur ſes lèvres encore à peine eſt rappelée.
Elle cherche le jour, le revoit et gémit. (5)
Elle vous craint, vous aime; elle pleure et frémit.
Elle va préparer un ſecret ſacrifice
A ces manes ſacrés armés pour ſon ſupplice.
Son déſeſpoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'oſe nommer,
De ce fatal époux, votre malheureux père,
Dont vous ſavez...

ALCMEON.

Grands Dieux! je ſais qu'elle eſt ma mère. (u)

THEANDRE.

Les dieux veulent fon fang. Dans un tel défefpoir
Quels confeils déformais pourriez-vous recevoir?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte eft extrême,
Il ne faut prendre, ami, confeil que de foi-même.
Mon Père!... Que veux-tu? chère Ombre! apaife-toi! (x)
Le nom facré de fils eft-il affreux pour moi?
Je t'entends, et ta voix m'appelle fur ta tombe!
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du fang... demeure, attends, choifis,
Ou le fang d'Hermogide, ou le fang de ton fils!

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

Eh bien! l'as-tu revu cet ennemi farouche?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche? (y)
Les dieux le livrent-ils à ma jufte fureur?
Sait-il ce qui fe paffe?

POLEMON.

Il l'ignore, Seigneur.
Il ne foupçonne point quel fang vous a fait naître;
Il méprife fon prince, il méconnaît fon maître;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré:
Mais il confent enfin de quitter fon afile,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile.

Il veut qu'un nombre égal de chefs et de ſoldats
Egalement armés, ſuivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte;
Je règle votre ſuite; il nomme ſon eſcorte.

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient; mais a-t-il mérité
Que vous lui conſerviez tant de fidélité?
Doit-on rien aux méchans? et quel reſpect frivole
Expoſe votre ſang. . . .

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous? A ce perfide?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous?

ALCMEON.

Me venger, mais en roi.
Argos à mes vertus reconnaîtra ſon maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître?

THEANDRE.

Un dieu pourſuit ſes pas et le conduit ici:
Il entre en frémiſſant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs! le voici.

SCENE III.

SCENE III.

HERMOGIDE *dans le fond du théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON *fur le devant*, Suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

D'OU vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine?
Quel filence! eft-ce un piége où mon deftin m'entraîne?
Rien ne paraît: un lâche a-t-il furpris ma foi?
Qui? moi, craindre! Avançons.

ALCMEON.

Demeure, et connais-moi. (z)
Connais ce fer facré : l'ofes-tu voir encore?

HERMOGIDE.

Oui, c'eft le fer d'un roi qu'un fujet déshonore.

ALCMEON.

Te fouvient-il du fang dont l'a fouillé ta main?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander...

ALCMEON.

Malheureux affaffin,
Quel efclave a percé ces mains de fang fumantes?
Quel enfant innocent... Eh quoi, tu t'épouvantes!
Tu t'en vantais tantôt, tu te tais; tu frémis!
Meurtrier de ton roi, fais-tu quel eft fon fils?

HERMOGIDE.

Ciel! tous les morts ici renaissent pour ma perte.
Son fils!

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur est découverte,
Revois Amphiaraüs, vois son sang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu sois; et devant que je meure,
Puisque tu m'as trahi...

ALCMEON.

Non, barbare, demeure.
Connais-moi tout entier: sache au moins que mon bras
Ne fait point se venger par des assassinats.
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire:
Et ce sang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance aussi noble que lui.
Sans suite ainsi que moi, viens, si tu l'oses, traître,
Chercher encor ma vie, et combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu?

ALCMEON.

Sur ce tombeau sacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains massacré.
Combattons devant lui; que son ombre y décide
Du sort de son vengeur et de son homicide.
L'oses-tu?

HERMOGIDE.

Si je l'ose! en peux-tu bien douter?
Et les morts, ou ton bras sont-ils à redouter?
Viens te rendre au trépas; viens, jeune téméraire,
M'immoler ou mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

(*le Grand Prêtre entre.*)
Qu'aucun de vous ne suive, et vous, Prêtre des dieux,
Ne craignez rien; mon bras n'a point souillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes,
Je vais tenir sa place en punissant les crimes.

SCENE IV.

LE GRAND PRETRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

CIEL! sois pour la justice, et nos maux sont finis.

LE GRAND PRETRE.

Nos maux sont à leur comble! il le faut... je frémis... (*aa*)
L'ordre est irrévocable... ah! mère malheureuse!
C'est la mort qui t'amène à cette tombe affreuse.

THEANDRE.

Hermogide...

LE GRAND PRETRE.

Il expire: Alcméon est vainqueur.
C'en est assez, reviens, fuis de ce lieu d'horreur:
Amphiaraüs te suit; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle; et le crime est puni par le crime.

THEANDRE.

C'eſt la voix de la reine.

POLEMON.

Ah! quels lugubres cris!

LE GRAND PRETRE.

Crains ton roi, crains ton ſang.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils!

ALCMEON, *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide.

(*on entend un cri d'Eryphile.*)

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?

LE GRAND PRETRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND PRETRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'immoler: il n'eſt plus; je ſuis roi.
Dieux! diſſipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengés, vous, ce peuple, et mon père,
Hermogide eſt tombé, même aux pieds de ma mère; (*bb*)
Il demandait la vie; il s'eſt humilié;
Et mon cœur une fois s'eſt trouvé ſans pitié.
Rendez-moi cette paix que la juſtice donne!
Quoi! j'ai puni le crime, et c'eſt moi qui friſſonne!

Ah! pour les fcélérats quels font vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent ces tourmens?
Eryphile, témoin de ma jufte vengeance,
Viens régner avec moi! Quoi, tu fuis ma préfence?
Tu crains ton fils: tu crains ce bras enfanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté.
Vous, courez vers la reine et calmez fes alarmes:
Dites-lui que nos mains vont effuyer fes larmes.
Mais non, je veux moi-même embraffer fes genoux;
Allons, je veux la voir...

SCENE IV et dernière.

ERYPHILE, *foutenue par fes femmes*, ALCMEON, LE GRAND PRETRE, THEANDRE, POLEMON, Suite.

LE GRAND PRETRE.

Ah! que demandez-vous? (*cc*)

ALCMEON.

Je vais mettre à fes pieds le prix de mon courage;
Oui, je veux... quel objet... que vois-je?

ERYPHILE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin font accomplis,
Et je meurs par tes mains quand je retrouve un fils;
Le ciel eft jufte. (*dd*)

ALCMEON.

Ah! Dieux! parricide exécrable!
Vous! ma mère! elle meurt... et j'en ferais coupable!

Non, je ne le ſuis pas, Dieux cruels! et mon bras
Dans mon ſang à vos yeux...

(on le déſarme.)

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas.
Je péris par ta main; ton cœur n'eſt pas complice.
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon ſupplice.
Je meurs contente... Approche... après tant d'attentats
Laiſſe-moi la douceur d'expirer dans tes bras.

(il ſe jette aux genoux d'Eryphile.)

Indigne que je ſuis du ſacré nom de mère,
J'oſe encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre et régner: le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faibleſſe, et même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes eſprits:
Souviens-toi de ta mère... ô mon fils... mon cher fils...
C'en eſt fait... (*ee*)

ALCMEON.

Elle expire... impitoyable père!
Sois content: j'ai tué ton épouſe et ma mère.
Viens combler nos forfaits, viens la venger ſur moi,
Viens t'abreuver du ſang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteſte,
A tous les miens... ta tombe eſt tout ce qui me reſte.
Manes qui m'entendez! Dieux! Enfers en courroux,
Je meurs au ſein du crime, innocent malgré vous!

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

D'ERYPHILE.

(*a*) CET enfant par mes mains à la mort arraché,
Ce préfent des deftins, chez vous long-temps caché,
Par des exploits fans nombre aujourd'hui juftifie
L'œil pénétrant des dieux qui veilla fur fa vie.

(*b*) THEANDRE.
Qu'avec étonnement cependant je contemple
Les couronnes de fleurs dont vous parez le temple !
La publique allégreffe ici parle à mes yeux
Du bonheur de la terre, et des faveurs des dieux.

LE GRAND PRETRE.
La Gréce ainfi l'ordonne ; et voici la journée
Que pour ce nouveau choix elle a déterminée.
Hermogide, et les rois d'Elide et de Pylos,
Qui briguaient cet hymen et défolaient Argos,
Sufpendant aujourd'hui leur difcorde et leur haine,
Ont remis leurs deftins à la voix de la reine ;
Elle doit en ces lieux difpofer de fa foi,
Se choifir un époux, et nous donner un roi.

THEANDRE.
O Ciel ! fouffririez-vous que le traître Hermogide
Reçût ce noble prix d'un fi lâche homicide ?

LE GRAND PRETRE.
La reine héfite encore et craint de déclarer
Celui que de fon choix elle veut honorer.
Mais quel que foit enfin le deffein d'Eryphile,
Les temps font accomplis ; fon choix eft inutile.

THEANDRE.
Pour un hymen, grands Dieux, quel étrange appareil !
Ce matin, devançant le retour du foleil,
J'ai vu dans ce palais la garde redoublée ;
La reine était en pleurs, interdite, troublée ;
Dans fon appartement elle n'ofait rentrer :
Une fecrète horreur femblait la pénétrer.

Elle invoquait les dieux ; et tremblante, éperdue,
De ſon premier époux embraſſait la ſtatue.

(*c*) Vous êtes libre enfin.

ERYPHILE.

La liberté, la paix,
Dans mon cœur déchiré ne rentreront jamais.

ZELONIDE.

Aujourd'hui cependant, maîtreſſe de vous-même,
Vous pouvez diſpoſer de vous, du diadême.
Songez....

(*d*) D'un autre hymen alors on m'impoſa la loi ;
On demanda mon cœur : il n'était plus à moi.
Il fallut étouffer ma paſſion naiſſante ;
D'autant plus forte en moi qu'elle était innocente,
Que la main de mon père avait formé nos nœuds,
Que mon ſort en changeant ne changea point mes feux ;
Et qu'enfin le devoir, armé pour me contraindre,
Les ayant allumés, eut peine à les éteindre.
Cependant, tu le ſais, Athènes, Sparte, Argos,
Envoyèrent à Thèbe un peuple de héros.
Mon époux y courut ; le jaloux Hermogide
S'éloigna ſur ſes pas des champs de l'Argolide ;
Je reçus ſes adieux : ô funeſtes momens,
Cauſe de mes malheurs, ſource de mes tourmens !
Je crus pouvoir lui dire, en mon déſordre extrême,
Que je ſerais à lui ſi j'étais à moi-même.
J'en dis trop, Zélonide : et faible que je ſuis,
Mes yeux mouillés de pleurs expliquaient mes ennuis.
De mes ſoupirs honteux je ne fus pas maîtreſſe ;
Même en le condamnant je flattais ſa tendreſſe.
J'avouais ma défaite....

(*e*) Plus terrible qu'eux tous, plus grand, plus dangereux,
Sûr de ſes droits au trône, et fier de ſes aïeux,
Mêlant à ſes forfaits la force et le courage,
Et briguant à l'envi ce ſanglant héritage,
Le barbare Hermogide....

(*f*) Je chériffais mon fils : la crainte et la tendreffe
De mes fens défolés partageaient la faibleffe.
Mon fils me confolait de la mort d'un époux :
Mais il fallait le perdre ou mourir par fes coups.
Trop de crainte peut-être. . . .

(*g*) On ne s'étonne point que l'heureux Hermogide
L'emporte fur les rois de Pylos et d'Elide ;
Il eft du fang des dieux et de nos premiers rois.
Puiffe-t-il mériter l'honneur de votre choix !
Ce choix fans doute. . . .

(*h*) Préférer à des rois un fimple citoyen !
Déshonorer le trône !

ERYPHILE.

Il en eft le foutien ;
Et le fang dont il eft, fût-il plus vil encore,
Je ne vois point de rang qu'Alcméon déshonóre.
En de fi pures mains. . . .

(*i*) Devons-nous redouter un fantôme odieux,
Vivant, je l'ai vaincu : mort, eft-il dangereux ? (*)
D'un œil indifférent, voyons ces vains prodiges.
Que peuvent contre nous les morts et leurs preftiges ?

(*k*) Tel eft l'efprit du peuple endormi dans l'erreur ;
Un prodige apparent, un pontife en fureur,
Un oracle, une tombe, une voix fanatique,
Sont plus forts que mon bras et que ma politique.
Il fallut obéir aux fuperftitions,
Qui font, bien plus que nous, les rois des nations ;
Et loin de les braver, moi-même avec adreffe,
De ce peuple aveuglé careffer la faibleffe.

(*l*) Crois-tu que d'Alcméon l'orgueil préfomptueux
Jufqu'à ce rang augufte osât porter fes vœux ?
Penfes-tu qu'il afpire à l'hymen de la reine ?

(*) Dans Alzire, *Gufman* en parlant de *Zamore* :

Vivant, je l'ai vaincu : mort, doit-il être à craindre?

EUPHORBE.

Il n'aura point fans doute une audace fi vaine.
Mais, Seigneur, cependant, favez-vous qu'aujourd'hui
Eryphile en fecret a vu Théandre ici?
Qu'elle les a quittés les yeux baignés de larmes?

HERMOGIDE.

Tout m'eft fufpect de lui: tout me remplit d'alarmes:
Ce feul moment encore il faut la ménager:
Dans un moment je règne, et je vais me venger.
Tout va fentir ici mon pouvoir et ma haine:
Je faurai. . . . Mais on entre, et j'aperçois la reine.

(m) Par l'efclave Corèbe en fecret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte facrée,
Dont le ciel à mon fexe a défendu l'entrée;
Dans ces terribles lieux, qu'ont fouvent habité
Ces dieux vengeurs, ces dieux dont je tiens la clarté.
C'eft là qu'avec Corèbe, enfermé dès l'enfance,
Mon fils de fon deftin n'eut jamais connaiffance.
Mon amour maternel. . . .

(n) Et le prince et Corèbe ont ici leur tombeau.
J'étouffai malgré moi ce monftre en fon berceau;
J'enfonçai dans fes flancs cette royale épée,
Par fon père autrefois fur moi-même ufurpée;
Et foit décret des dieux, foit pitié, foit horreur,
Je ne pus de fon fein tirer le fer vengeur.
Sa dépouille fanglante en mes mains demeurée,
De cette mort fi jufte eft la preuve affurée.
La reine qui m'entend, et que je vois frémir,
Me doit au moins le jour qu'un fils dut lui ravir.
J'attefte mes aïeux. . . .

(o) Et près de vous enfin, que font-ils à mes yeux?
Vous avez des vertus, ils n'ont que des aïeux.
J'ai befoin d'un vengeur, et non pas d'un vain titre.
Régnez: de mon deftin foyez l'heureux arbitre.
Peuple. . . .

(p) D'une timide main ces victimes frappées,
Au fer qui les pourfuit dans le temple échappées;

Ce ſilence des dieux, garant de leur courroux;
Tout me fait craindre ici, tout m'afflige pour vous.
Du ciel, &c.

(q) Je cachais aux humains le malheur de ma race;
Mais je ne me repens, au point où je me voi,
Que de m'être abaiſſé juſqu'à rougir de moi;
Voilà ma ſeule tache et ma ſeule faibleſſe.
J'ai craint tant de rivaux dont la maligne adreſſe
A d'un regard jaloux ſans ceſſe examiné
Non pas ce que je ſuis, mais de qui je ſuis né;
Et qui de mes exploits rabaiſſant tout le luſtre,
Penſaient ternir mon nom quand je le rends illuſtre.
J'ai vu que ce vil ſang dans mes veines tranſmis....

(r) Mais du rang que je perds et du cœur que j'adore
Songez que mon rival eſt plus indigne encore;
Plus haï de nos dieux, et qu'avec plus d'horreur
Amphiaraüs en lui verrait ſon ſucceſſeur.
Madame....

(s) Un eſclave!... ſon âge.... et ſes auguſtes traits....
Hélas! apaiſez-vous, Dieux vengeurs des forfaits!
O criminelle épouſe, et plus coupable mère!
Alcméon dans quel temps a péri votre père?
Quel fut ſon nom? parlez.

(t) Achevez ſa défaite; achevez vos projets:
Venez, forcez ce traître....

ALCMEON.

Epargnons mes ſujets.
De ce moment je règne, et de ce moment même,
Comptable aux citoyens de mon pouvoir ſuprême,
Au péril de mon ſang je veux les épargner:
Je veux, en les ſauvant, commencer à régner.
Je leur dois encor plus: je dois le grand exemple
De révérer les dieux et d'honorer leur temple.
Je ne ſouffrirai point que le ſang innocent
Souille leur ſanctuaire et mon règne naiſſant
Va, dis-je, Polémon.....

(*u*) Les dieux veulent ſon ſang.

ALCMEON.

Je ne l'ai point promis.
Cruels, tonnez ſur moi, ſi je vous obéis!
Le malheur m'environne et le crime m'aſſiége :
Je deviens parricide, ou me rends ſacrilége. (*)
Quel choix, et quel deſtin !

THEANDRE.

Dans un tel déſeſpoir....

(*x*) Chère Ombre, apaiſe-toi, prends pitié de ton fils.
Arme, et ſoutiens mon bras contre tes ennemis.
Dans le ſang d'Hermogide apaiſe ta colère,
Ne me fais point frémir de t'avouer pour père.
Quoi! de tous les côtés plein d'horreur et d'effroi,
Le nom ſacré de fils eſt horrible pour moi!

(*y*) Peut-il bien ſe réſoudre à me voir en ces lieux,
Aux portes de ce temple, à l'aſpect de ces dieux,
Dans ce parvis ſacré, trop plein de ſa furie,
Dans la place où lui-même attenta ſur ma vie ?
Les dieux le livrent-ils ?...

(*z*) Vois-tu ce fer ſacré ?

HERMOGIDE.

Que vois-je ? le fer même
Qu'Amphiaraüs reçut avec ſon diadême !

ALCMEON.

Te ſouvient-il du ſang dont l'a ſouillé ta main ?

HERMOGIDE.

Qu'oſes-tu demander ?

(*aa*) Nos maux ſont à leur comble. Alecto, Néméſis,
Du crime et du malheur meſſagères fatales,
Portent vers ce tombeau leurs torches infernales.

(*) *Séide* dans Mahomet.

De ſentimens confus une foule m'aſſiége,
Je crains d'être un barbare, ou d'être ſacrilége.

L'orgueil des fcélérats ne peut les défarmer ;
Les pleurs des malheureux ne peuvent les calmer :
Il faut que le fang coule, et leurs mains vengereffes
Puniffent les forfaits, et même les faibleffes.

THEANDRE.

Ciel ! d'un roi vertueux daigne guider les coups !

LE GRAND PRETRE.

Le ciel entend nos vœux, mais c'eft dans fon courroux.
O confeils éternels ! ô févères puiffances !
Quelles mains forcez-vous à fervir vos vengeances !

POLEMON.

C'eft la voix de la reine ! ah ! quels lugubres cris !

LE GRAND PRETRE.

Infortuné, quels dieux ont troublé tes efprits !
Que vas-tu faire? Et toi, mère trop malheureufe,
Garde-toi d'approcher de cette tombe affreufe :
Les morts et les vivans y font tes ennemis !
Reine, crains ton époux, crains encor plus ton fils.

ERYPHILE, *derrière le théâtre.*

Mon fils, épargne-moi !

ALCMEON.

Tombe à mes pieds, perfide.

(*bb*) Ce monftre enfin n'eft plus : Argos en eft purgé.
Les dieux font fatisfaits, et mon père eft vengé.
J'ai vu fur cette tombe Eryphile éperdue ;
D'où vient qu'en ce moment elle évite ma vue ?

(*cc*) Je vais mettre à fes pieds ce fer fi redoutable. . . .
Que dis-je ! où fuis-je ! ou vais-je, et quelle horreur m'accable !
D'où vient donc que le fang qui rejaillit fur moi
Si juftement verfé m'infpire un tel effroi ?
Je n'ai point cette paix que la juftice donne ;
Quoi ! j'ai puni le crime et c'eft moi qui friffonne !
Dieux ! pour les fcélérats quels font vos châtimens,
Si les cœurs vertueux éprouvent leurs tourmens !

(*dd*) ALCMEON.

Hélas ! parricide exécrable !
Vous, ma mère. . . . elle meurt. . . . et j'en ferais coupable !
Moi ! moi ! Dieux inhumains !

ERYPHILE.

Je vois à ta douleur
Que les dieux malgré toi conduifaient ta fureur ;
Ta main, qu'ils ont guidée, a méconnu ta mère.
Ta parricide main ne m'en eft pas moins chère !
Ton cœur eft innocent ; je te pardonne. . . . Hélas !
Laiffe-moi la douceur d'expirer dans tes bras. . . .
Ferme ces triftes yeux qui s'entr'ouvrent à peine.

ALCMEON *à fes genoux.*

J'attefte de ces dieux la vengeance et la haine :
Je jure par mon crime et par votre trépas,
Que mon fang devant vous. . . .

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas ;
Indigne que je fuis du facré nom de mère,
J'ofe encor te dicter ma volonté dernière :
Il faut vivre et régner.

(*ee*) LE GRAND PRETRE.

* La lumière à fes yeux eft ravie.
* Secourez Alcméon : prenez foin de fa vie.
Que de ce jour affreux l'exemple menaçant
Rende fon cœur plus jufte et fon règne plus grand.

NOTES.

(1) *Polifonte* dans Mérope :
Je croirais que fes yeux ont pénétré l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché fon crime.

(2) Dans Brutus, *Titus* dit à *Meffala :*
On confie aifément des malheurs qu'on furmonte ;
Mais qu'il eft accablant de parler de fa honte !

(3) On trouve une imitation de ces vers dans la mort de Céfar.

(4) Imitation de ce vers de l'Eneïde.
Quæfivit cælo lucem, ingemuitque repertâ.

Fin du Tome premier.

TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.



